

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 2, partie 3 (n°40-52), Bruxelles, 2 octobre 1897- 25 décembre 1897.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 40

2 Octobre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

V^{te} DE COLLEVILLE ET F. DE ZEPELIN. — Le maître du roman moderne en Danemarck.

IWAN GILKIN. — Prométhée.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD,

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires* ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin,
Editeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féérique*, *les Derniers vers*. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné* 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiellos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
---	--	--

Le maître du roman moderne en Danemark

J.-P. JACOBSEN

De tous les romanciers modernes du Danemark, Jacobsen est certainement le plus grand; c'est l'artiste le plus scrupuleux et le plus personnel, le maître incontesté du roman et de la nouvelle.

Jacobsen est mort très jeune, laissant seulement deux romans et un volume de nouvelles, auquel il faut ajouter le petit opuscule posthume que firent paraître ses amis, Edouard Brandès et V. Möller. Toute l'œuvre peut être évaluée à mille pages à peine; mais si mince que puisse paraître ce bagage, Jacobsen n'en est pas moins l'artiste qui écrase de son talent tous les successeurs et les nombreux pasticheurs de cet inimitable peintre.

C'est le jour de Noël 1876 que parut à Copenhague *Marie Grubbe*, le premier roman du maître; c'est là, pour l'histoire littéraire de ce pays, une date aussi mémorable que celle de la représentation d'*Hernani* en France, ou bien encore un événement aussi capital que la publication de *Madame Bovary*.

C'est, en effet, un art tout nouveau qu'il a révélé. A la fois poète et érudit, il nous parle dans la langue la plus limpide, qu'il ait été donné d'entendre. Hélas! si l'œuvre devait rester immortellement jeune et belle, l'écrivain devait seulement vivre le matin de sa vie.

J.-P. Jacobsen naquit à Thisted, une triste et petite ville du Jytland, le 7 avril 1847. Ce fut un enfant un peu rêveur, mais très studieux; dès l'âge le plus tendre, il s'intéressa à toutes les manifestations de la nature et étudia même si

consciencieusement la botanique qu'il découvrit une plante.

En 1863, il entra à l'Université de Copenhague, et l'un des premiers en Danemark, il se montra profondément impressionné par les doctrines de Darwin, si bien qu'en 1871 et 1872 il publiait des essais sur ce philosophe, et traduisait *l'Origine des Espèces*. Enfin, en 1873, il obtint la médaille d'or de l'Université pour un traité fort savant, intitulé : *Aperçu systématique et critique sur les Desmidiacées du Danemark (Journal de Botanique)*.

La haute et grande originalité de Jacobsen, qui déjà se manifeste dans ses travaux scientifiques, se trouve dans la particularité du style. Georges Brandès, à qui nous emprunterons des détails dans cette étude, l'a fort bien dit :

« Une langue ressemble à un instrument de musique qui de temps à autre a besoin d'être accordé. C'est, en moyenne, deux fois par siècle que l'écriture *artiste* doit être modifiée, car une génération nouvelle ne saurait se satisfaire avec les pensées et les idées de la génération qui l'a précédée, pas plus que les littérateurs actuels ne sauraient user des vocables surannés de leurs prédécesseurs. »

Les écrivains scandinaves avaient, en 1870, une lourde tâche à accomplir, après avoir rompu avec la tradition; pour parler, en effet, à leurs contemporains de leur conception toute moderne de la vie et de l'homme, ils n'avaient qu'une langue abstraitement philosophique, riche de termes empruntés à la France et à l'Allemagne (Hegel), mais par trop insuffisante pour donner la vie à leur littérature faite d'observation et basée sur une connaissance profonde.

Que pouvaient donc tenter ces jeunes écrivains? Evidemment, ils ne devaient écrire que selon leur propre nature, selon leur propre tempérament.

Et leur genre, en effet, fut singulièrement différent de celui de leurs prédécesseurs. Le monde des sens, le *monde visible* apparut à leurs yeux plus clairvoyants, et, pour transcrire leur vision, ils eurent besoin de mots plus riches en images, d'une langue plus sensuelle.

« Les mots ont leur valeur propre comme l'argent », dit un proverbe.

Ils le mirent en action, bannirent les mots d'un usage trop courant, les termes banals n'évoquant plus d'idées et qu'on doit retirer de la circulation, comme ces monnaies tellement usées par le frottement, qu'on n'y saurait plus distinguer l'effigie du monarque.

Dans une très belle scène de *Niels Lyhne*, un jeune homme qui veut se vouer à la littérature fait serment de ne jamais fournir que ce qu'il aura fait de meilleur. Jacobsen n'a jamais agi autrement; il a tenu l'engagement qu'il prêtait à son héros. Aussi, lorsqu'il est mort, poitrinaire, à Thisted, une dizaine d'années après ses débuts, on n'aurait pu lui reprocher une seule faiblesse. Le public bourgeois et la presse conservatrice avaient montré une rare injustice pour ce grand homme; après sa mort seulement, son grand talent fut reconnu. Comment voulez-vous que le vulgaire pût apprécier cet artiste épris seulement de la nature, qui vivait pauvrement dans une petite pension, ignorant la réclame?

Accablé par la souffrance et la misère, lentement il déclina, oublié de la plupart, seulement consolé par l'amitié de quelques amis fidèles.

Un soir, l'un de nous rencontra à Copenhague, Georges Brandès, qui venait de visiter le mourant : « On lui envoie des fleurs, dit amèrement le critique, c'est pourtant autre chose qu'il faudrait lui envoyer. » Enfin, Jacobsen mourut à Thisted; il mourut comme *Niels Lyhne*, dans le roman de ce nom, « debout et dans sa cuirasse », c'est-à-dire en libre-penseur n'abdiquant devant la mort aucune de ses idées.

Comme nous l'avons dit, son œuvre entière comprend seulement deux romans, quelques nouvelles et quelques vers. De ces nouvelles, vrais bijoux d'art délicieusement ciselés, nous en avons choisi une, la plus caractéristique, et nous en publions la traduction, sans espoir toutefois de faire saisir la beauté et la saveur de cette prose impossible à rendre en français.

Deux Mondes; Il aurait fallu des roses; Madame Föns; le Dr Faust : toutes ces nouvelles au charme

si pénétrant sont d'exquis poèmes en prose; mais *La Peste à Bergamo* se dresse classiquement correcte parmi celles-ci, telle, dans l'œuvre de Flaubert, la superbe légende de *Saint Julien l'Hospitalier*.

Revenons aux deux romans de Jacobsen. Le premier, intitulé *Marie Grubbe*, parut après quatre années de travail, en 1876. L'action se passe vers le xvii^e siècle, en Danemark et en Norvège. Marie Grubbe n'est pas un être imaginaire; elle a vécu réellement et l'histoire parle de son aventureuse existence. Déjà plusieurs romanciers de l'ancienne école, attirés par cette curieuse figure, l'avaient prise pour sujet. On la retrouve encore dans les *Légendes danoises*, de Thiele, dont nous avons donné jadis la traduction (1).

Marie Grubbe est la fille d'un gentilhomme campagnard riche et avare; elle grandit d'abord au château, côte à côte avec la maîtresse de son père, puis elle est envoyée à Copenhague, près d'une tante, alors dame d'honneur à la cour. Elle assiste, dans cette ville, à la guerre entre le Danemark et la Suède. Un peu plus tard, elle se marie avec le fils naturel du roi, et obtient une importante charge auprès de la reine. Comme son mari est gouverneur en Norvège, elle va le rejoindre, puis se brouille avec lui et prend pour amant un gentilhomme rêveur et mélancolique. Elle voyage avec lui à travers toute l'Europe, jette l'or à pleines mains, mais, subitement dégoûtée de ces déplacements réitérés, revient au pays natal, se remarie avec un gentilhomme campagnard, aussi vulgaire, aussi avare et aussi bas que l'avait été son propre père. Elle s'amourache enfin d'un valet du château, divorce pour l'épouser et finit par devenir passeuse d'un bac.

Le plus souvent, les romans historiques représentent des mannequins revêtus pompeusement de défroques anciennes, mais auxquels on prête des jugements et des pensées rigoureusement modernes. Tel n'est pas le cas de *Marie Grubbe*. On aurait tort de chercher dans ce roman une action mouvementée, pleine d'imprévus et de coups de théâtre. Jacobsen est un véritable artiste. Consciencieusement, il étudie les caractères. Tous les personnages qui entourent son héroïne ne servent qu'à nous renseigner sur son état d'âme; c'est là toute leur mission, et l'auteur, ensuite, ne nous fournit plus sur eux le moindre renseignement.

(1) *Revue des Traditions populaires*, Paris (août-septembre-octobre 1892 et juillet 1893).

Nous devons signaler aussi la façon personnelle dont Jacobsen met en relief son personnage principal. Dans la plupart des romans, c'est d'une façon grotesque que l'auteur le présente : il le pare de toutes les qualités, s'étend longuement sur sa beauté, à nulle autre comparable. Jacobsen, lui, peint avec une scrupuleuse vérité la personne qu'il veut nous représenter; il nous montre tout ce qui en fait un être particulier, tout ce qui fait qu'elle est *elle* et non point une autre personne. Le plus souvent encore les personnages de la plupart des romanciers conservent un caractère égal de la première à la dernière page du livre. Les événements de la vie, la souffrance et la joie, les déceptions et les illusions, le temps et l'âge lui-même n'ont en rien altéré ces êtres si peu naturels. Leur état d'âme est demeuré immuable. Nous voyons, par contre, *Marie Grubbe* tour à tour vraiment enfant, jeune fille, jeune femme, amante et enfin vieille, lassée de la vie, accablée par l'infortune.

Vers la fin de ce roman se trouve une scène saisissante entre Marie, la passeuse, et *Holberg*, le Molière danois. Ce Holberg entretenant Marie des promesses de l'autre vie, elle lui fait cette réponse si profonde : « Comment ressusciterai-je ? Est-ce l'enfant jeune et innocente que j'étais au début de ma vie, qui renaîtra ? est-ce la jeune femme enviée, la favorite du roi, la perle de la cour ? ou bien encore la pauvre vieille passeuse que je suis ? Devrai-je répondre du mal qu'a fait l'enfant ou la femme ? »

Le style de Jacobsen est véritablement magique en ce roman; jamais un écrivain n'a su mieux reconstituer un idiome des temps passés. Les poésies elles-mêmes, mi-françaises et mi-allemandes, sont de petites merveilles.

Niels Lyhne est un roman tout à fait moderne; il est écrit dans la langue la plus neuve, dans le style le plus personnel, le plus artistique et le plus riche en couleur qu'aient produit jusqu'à présent les littératures du Nord.

Jacobsen n'est point partisan, comme Flaubert, de l'impersonnalité dans l'art; il est au contraire individualiste, et son style s'adresse plus aux yeux qu'à l'oreille, plus aux sens qu'à la pensée. Pour décrire les nuances compliquées des feuilles d'une rose, il emploie des néologismes ou des mots anciens qui rendent si bien la pensée qu'on n'en est pas choqué. Ils sont toujours d'une exactitude saisissante, et s'ils surprennent la première fois

qu'on les voit, ils se fixent dans la mémoire pour jamais. Ces mots, si avantageusement placés à des endroits imprévus, ces termes du dialecte ancien, ou tout à fait récents, ces inversions dans la construction des phrases, rendent malheureusement insaisissable, pour un étranger, la saveur si étrange du style de Jacobsen.

Voici une appréciation de Georges Brandès sur ce roman de *Niels Lyhne* :

« Le quadrigé sur lequel est assise la déesse de la Victoire apparaît toujours précédé par de nombreux *avant-coureurs*; ceux-ci, essoufflés et épuisés, tombent le plus souvent écrasés sous les roues du char. Eh bien ! c'est la course pénible d'un de ces *éclaireurs*, d'un de ces *fourriers*, que nous a contée Jacobsen dans ce magnifique roman. »

Oui, Niels Lyhne, ce type absolument danois, est bien l'*avant-coureur* de la civilisation incrédule de l'heure actuelle. C'est une navrante monographie de l'impuissance, impuissance sinon d'aimer, du moins de conserver un amour; impuissance dans l'art, impuissance dans la pensée. Niels Lyhne est chassé par sa maîtresse, il trompe ensuite son ami qu'il avait l'intention de secourir; comme artiste, il ne peut pas produire, et son œuvre est mort-née. Athée, il plie un jour les genoux et « implore ce Dieu qui angoisse les humains et n'a d'autre lot à leur offrir que le malheur, la maladie et la mort; il prie ce Dieu qui, selon son bon plaisir, peut écraser sous son pied l'être qui vous est le plus cher et le réduire en cette poussière dont il l'a retiré. » (Jacobsen : *Niels Lyhne*.)

Qu'est-il donc ce Niels Lyhne dont le cœur est pourtant noble et le caractère honnête ? C'est le jeune homme danois de 1860, être faible et rêveur, martyr d'une idée qui triomphera dix ans plus tard, grâce à l'énergie d'hommes ayant rompu définitivement avec le passé.

« *Niels Lyhne*, dit Brandès, est un livre dont la vie humaine est le sujet; il nous démontre que toujours ici-bas nos tentatives doivent avorter, nos armes faire long feu, notre courage fondre, notre volonté se briser. Le ciel se joue de nous, car nos désirs nous tuent si nous ne les satisfaisons pas, et si nous les satisfaisons, c'est la désillusion qui nous fait mourir. Nous ne pouvons supporter la solitude et nous sommes condamnés à vivre éternellement seuls; celui qui dort ou qui meurt n'est pas plus isolé que celui qui cherche son semblable pour être compris, puisque aucun être n'en com-

prend un autre. Chacun de nous languit dans un désert aride, bien que l'imagination nous représente des fruits savoureux se balançant sur notre tête, des ondes limpides murmurant à nos pieds. Hélas! si, trompé par ce mirage, nous étendons la main, le fruit soudain devient poussière, tandis que l'eau remonte vers sa source. Enfin, si nous aimons ou si nous sommes aimés, ne faut-il pas tout perdre? La séparation et la mort, voilà le dernier mot de l'énigme. »

Voici le sujet de *Niels Lyhne* :

Niels est le fils d'un propriétaire campagnard vulgaire et bon et d'une jeune femme rêveuse, éprise d'idéal; tout enfant, il se montre bizarre dans ses jeux, dans ses amitiés, dans son puéril amour pour sa jolie tante, l'élégante Edèle, une jeune fille de Copenhague qui est venue demander à l'air de la campagne la guérison de ses poumons malades et l'oubli d'un amour malheureux. Edèle s'éteint doucement, meurt. Niels est cruellement frappé dans son jeune amour; il avait imploré le ciel pour la jeune fille, sa foi ardente s'était envolée jusqu'aux portes du ciel, et voici qu'elle git maintenant, les ailes brisées, sur la pierre tombale d'Edèle. Un cousin nommé Eric, amateur de sculpture, très doué intellectuellement et physiquement, semble un instant avoir une salutaire influence sur Niels; mais Eric part pour Copenhague pour suivre les cours de l'école des Beaux-Arts. Il ne le retrouve que plus tard.

C'est précisément dans l'atelier d'Eric que notre héros rencontre la seconde femme qu'il aimera, M^{me} Boye, une mondaine qui représente fort bien le type de la femme de trente ans en Danemark. Elle est libre dans ses paroles et dans ses actions, intelligente et coquette, artificieuse et perverse. Au moment où Niels l'aime le plus éperdument, elle brise avec lui pour épouser un personnage. Niels pleure, souffre, mais demeure l'incorrigible rêveur qu'il fut toujours.

La troisième femme aimée par Niels est sa cousine Fenimore, mariée à Eric. Eric, découragé par ses succès artistiques, désillusionné du mariage, prie son camarade d'enfance de le venir voir pour l'aider à supporter cette crise douloureuse. Niels accourt, plein de généreuses intentions; mais, après d'inutiles tentatives, désespère de le sauver. La jeune femme n'a jamais été pour son mari qu'une maîtresse; honteuse d'elle-même, elle se méprise et elle souffre. Le respect dont

l'entoure Niels la blesse, s'en sachant indigne. Enfin, peu à peu, le désespoir, l'ennui, la lassitude les mettent aux bras l'un de l'autre, et Fenimore reste la maîtresse de Niels jusqu'au triste soir d'hiver où Eric meurt par accident. Alors la jeune femme, exaspérée par le remords, éclate en injures terribles contre son complice et le chasse honteusement.

Niels promène longtemps son désespoir à l'étranger, puis revient à la campagne, en Danemark, et épouse une toute jeune fille avec laquelle il vit heureux. La jeune femme aime passionnément son mari, elle épouse toutes ses croyances, toutes ses idées. Mais voici qu'elle tombe gravement malade et n'ose pas mourir athée. Les souvenirs de son enfance se représentent à son esprit; elle demande le pasteur que Niels va chercher et redevient chrétienne. Un peu plus tard, c'est leur enfant qui va mourir à son tour; Niels accablé cette fois, courbe les genoux, et il implore lui aussi ce Dieu auquel il ne croit pas. L'enfant succombe. Alors c'est la nuit profonde et noire qui enveloppe Niels. Il a trahi ses idées et ne cesse de se le reprocher; il comprend qu'il est faible, incapable de lutter. Il s'engage alors dans l'armée pour prendre part à la guerre et se bat courageusement, n'ayant plus aucun souci de la vie. Mortellement blessé, il refuse toute consolation religieuse et murmure dans son agonie qu'il veut mourir sans peur, faisant acte d'homme pour la première et dernière fois de sa vie.

Nous avons parlé de la plus importante partie de l'œuvre de Jacobsen; nous avons donné le résumé de chacun de ses deux romans, nous avons fait ressortir les qualités originales de son admirable style. Maintenant, nous signalons à l'attention de nos lecteurs la nouvelle intitulée : *La Peste à Bergomo*, que nous nous sommes efforcés de traduire fidèlement et qui va paraître ces jours-ci à Paris. Ils pourront ainsi juger par eux-mêmes, de la beauté de l'œuvre que nous préconisons.

VICOMTE DE COLLEVILLE et FRITZ DE ZEPELIN.

Reproduction interdite.

LE SILLON, dont nous avons annoncé la 5^e exposition, a ouvert hier ses portes pour un vernissage réservé aux artistes et à la critique. Aujourd'hui son ouverture officielle s'annonce très brillamment.

Des conférences seront données au Sillon par MM. Robert Cantel, Francis de Croisset, Jules Destrée et Paul Errera.

Prométhée

SCÈNE I.

Une clairière dans un bois d'oliviers. Dans l'herbe, des statues, les unes debout, les autres assises ou couchées. On aperçoit au loin la mer.

Prométhée. Épiméthée, son frère.

ÉPIMÉTHÉE

Cesse de délirer. Calme-toi.
Arrête le vol de tes chimères.

PROMÉTHÉE

Laisse-moi.

ÉPIMÉTHÉE

Pour quoi faire?
Tout le jour, tu pétris de l'argile, ébauchant
Des têtes et des troncs, puis des bras et des cuisses;
Dans la torture et les délices
Tu vas peinant et t'échauffant
Sous le soleil jaloux qui brûle ton ouvrage
Ou sous l'orage
Qui le ravage.
Le soir venu, tu gémis et tu geins
Maudissant le travail qui t'a rompu les reins
Et l'inutile flux des heures;
Tu te lamentes et tu pleures,
Tu te roules par terre et tu grinces des dents,
Puis, plein de rage, tu te rues
Sur tes misérables statues
Et les brises en blasphémant.
Crois-moi, laisse ces vains transports,
Ne recherche plus l'impossible,
Mais, d'un cœur joyeux et paisible,
Conforme ta vie à ton sort.

PROMÉTHÉE

Épargne-moi tes bons conseils. Je vis ma vie.

ÉPIMÉTHÉE

Qu'espères-tu de tous ces durs travaux?
Penses-tu mettre au monde des êtres nouveaux?
Chasse cette pensée impie!
Tel les dieux ont fixé le monde,
Tel tu dois respecter le monde.

PROMÉTHÉE

Tu ne sais pas ce que c'est que créer!
Tu ne l'as jamais entendu crier,
Le dieu puissant qui vibre au cœur des mâles!
Tu l'ignores, la force anxieuse et fatale
Qui étreint la poitrine tremblante
Et fait battre les tempes brûlantes!...
O mystérieuses splendeurs!
Dans les obscures profondeurs
De mon être

Germe un autre univers; il veut être! Il veut naître!
Ah! par les chauds crépuscules d'été,
Quand des baisers passent dans le mystère,
Lorsque le vent s'allonge sur la terre
Comme un amant ivre de volupté,

N'as-tu jamais senti des âmes inconnues
S'agiter dans ton âme et frémir et froisser
Des ailes de conquête au bord des étendues
Où leur vol héroïque aspire à s'élançer?
N'as-tu jamais rêvé de verser sur le monde
Le fleuve impétueux de tes forces fécondes?
N'as-tu jamais pleuré? N'as-tu jamais brûlé

Du désir de peupler

La terre en tes bras enlacée

D'êtres nouveaux qui soient ta chair et ta pensée,
Mais plus beaux, mais plus fiers, mieux dressés vers
[les cieux,
Et qui, pareils à nous, soient semblables aux dieux?

ÉPIMÉTHÉE

Et d'où te vient cette folle espérance?

PROMÉTHÉE

Parfois, dans le demi-sommeil du clair matin,
Quand les yeux éblouis par la lumière intense
Se referment d'instinct
Sur le monde indistinct
Des ombres incertaines,
Alors, je me souviens.
Je me souviens de mille existences lointaines
Dans un obscur passé plein d'énigme et de nuit.
Non; je n'ai pas toujours été ce que je suis.

Qu'étais-je?

Hélas! le sais-je?

Peut-être, mon énergie était-elle
Prisonnière jadis de ces rochers poudreux
Qu'un stérile soleil et la foudre éternelle
Brûlent sans fin de leurs terribles feux.
Peut-être flottait-elle avec l'écume amère
Des vagues de la mer.

N'a-t-elle point dormi dans les êtres informes
Accrochés, sous les eaux, à des algues énormes?
N'a-t-elle point fleuri sur de vastes marais
Ou rampé sur le sol spongieux des forêts,
Monstre aux flancs écaillés, aux mâchoires bruyantes?
Le lion du désert, la gazelle fuyante,
L'aigle tombant de l'azur irrité,
Ah! tout cela, ne l'ai-je pas été?

Mais un effort perpétuel

Sans cesse me poussait
De la forme où je passais
Vers une forme nouvelle.

Lentement, lentement,
Imperceptiblement,

De génération en génération
Durant des siècles innombrables
Sur l'échelle sans fin des transformations,
Malgré les dieux insecourables
Je m'élevais par degré vers le mieux.

Ainsi s'ébauchait peu à peu

La forme plus parfaite où je vois la lumière.
Grossière encore! Hélas! combien grossière!
Mon désir la dépasse et mon rêve l'épure.
Voilà pourquoi je veux former des créatures
Selon l'être divin que j'entrevois en moi.

Ce peuple nouveau que tu vois,
Que j'ai tiré du limon de la terre,
Ce sont des Titans comme nous, mon frère,
Mais moins rudes, moins lourds, enfin moins enchaînés
A l'antique animal dont jadis je suis né.
Que seulement ils puissent vivre!
Près d'eux, ni toi ni moi, nous ne serons plus rien.
Va, mon rêve m'enivre,
Laisse-moi travailler!

ÉPIMÉTHÉE

Ah! quel rêve est le tien!
Ton exécrable audace oublie
Que seul Zeus tout puissant est maître de la vie,
Et que pour châtier l'impiété qu'il hait
Son poing brandit la foudre vengeresse.
Laisse le monde tel qu'il est :
Ne rien changer, c'est toute la sagesse.

PROMÉTHÉE

O lâcheté du cœur!
Stérilité de la pensée!

ÉPIMÉTHÉE

Impuissance et rage insensée!
Dis-moi, qu'a produit ton labeur?
Tu peuples ces bois de formes d'argile,
Insensibles, immobiles;
Mais la vie est à Zeus; tu ne la donnes pas
Aux vains jouets de ton délire.

PROMÉTHÉE

O douleur! ô douleur! ô douleur! Tu déchires
Mon cœur désespéré! Mais ne t'attarde pas,
Pars et n'apprends jamais ce que peuvent mes bras!

(Epiméthée sort.)

De ta haine jalouse, ô Zeus, tu m'environnes.
Maître des éléments,
Du haut de l'Olympe où tu tonnes,
Tu leur défends
De se soumettre à ma pensée,
Car tu me crains autant que tu me hais
Et tu prévois, Tyran, que je pourrais
Changer de l'univers l'antique destinée.
Hé bien oui, je créerai! Ah! créer, incarner
Mon rêve et le dresser palpitant et splendide
Devant les yeux
De tous les dieux
Effarés dans leur ciel stupide,
Et l'imposer au monde, et marquer l'univers
Du sceau brûlant de mon génie;
Substituer mon souffle au joug de Jupiter,
Ma libre tendresse à sa tyrannie,
Et faire de la terre, ô père triomphant,
L'héritage éternel de mes divins enfants...
Oui, je saurai créer! Je les vois dans mon rêve,
Ces êtres lumineux, qui s'avancent sans trêve
Du fond d'un crépuscule obscur
Jusqu'à mes yeux baignés d'azur.
Leur beauté m'éblouit et leur charme m'enivre.
Ils me tendent les bras, me demandant à vivre,
Me suppliant d'ouvrir leurs yeux
A la douce clarté des cieux.

Je créerai! je créerai! Je veux, je dois créer!
Toutes les puissances fécondes
Eparses dans le vaste monde,
En moi je les sens bouillonner
Et m'échauffer et me brûler.

Tout être

Qui veut naître
Crie au fond de mon cœur.
L'air chaud qui me pénètre
Sature ma vigueur
De germes créateurs.
Dans mes veines battantes
Coule la force ardente
Et dans ma poitrine ravie,
Ivresse de l'amour, frémissent mille vies!

Mais, hélas! hélas! rien,
Rien ne s'anime sous ma main.

Quelques fragiles

Morceaux d'argile,

Poussière et cendre de la mort,
Voilà le fruit de tant d'efforts.

O honte! Impuissance maudite!

En vain tout mon être palpète,

Le flot houleux de mon désir

Qui se soulève dans l'orage,

Vient misérablement mourir

Sur le sable mou du rivage.

Quoi! mon poing dur fend les rochers

Et fracasse d'un seul toucher

Le front des taureaux en furie;

Il ne peut pas donner la vie!

Quoi! mes farouches hurlements

Dominent la foudre et les vents,

Et pourtant mon souffle impuissant

Ne peut, ne peut donner la vie!

O Terre qui m'entends, Terre qui m'as nourri,
Terre qui m'as bercé sur tes gazons fleuris,
Qui gonfles de tes sucs les semences obscures
Et qui fais s'accoupler toutes les créatures,
O mer au dos tigré qui sous tes flots mouvants
Caches les infinis de tes germes vivants,
Air peuplé de baisers et de tumultes d'ailerons,
Ayez pitié de mon angoisse paternelle!
Où naît la vie? Où donc les dieux ont-ils caché
La source fatidique où, sous leurs fronts penchés,
Bouillonne sans repos la force originelle?
Dans quels gouffres obscurs faut-il l'aller chercher?
Quels monstres faut-il vaincre? Où donc la trouverai-je
La puissance qui peut enfler ces flancs de neige,
Faire battre ces cœurs, allumer ces chers yeux
Et dans ces bouches mettre un soupir amoureux?
A l'œuvre, Prométhée! A l'œuvre donc! Sans trêve
Travaille en attendant que jaillisse la sève.
Épure encore! Ici, ce sein plus délicat,
Cette épaule plus ronde, et plus souple ce bras!
Là, ce beau front plus large, et là ces lèvres molles
Plus prêtes à lancer de légères paroles...

Décevante perfection!

La matière fuit ma pensée.

L'argile par ma main pressée

Trahit mes chères visions.

Ma tempe bat! Le sang m'aveugle! Tout m'opresse!
La fièvre fait trembler ma main gourde... Brisé!
Brisé, lui, mon Néos, le fils de ma tendresse!...
Maudit! Maudit sois-tu, dieu cruel, dieu rusé

Qui ris de mon angoisse et railles mon génie !
Je suis vaincu. Foudroie enfin mon agonie,
Fracasse sur le sol mon front désespéré !
Pour la première fois tu peux me voir pleurer.

(*Minerve apparaît.*)

MINERVE

Prométhée !

PROMÉTHÉE

Est-ce toi, ma déesse bénie ?
Oses-tu visiter l'ennemi de ton père ?

MINERVE

Mon père, je le vénère,
O Prométhée, et je t'aime.

PROMÉTHÉE

Mon cœur en t'écoutant croit s'écouter lui-même.

Dès le premier moment

Ta parole pour moi fut la céleste flamme
Dont la clarté sacrée illuminait mon âme,
Me révélant moi-même à mon entendement.

Par elle tout mon être

Apprit à se connaître

Et dans les profondeurs

Sereines de mon cœur

J'entendais résonner les larges harmonies

Des forces de la vie.

Alors, quand je parlais

C'est toi que j'entendais

Et lorsque s'élevait ta voix

Je croyais n'entendre que moi.

Ainsi, ta flamme dans mon âme,

Ainsi, mon âme dans ta flamme,

Nous ne faisons plus qu'un, déesse, en nous aimant.

MINERVE

Je te suis présente éternellement.

PROMÉTHÉE

Ma consolatrice et ma conseillère,
Ecoute donc ma peine et ma colère.

Tu vois ce peuple de statues :

Ce sont mes enfants bien aimés.

Le foudroyeur des nues

M'empêche de les animer.

Jaloux de ma force et de ma science,

Il me redoute donc bien fort, tout dieu qu'il est !

Mais qu'il n'espère point dompter mon espérance :

Je saurai faire un jour ce que je n'ai pas fait.

MINERVE

Ainsi s'exprime la puissance.

PROMÉTHÉE

A-t-il donc oublié la mienne, et que les dieux
Sans moi par les Titans étaient chassés des cieux ?

Comme ils m'ont payé de mon zèle !

Violence, injustice et lâcheté cruelle,

Voilà les vils tyrans du ciel.

MINERVE

Est-ce là le respect qu'on doit aux immortels ?

PROMÉTHÉE

Moi ? Les respecter ? Et pourquoi ?

Qu'ont-ils donc fait pour moi ?

Lorsque j'étais enfant, cœur naïf et crédule,

Je croyais à leur bienfaisance

Et les remerciais de leur munificence.

Puis, j'ai compris la vie. Et ma foi ridicule

Est tombée à mes pieds comme un vide linceul.

Ils ne m'ont envoyé que maux et que misères :

Tout ce que j'ai de bien ne vient que de moi seul.

Dans les desseins de Zeus à présent je vois clair ;

Comprimer tout noble effort,

Abattre tout grand essor ;

Borner chaque être au cercle étroit de sa naissance,

Tel est le vil secret de sa toute-puissance.

MINERVE

Tu ne connais pas Jupiter.

PROMÉTHÉE

Pourquoi refuse-t-il la vie à mes enfants ?

Ils en sont dignes. Vois ces fronts hardis et fiers,

Vois ces seins nobles et puissants

Et ces membres parfaits où vigueur et santé

S'épanouissent en beauté.

(*Il va vers une statue.*)

Et toi, toi, ma Pandore, ô vase éblouissant

De tous les dons qui nous enchantent

Sous les cieus infinis et sur la terre aimante,

Unique volupté de mes sens frémissants,

Toi, le parfum que m'ont versé les frais ombrages,

Le rayon du printemps qui baigna mon visage,

Le plus doux flot des mers qui baigna ma poitrine,

Toi qui répands en moi toute splendeur divine

Et toute pureté,

Toi, toute ma bonté, toi, toute ma beauté,

Oui, toi mon âme en fleur dans l'éternelle aurore,

Toi, ma Pandore !...

MINERVE

Tu l'as dit, Prométhée, ils méritent la vie.

PROMÉTHÉE

Toi qui sais tout, ô Sagesse infinie,

Aide-moi donc à la leur procurer.

MINERVE

C'est de toi seul que tu peux la tirer.

PROMÉTHÉE

Y parviendrai-je donc un jour ?

MINERVE

Toute la vie est dans l'amour.

(*Elle disparaît.*)

PROMÉTHÉE

Eh ! n'ai-je pas aimé jusqu'au fond des souffrances ?
 Mon désir, je le vois, reste sans espérance.
 Puisque c'est le destin, soit ! mon cœur s'y soumet,
 Et Zeus ne me verra le supplier jamais.

O ma Pandore,

Telle que mes efforts t'ont faite, je t'adore.
 Reste ce que tu es ; je t'aime pour toi-même,
 Pour toute la douceur que j'ai mise en ton sein,
 Pour toute la beauté qui te vient de mes mains,
 Pour ce qui brille en toi de mon rêve suprême !
 Ne me donne pas plus que tu ne peux donner ;
 Moi, je t'offre en t'aimant ma douleur infinie,
 Pauvre être à qui je n'ai pas su donner la vie
 Et qui ne peux pas même, hélas ! me pardonner.
 Sois vivante, du moins dans mon âme attendrie :

Inerte pour tout l'univers,
 Pandore, tu vivras pour moi !
 Mes bras pour ton amour ouverts,
 Laisse-moi les fermer sur toi ;

Mon sein brûlant et ta gorge froide se touchent ;
 Ma bouche doucement se penche sur ta bouche....

Ciel ! ce baiser, tu me l'as rendu !
 Ta lèvre tiède a pressé ma lèvre !

Ton doux corps s'assouplit dans mes bras éperdus,
 Ta tête se renverse et sourit à ma fièvre...

Pandore, Pandore, tu vis !

PANDORE

O lumière !... O jour béni !

Azur sacré, soleil divin qui me souris,
 Salut ! Mon âme aussi n'est qu'amour et lumière,
 Et je vous l'offre tout entière.

Et toi qui me tiras de l'ombre du néant,
 Père, reçois un doux baiser de ton enfant !

PROMÉTHÉE

Que la vie éternelle à ton baiser réponde !
 Ta beauté, ma Pandore, illumine le monde.
 La splendeur de la terre à mes yeux éblouis
 Comme une fleur suprême en toi s'épanouit.

PANDORE

Qu'il est beau, le ciel bleu qui brille sur nos têtes !
 Qu'il est pur et léger, l'air que nous respirons !
 Tout sourit à ma joie et le soleil en fête
 Fait luire mille fleurs qui vont parer mon front.
 O père bien aimé, que la vie est divine !
 Un bonheur indicible habite ma poitrine
 Et cependant je tremble et je sens que j'ai peur ;
 Car ce monde éclatant, dont la splendeur me charme,
 Est si vaste pour moi que sa beauté m'alarme.
 Serre-moi dans tes bras ; garde-moi sur ton cœur !
 C'est là que je veux vivre et blottir mon bonheur.

PROMÉTHÉE

Ce n'est pas pour moi seul, enfant, que tu es née ;
 Je ne puis enfermer ta vie entre mes bras.

Sache accomplir ta destinée,
 Ma Pandore, et ne tremble pas !

Avance hardiment ; le monde est ton royaume
 Et tu le donneras à la race des hommes

Qui de tes baisers doit surgir.

O ma fille, en tes flancs tu portes l'avenir ;

Ceux qui naîtront de toi domineront la terre.

Plus nobles que nous, les Titans,
 Plus doux, plus forts et plus intelligents,
 Plus proches du foyer divin de la lumière,
 Par leur esprit subtil et clair
 Ils comprendront mieux l'univers
 Et leur cœur, de jour en jour,
 Battra d'un plus haut amour.

Ils sauront lutter contre les forces sauvages
 De la nature entière et de leur propre cœur ;

Rien n'arrêtera leur courage.
 Race de sublime splendeur
 Née en la splendeur de mon rêve ;

Race par qui la vie en rayonnant s'élève
 Et jusqu'au seuil des cieux
 Va rejoindre les dieux ;

Race dont j'ébauchai
 Dans la fièvre, penché
 Sur ce peuple d'argile,

La forme harmonieuse et les membres agiles,
 Je salue en tremblant

Ta chair éblouissante où j'enferme mon âme
 Pour qu'elle anime de sa flamme
 Ces superbes bras blancs

Et ces poitrines nacrées
 Qui sont la lumière incarnée.

Fils de ma volonté, mon être se dissout
 Et se disperse en vous !

Ah ! Je vous aime ! Je vous aime,
 D'un amour dont la force extrême
 Fait presque fléchir mes genoux !

Prenez ma vie, enfants ! A cette heure suprême
 Joyeusement je la donne pour vous ?

PANDORE

Père, père, vois ! Tous, ils prennent vie !
 Ils s'éveillent, tout étonnés.

L'un caresse sa chair ravie ;
 Un jeune homme ivre d'être né
 Danse dans les herbes fleuries ;

Et l'une de mes sœurs, molle encor de sommeil,
 Elève ses bras blancs vers le divin soleil.

Ils s'appellent l'un l'autre. Ecoute leurs doux rires !
 Comme ils s'embrassent ! Vois ! quelles fleurs que leurs
 [bouches !

Et cependant quelques-uns plus farouches
 S'écartent lentement et songent et soupirent.

CHŒUR DES HUMAINS

Caresse-nous les yeux,
 Magique lumière !
 Parfume nos cheveux,
 Brise printanière !
 L'air divin nous enivre.
 O rires ! ô chansons !
 O doux charme de vivre !

Un dieu danse en nos cœurs, comme sur les gazons
 Nous-mêmes nous dansons !

IWAN GILKIN.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Reduction de l'Affiche de Mucha (trait)
pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 2 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

« I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes
par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 41

9 Octobre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

E. CLOSSON. — Le Fou au miroir.
F. DE CROISSET. — Petits poèmes.
F. ANSEL. — Petites chansons d'escolier.
JULIEN ROMAN. — *In Manus*.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD,

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, met 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtis* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr
--	--	--

22 septembre.

Le Fou au Miroir

(Pages d'un journal.)

A. M. JAMES VANDRUNEN.

8 septembre 18...

« ... Dès les premiers ans, une chose est latente en nous, même chez les plus simples, et qui s'épanouit peu à peu: la personnalité. Le caractère de l'enfant fait pressentir celui de l'homme; une série de photographies, prises à divers âges, se relie par le fil conducteur d'une attitude, d'une expression. L'être le plus insignifiant a une manière de penser, de parler, d'aller et de venir, de gesticuler, des goûts à lui pour s'amuser, se vêtir, se nourrir; l'ensemble constitue un caractère, reconnaissable entre mille autres pour tout observateur perspicace.

» La personnalité est vraiment le don le plus éminent fait à la nature humaine, la grande créatrice d'imprévu dans l'histoire. Depuis quatre mille ans, chaque génération recommence les errements de celle qui l'a précédée. L'expérience des siècles reste sans force devant l'individu, pour qui de multiples combinaisons d'atavismes, de vices et de vertus créent à l'infini des personnalités nouvelles. Et il ne veut rien entendre de la voix des siècles, agit comme auraient agi les premiers hommes. Sans la personnalité, phénix renaissant avec les germes, le monde, depuis des milliers d'ans, croupirait, assagi. Les grands despotes poursuivraient, isolés, leur rêve sanguinaire, aucune armée ne se lèverait plus pour les superbes tueries, les pétrissements de races.

» ... Une personnalité est double, intérieure et extérieure, celle-ci déterminée par celle-là. Notre manière d'aller, de venir, de nous tenir, de regarder, reflète notre être intime. »

« Nous avons en nous des mouvements conscients et d'autres inconscients. Faire entrer dans la catégorie des premiers le plus possible des seconds, c'est peut-être le commencement de toute philosophie. Pourtant, l'inconscience est une force. Dans la vie, l'inconscient seul fait plier le destin, parce qu'il l'aborde de front, sans savoir, comme un enfant rué contre un gros chien qui recule étonné. L'inconscient seul est fort, allant droit son chemin, vers le bien ou le mal, dans l'oubli des contingences qui font douter les autres. Sans l'inconscience, l'héroïsme serait plus rare que les pierres du ciel; l'histoire aurait peu de grands gestes à enregistrer.

» N'est-ce pas la conscience qui nous donne la clairvoyance néfaste de sonder jusqu'au fond l'abîme de notre misère? « Les artistes et les poètes sont généralement tristes, dit le philosophe, parce qu'ils voient le fond des choses. » Ainsi des êtres trop conscients. Où les artistes et les poètes atteignent par une divine intuition, ils arrivent, eux, par la froide analyse. Ce sentiment bienfaisant, si joliment appelé la « joie de vivre », qui fait paraître les champs plus beaux, la flamme du foyer plus claire, le ciel plus lumineux, est essentiellement inconscient. Les « philosophes aimables » ne sont pas des philosophes, les « épicuriens intellectuels » sont des jouisseurs plus raffinés que les autres, tous sont des inconscients, ou des farceurs. La vie est mauvaise, voilà tout. Dans les existences les plus fortunées, la somme des souffrances, des douleurs, des contrariétés et des tristesses dépasse celle des joies, des plaisirs, des satisfactions; c'est le fait brutal. Tous les philosophes véritables — c'est-à-dire les conscients — et sincères furent des pessimistes. »

5 octobre.

« La personnalité, me semble-t-il, est essentiellement inconsciente. Tout ce qui nous caractérise vraiment, nous le disons et le faisons sans le savoir. Aussi

peut-on en déduire que l'observation entêtée de soi-même, l'*auto-psychologie*, mène rapidement à la destruction de la personnalité par la destruction de l'inconscience.

» — Oui, je sais, γιωθη σεαυτων. La sagesse, certes, est une très belle chose ! Mais l'observation de soi-même, subordonnée d'abord à la personnalité intellectuelle, finit par la terrasser. Après avoir été tout d'abord une simple observation subjective, intermittente et assez superficielle, l'*auto-psychologie* finit par devenir une manie, une obsession de tous les instants. A force d'être intense, la subjectivité devient presque de l'objectivité, on se considère continuellement soi-même comme on scruterait un visage étranger, avec le même détachement. Plus rien de spontané, d'inconscient, aucun de ces gestes ou de ces attitudes particulières qui caractérisent quelqu'un, même l'être le plus insignifiant... »

11 octobre.

« ... Plus j'y pense, plus l'*auto-psychologie* me paraît une manie funeste et dangereuse, un attentat téméraire contre l'instinct, et dont la nature tirera vengeance... Ce que l'intelligence gagne en acuité, l'esprit le perd en originalité. A quoi bon alors ? Si intelligent soit-il, l'homme impersonnel est incapable de se former sur quoi que ce soit une vue vraiment à lui ; il en est réduit à faire siennes les idées des personnes de son entourage immédiat, de celles surtout qui l'impressionnent par une personnalité vigoureuse, un certain ascendant ou l'affection qu'il leur porte.

» Son langage peut être facile, élégant, jamais il n'aura de ces tournures de phrases, de ces locutions personnelles qui distinguent même des ouvriers ; les caractéristiques de son langage comme celles de son écriture, de ses gestes, il les emprunte momentanément à tel dont le langage, l'écriture, le geste, l'ont frappé. Tout ce qui le distingue soi-disant des autres, il pourrait l'étiqueter d'un nom, qui n'est pas le sien...

» Les élans de sentiment, amour, colère, joie, douleur, dans lesquels un être projette tout entiers son esprit et son cœur, s'y débarrassant en une seconde des rouilles que la réflexion, les conventions mondaines et les autres entraves à l'expansion, ont accumulées en lui, sont refusées à cet homme. Toujours la maudite analyse l'arrête et l'isole de lui-même, figeant le rire au coin de ses lèvres et séchant les larmes au bord de ses paupières.

» Et la jouissance, le plaisir d'un plaisir ! Vous rappelez-vous, dans *Mensonges*, M^{me} Moraine enfin dans les bras de René, poussé à bout ?

» Dans ce moment de suprême jouissance, la froide conscience la reprend du rôle à jouer. Et c'est, dit le narrateur, la punition des fourbes, que leurs calculs leurs reviennent dans ces moments-là. L'*auto-psychologie*,

lui, souffre du même mal, sans l'avoir mérité...

» A mesure qu'il s'observe d'avantage, il se paraît à lui-même plus compliqué, se découvre des atavismes plus lointains et plus complexes. Et comme à mesure le monde et la vie eux-mêmes se présentent à son esprit plus inextricables, il finit par ne plus savoir quoi... Les moindres actes acquièrent d'une sérieuse gravité, son œil perspicace découvre des conséquences s'enchaînant à perte de vue. Tout est subordonné à des méditations inquiètes, des calculs, des doutes cruels, qui lui donnent, aux yeux du vulgaire, l'allure risible d'un trembleur, d'un ahuri, d'un être mou, sans initiative et sans jugement...

» Dieu me garde d'une curiosité orgueilleuse et impie ! »

13 février 18...

« Je souffre d'un mal singulier. Il me semble que mon « moi » s'écoule insensiblement par d'invisibles trous de mon âme. Je me surprends essayant de ressaisir, comme, au réveil, on cherche à étreindre un rêve fugitif...

» Un insurmontable besoin me poursuit de m'observer moi-même, de suivre le processus de ma pensée et d'analyser mes impressions, d'écouter le timbre de ma voix, de mesurer la rapidité et l'amplitude de chacun de mes gestes ; ou bien ceux-ci m'échappent, je les oublie au moment où mon bras veut les tracer. Dans le monde, au milieu d'un salon, dans la rue, tout mon corps m'embarrasse, tant est grande ma préoccupation de savoir si j'ai l'air « bien à l'aise ». As-tu remarqué que les gens m'appellent « poseur » ? Hé bien, ce n'est pas vrai. Je pose, oui, mais parce que l'attitude, le geste spontané ne veulent pas venir ; il faut bien que j'en invente ! Il me semble que, l'« usage du monde », on devrait appeler cela une « correction inconsciente ».

8 mars

« Mon état ne s'améliore pas. Une activité cérébrale intense m'opprime, le giroïement affolé d'une hélice battant l'air dans un coup de tangage. Et dans quel inextricable réseau de déductions minutieuses, ridicules, se perd ma pensée...

» Les manifestations les plus vulgaires de la personnalité me paraissent m'échapper. Aucun instinct ne me guide plus dans le choix d'une promenade, d'un plaisir, d'un mets, d'un habit. Un habit ! Le choix de l'habit, du chapeau, ne peint-il pas l'homme ? Et si une mode despotique entrave son libre-arbitre, ne prend-il pas sa revanche en imposant à son tour au vêtement ces plis familiers qui le font confondre avec l'individu qui le porte ? Je m'imagine que mes habits, sollicités

en tous sens par des attitudes empruntées, se refusent à cette assimilation...

» Je m'abîme dans une insondable désolation. Je souffre de ne pouvoir souffrir, ni jouir. L'émotion, cette fleur des âmes simples qui ne grandit qu'ignorante d'elle-même, s'effraie et meurt, tuée par l'impudente analyse qui la pressent et l'observe déjà, alors que les sépales de la fleur s'écartent à peine. Depuis longtemps, les larmes ont oublié le chemin de mes yeux, refoulées sans cesse par cette remarque involontairement conçue : « Je vais pleurer... » Et la gaité, la joie débordant à pleins bords, comme le vin d'une coupe trop remplie, hélas! qui me la rendra?...

» Le spectacle de ceux qui m'entourent, s'abandonnant sans frein à leurs sentiments, ne fait qu'accroître, par contraste, mon insensibilité. Si la contagion me gagne une seconde, un brusque retour sur moi-même me fait me ressaisir et demeurer froid.

« Et la douleur de me pencher sur ma propre souffrance s'amplifie immensément de la souffrance universelle. La lucidité extrême de mes facultés observatrices affinées par un travail sans répit me montre, à travers les transparences du temps et de l'espace, la douleur étreignant le monde.

21 mars.

» J'éprouve des symptômes qui m'intéressent — et qui devraient me glacer. Parfois, pendant que je parle, le bruit de ma propre voix me trouble au point de me distraire de ce que je dis, comme lorsqu'une voix étrangère nous arrache à nos méditations. Alors, je cherche mes mots, je perds toute élocution, et mon trouble s'augmente de me sentir m'observant moi-même, jouissant et me moquant cruellement de mon propre embarras...

» Je ne puis lire seul, dans le silence de ma chambre, la concentration elle-même de ma pensée m'arrache au sujet; je ne puis lire attentivement deux pages sans tomber dans cette épouvantable distraction. Celle-ci est si profonde, que je reste parfois longtemps sans m'en apercevoir, perdu dans une curieuse analyse réflexe de ma pensée, partie je ne sais où; puis, tout à coup, je m'aperçois que je lis machinalement, sans saisir le sens d'un seul mot. Pour lire à mon aise, il me faut être dans la rue, au milieu du bruit, afin que cet horrible espion que je porte en moi, qui ronge mon âme comme un ver, m'oublie un instant, sollicité par les choses extérieures...

» Je sors très peu, car, sitôt dans la foule, il me semble que de multiples yeux pèsent sur moi, qu'on me détaille, qu'on m'écoute, qu'on m'analyse avec une curiosité âpre et ardente; et quand j'observe plus attentivement autour de moi, je m'aperçois que ce n'est toujours que ce regard unique, implacable, très froid et

très clair comme le regard d'un homme mauvais, fixé par moi-même sur moi-même. »

29 mars.

« ... Oh! être *soi*, n'est-ce pas être un peu dieu? Avoir un instinct, même mauvais, mais à *soi*, inconsciemment à soi! N'est-ce pas la personnalité qui gradue l'échelle des êtres? Inexistante dans les minerais inertes, dans les plantes, la voici, latente, chez les animaux inférieurs; elle se fortifie, grandit, à mesure que l'on monte! Un oiseau agit-il semblablement à un autre oiseau, parmi cent chiens, deux portent-ils dans les yeux une expression semblable, ont-ils la même manière d'aller, de venir, de se coucher? Et l'homme!...

» Hélas! Toute la sagesse, la philosophie, la connaissance du cœur, je la donnerais pour un peu de cette personnalité, de cette inconscience dont le dernier rustre prodigue insouciamment les témoignages!

» Qu'est-ce que la peine puérile de Peter Schlamyl? Qu'est-ce que perdre son ombre, à côté de perdre son MOI? de le sentir s'extérioriser et vous poursuivre de son espionnage ennemi, implacable et féroce?

» Oh! souffrir! jouir! sans penser! comme le dernier des êtres, comme la brute!...

» Mais non! un délire m'a pris, la rage furieuse d'un in-suicidable s'ouvrant le crâne et lacérant sa cervelle pour la mieux voir palpiter... Et cette lucidité effroyable de sentir monter la démence! La folie, sans ses Paradis!!... »

* * *

Dans la cellule où on l'interna peu après, j'allai le voir.

Sur une table, devant laquelle il était assis, un miroir était dressé, qui lui renvoyait son visage.

Il ne m'entendit pas et resta immobile, la tête dans les mains, le regard ivrement plongé dans le mystère sans fond de ses yeux.

ERNEST CLOSSON.

Petits Poèmes

LA BELLE MORT

A GABRIEL D'ANNUNZIO.

Dans un palais de marbre et de faïences bleues
 Sous un lointain plafond de lapis et de jade
 Que les paons de mon rêve étoient de leurs queues,
 Se pâme de luxure une reine malade.

Folle des voluptés d'admirer sa chair nue
Et de ses doigts aigus tourmentant son corps frêle,
Devant de grands miroirs elle rêve étendue
En écoutant sa main la frôler comme une aile.

Elle est belle ! son corps d'écume et de framboises
Ondule secoué par la houle amoureuse ;
Un long baiser se meurt sur ses lèvres sournoises
Et son dos sous un bras invisible se creuse.

Elle songe, tandis que sous sa main fiévreuse
Son sein aigu frémit de plaisir et se bombe,
Aux amants qui viendront presser sa chair heureuse
Quand le roi son époux descendra dans la tombe.

Car de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube,
Dans son fauteuil, le roi secoué par la toux
Qui teint d'un sang pâli la pourpre de sa robe
Râle, crispant les poings sur ses maigres genoux.

Comme en ses os l'amour attise encore des flammes
Que la luxure encor hante son esprit gourde.
Avec son jeune eunuque aux yeux bleus et ses femmes,
Il a fait enfermer la reine dans la tour.

Et c'est là, dans la chambre aux doux rideaux de soie
Dans la volupté sourde et lourde des velours,
Que devant les miroirs sa beauté se déploie
Dans l'attente assoupie et la torpeur des jours.

La princesse a trouvé pour tromper son attente
Un plaisir effleuré par caprice, autrefois.
Elle sourit. Sa main est encore palpitante
Car sa fièvre érotique a passé dans ses doigts.

C'est un amour muet qui se berce soi-même,
Plein de rêves moelleux et de frôlements lents !
Un invisible amant se fond au corps qui l'aime ;
D'une invisible bouche il sort des mots brûlants.

C'est une volupté qui cherche la langueur,
Les tapis ouatés et les lourdes fourrures,
Les bains d'eau parfumée où le désir si meurt
Dans de frais clapotis et de glissants murmures.

Extase printanière où s'éveillent les chairs,
Premiers appels clascifs d'une bouche enfantine,
Sous l'érotique archet de vos rythmes impairs
Il naît deux cœurs jumeaux d'une seule poitrine.

Tout élan furieux retombe sur lui-même
Avec les longs frissons de ces jets d'eau brisés,
Qui meurent pour renaître et dont la mort suprême
Est encore un appel suprême des baisers.

Mon rêve m'a conduit dans la chambre. L'eunuque
Couché dans les coussins, le menton dans la main
Riait. Ses cheveux d'or qui moussaient sur sa nuque
Exhalaient une odeur de miel et de jasmin.

Les femmes que troublaient les soupirs de leur reine
Avaient interrompu leurs rires et leurs jeux,
Et le baiser nouait leurs bras et leur haleine
Soulevait le duvet de leurs ventres neigeux.

Les passives enfants sous les filles de proie
S'éroulaient. Leurs frissons, leurs appels, leurs extases
S'étouffaient dans le râle et les cris de la soie.
Les fleurs lourdes d'amour s'inclinaient dans les vases.

Alors comme j'étais jeune et nu comme celles
Dont la langue et les doigts savaient de chers secrets,
Que leurs bras à mes bras s'ouvraient comme des ailes,
Je me sentis frémir de la nuque aux jarrets.

En de longs cheveux noirs, cheveux roux, cheveux d'or
Forêt de soir, forêt d'été, forêt d'automne.
Je m'engloutis pour me mêler au souple effort
Qui balançait les chairs d'un rythme monotone.

Je me croyais lié par les bras mous des pieuvres
Je défailtais, je renaissais, extase et morts.
Des corps glissants, des corps mouillés, chaudes cou-
[leuvres,
Pressaient ma chair et puis fuyaient vers d'autres corps.

Des baisers plus nombreux et plus pressants me mordent.
Un sang rouge jaillit sous la perle des dents ;
Et de tièdes ruisseaux de mes veines débordent ;
Et des bouches d'enfant boivent ces jets ardents.

Comme j'étais couché perdant à flots ma vie,
La reine qui riait devant son miroir clair,
Se dresse — et regardant mon sang avec envie
Sent un sauvage amour s'éveiller dans sa chair.

Elle bondit, refoule en criant les buveuses,
Et s'arrêtant devant mes yeux hallucinés,
Saisit mon cou saignant entre ses mains nerveuses
Et déchire mon sein de baisers forcenés.

Et les filles de proie et les enfants passives
Reculent — et mêlant la blancheur de leurs bras,
Encerclent lentement de leurs danses lascives
Notre étreinte où la mort effeuillait ses lilas.

Mais la reine dans un suprême élan de rage
M'enfonça dans le cou ses dix ongles fumants.
Ah ! quel champ de bataille ou quelle mer d'orange
Vaudra le lit de pourpre où râlent les amants !

Amour Posthume

—
 Madame! votre rire aux dents fraîches est fée.
 Dès que j'entends sonner son cristal, je me crée
 Le rêve d'un beau corps pareil à votre corps
 Et dont l'âme survit à d'antiques décors.
 Ce mirage évoquant une aube dédorée
 Est une enfant qui rit dans la caresse ambrée
 D'un clair matin d'avril, et cette enfant c'est vous
 Alors que vos cheveux pleins de givre étaient roux
 J'ai le regret cruel de n'avoir pas votre âge;
 J'aurais connu, j'aurais aimé ce fin visage
 — Fleur de glace que fane en un jour le dégel —
 Et dont j'ai vu le souvenir dans un pastel.
 Votre main en mitaine aux doigts longs, par surprise
 Dans un baiser mouillé de larmes je l'ai prise,
 Et sur le cercle usé de l'alliance d'or
 J'ai déposé l'amour que je vous garde encore.

A celle qui fait sa mijaurée

—
 Dans mon cœur où l'espoir de t'embrasser se fane,
 Le souvenir rieur de nos premiers péchés
 Plus frais que le bouton de la fleur des pêcheurs
 Balance mollement sa tige diaphane.

Il suffit que j'en hume un instant le parfum
 Pour te voir dans ton lit, sous tes cheveux flottants,
 Rêveuse, caresser tes contours hésitants
 Les yeux cernés encor de notre amour défunt.

C'était un soir d'été plein de lune et sans ombre,
 Où dans l'adieu des fleurs meurent de longs baisers,
 Où la brise se brise en soupirs épuisés.
 C'était un soir auprès duquel le jour est sombre.

Au fond du berceau blanc comme un nid plein de givre
 Blottis l'un contre l'autre et vibrant sous nos doigts
 Nous étions éperdus de la douceur de vivre;
 Par la fenêtre entraient tous les parfums du bois.

Rien n'est plus indécent qu'une grande innocence.
 Nous étions deux enfants tâtonnant dans l'amour,
 Lascifs et pourtant purs, pervers par ignorance.
 Charmés de voir nos corps étrangers de contour.

Je te revois! ma main qui soulève ta robe
 Ne trouble pas tes yeux naïfs. A mon ardeur
 Si parfois sous tes doigts ton sein nu se dérobe
 C'est par coquetterie et non point par pudeur.

Sans voiler sous tes cils tes yeux émoussillés,
 Offrant ta gorge en feu, la bouche énamourée,
 Je te revois riant au creux des oreillers.
 Ah! tu ne faisais pas alors ta mijaurée.

Le mois d'avril encor dans tes yeux clairs se mire,
 Et ta peau fleure encor la rose et le lilas.
 Mais, hélas! la vertu t'empêche de sourire,
 Tu parles : et le ciel est moins bleu que tes bas.

Nous n'irons plus au bois pour cueillir le myrtil
 Et pour dormir à deux cachés dans la bruyère.
 Quand je presse tes doigts tu fronces le sourcil
 Et me toises du haut de ta pudeur altière.

Ta dignité se drape aussitôt dans ta jupe
 Quand je frôle du pied ton pied que j'ai connu
 Bavardant dans les draps spirituel et nu.
 Mais malgré ta pudeur je ne suis point ta dupe.

Le feu secret qui fait parfois ton teint plus rose,
 L'éclair luisant qui passe en tes yeux paresseux,
 Chère! me font douter de la métamorphose
 Qui change en orgeat fade un champagne mousseux.

Epilogue

—
 Quand mes os dormiront sous la croix et les fleurs
 Dans le jardin planté pour la paix des douleurs,
 Je ne demande pas que les marches de pierre
 S'endeuillent sous l'adieu des voiles en prière.
 Je ne veux pas troubler de larmes des yeux clairs,
 Le mois d'avril n'a pas le regret des hivers.
 Je ne veux point faner des fronts roses. Qu'importe
 Que l'oubli sur mon nom ferme au verrou sa porte.
 Sous le conseil muet de la croix, mon cœur mort
 N'attendra rien de ceux dont la chair souffre encor.
 Pourtant si vers le soir au fond d'un couvent sombre
 Une vierge qu'invite au péché la pénombre
 En rougissant, ouvrirait de ses longs doigts pervers
 Ce livre où tout mon cœur a passé dans mes vers,
 Qu'elle ne chasse point de son rire profane
 Parmi les voluptés, ce rêve diaphane
 Qui garda mon cœur pur des assauts de ma chair.
 Mais qu'une ombre plutôt voile son regard clair;
 Et que, laissant au loin flotter l'or de ses songes,
 — De ses songes d'enfant parfumés de mensonges —
 Elle pense, une larme aux cils blonds de ses yeux,
 A l'eau de ces marais qui reflètent les cieux.

Le matin

Comme s'évanouit une femme blessée
Diaphane, couchant sa tête renversée
Sur le sein d'un amant que sa main presse encore
Ainsi mourait la Nuit dans les bras de l'Aurore.

Voix d'enfance, parfums mouillés, lumière rose,
Vents bavards, vols ronflants d'abeilles dans le thym,
Bosquets chantants, lilas que le soleil arrose,
Ruisseaux bleus, nids gonflés d'ailes, — c'est le matin.

Petite! ouvre les yeux. C'est le matin. Viens vite.
Le beau soleil — tandis que tu rêves encor —
Sur le front vert des bois pose un grand chapeau d'or.
Le rire bleu du ciel à te lever t'invite.

Viens! la forêt obscure est au matin vermeille,
L'amour qui dort, devine à ses côtés l'avril.
Il se dresse — et tous deux mêlent leur frais babil
Tels deux jeunes époux qu'un même espoir réveille.

Viens! nous verrons briller le galop blanc des chèvre
Et dans l'arbre s'enfuir, fauve éclair, l'écureuil.
Viens! le bois tout entier fleurit le chèvrefeuille
Mais je ne veux cueillir d'autre fleur que tes lèvres.

Tes lèvres ont l'odeur des muguet réveillés,
Tes cheveux où la nuit se fond dans la lumière
Ont les âpres senteurs des grands lits de bruyère
Où j'irai t'enlacer sous les chênes feuillés.

Et je croirai, pressant ton corps chaud, respirant
L'odeur de tes cheveux embaumant notre couche,
Ébloui des clartés de ton sein transparent
Et mangeant les fruits mûrs qui saignent sur ta bouche.

Que toutes les forêts avec leurs chevelures,
Que le rire des eaux, la clairière d'or clair,
Tous les frissons, tous les parfums, tous les murmures,
Tous les rayons criblant d'étoiles les ramures
Incarment leur beauté rustique dans ta chair.

F. DE CROISSET.

Petites chansons d'Escholier

LA REGRETTÉE

A FERNAND SÉVERIN.

I

Au sein même de la luxure
Portant le deuil d'un bonheur cher,
Je garde dans l'âme et la chair
Une inguérissable blessure.

Plus d'une y posa son baiser,
Son doux baiser frais comme l'onde;
Mais la plaie est large et profonde :
Rien ne peut la cicatriser.

Et j'ai souffert de sa brûlure
Jusqu'en la paisible amitié
Des blanches sœurs qui, par pitié,
M'ont bercé dans leur chevelure.

Hélas ! j'en ai souffert surtout
Dans les voluptés éperdues :
Car les lèvres que j'ai mordues
M'abreuyaient d'un mortel dégoût.

II

Elle était pure, tendre et bonne,
Celle qui m'a fait tant de mal ;
Elle avait un front virginal,
Et c'était sa seule couronne.

Elle était simple et sans défaut,
Peu coquette, à peine jolie,
Et n'avait de mélancolie
Que tout juste ce qu'il en faut.

Très pieuse, presque fervente,
Et toujours se vêtant de deuil,
Elle mettait tout son orgueil
A rester mon humble servante...

Mais j'aimais son austérité,
Sa candeur et sa modestie ;
Et dès le jour qu'elle est partie,
Le bonheur aussi m'a quitté.

III

D'autres, plus belles, sont venues :
Mais leurs mains au geste ennoblé
N'ont pas su m'apporter l'oubli
De ses caresses ingénues.

Son prestige modeste et doux
Règne à jamais sur mon cœur tendre :
C'est elle que je crois attendre
A chaque nouveau rendez-vous !

Elle laisse dans ma mémoire
Le souvenir inconsolé
Du bonheur qui s'en est allé
Dans les plis de sa robe noire.

Et, captif des serments anciens
Et du regret qui me dévore,
Les seuls baisers que j'aime encore
Sont ceux qui rappellent les siens !

LA FENÊTRE FLEURIE

A VALÈRE GILLE.

I

Elle est belle comme le jour
Et riante comme l'aurore ;
Ses regards font naître l'amour :
Mais elle est modeste, et l'ignore.

On se sent heureux à la voir,
Car elle est joyeuse et sereine ;
Elle a les cheveux noirs, l'œil noir,
Et plus de grâce qu'une Reine.

Elle doit avoir dix-huit ans,
Un peu plus, un peu moins, peut-être...
L'été, l'automne et le printemps,
Elle travaille à sa fenêtre.

C'est là qu'elle revient s'asseoir
Chaque jour, dès la matinée,
Pour y demeurer jusqu'au soir
A côté de sa sœur aînée.

Et, le front toujours souriant,
Elle s'occupe, la chérie,
A quelque ouvrage patient
De couture ou de broderie.

II

Moi, que poursuit l'amer besoin
De vivre une vie apaisée,
Je contemple parfois, de loin,
Le cadre clair de sa croisée.

Je rêve à des intérieurs
De calme, — à la chambre petite
Qu'enseueillent deux yeux rieurs
Et quelques fleurs de clématite.

Je songe à ce qu'ont de charmant
La course agile de l'aiguille
Et le plaintif ronronnement
D'un doux rouet de jeune fille.

Et cette enfant, sur mon chemin,
M'apparaît comme la gardienne
Dont je voudrais sentir la main
Guider à tout jamais la mienne.

Mon cœur est déjà plein d'amour :
Mais elle, hélas ! elle l'ignore !...
Elle est belle comme le jour
Et riante comme l'aurore.

LA COQUETTE FIANCÉE

A MAURICE CARTUYVELS.

La belle enfant qu'on m'a promise
Pour prix de mon fidèle amour,
Est fort coquette, et toujours mise
Comme une dame de la Cour.

Elle a, pour choisir sa toilette,
Un goût luxueux, sûr et fin :
Des souliers jusqu'à la voilette,
Tout ce qui la couvre est divin.

Ses robes mêlent l'harmonie
Des purs contours et des couleurs
A la savante symphonie
De maints parfums ensorceleurs.

Pourtant, sa grâce est naturelle,
Son charme n'a rien d'emprunté :
Les senteurs qui flottent sur elle
Semblent venir de sa beauté.

Sous le flot léger des malines
Ou le lourd faste des satins,
Elle a des souplesses félines
Et des ondoiemens serpentins...

Comme on couronne un paysage
De marbres dressés en décors,
La coiffure orne son visage,
La parure embellit son corps.

Et cette magie éclatante
Des dentelles et du velours,
Me rend les soucis de l'attente
Moins cuisants au cœur et moins lourds :

Car elle est si belle, la gaine
De mon joli poignard princier,
Qu'elle fait oublier sans peine
La nudité du vierge acier !

ROBE JAPONAISE

RONDEL

Sur votre robe à grands ramage
Rit tout un féérique Japon :
Des magots au regard fripon,
Des échassiers aux fols plumages.

Des enfants, des vierges, des mages,
Dans les fleurs traînent leur jupon ;
Sur votre robe à grands ramage
Rit tout un féérique Japon.

Et quand je palpe — aux soirs d'hommages —
Ce léger fouillis de crépon,
J'ai l'air d'un énorme poupon
Feuilletant un livre d'images
Sur votre robe à grands ramages !

DÉSILLUSION

Le charme fier de tes seize ans
Tient déjà mon âme asservie ;
Et tes baisers rendent la vie
A mes désirs agonisants...

Mais ne me dis plus, — même en rêve :
« Quand on s'aime, c'est pour toujours ! »
Car je sais trop que les amours
Sont chose brève.

Tes bras blancs sont de doux colliers,
Tes cheveux noirs, un nid de soie ;
Et tes rires rendent la joie
A mes soirs longtemps endeuillés...

Mais ne jure plus, — même en songe —
De m'aimer éternellement !
Car je sais trop que tout serment
Est un mensonge.

Septembre 1897.

FRANZ ANSEL.

In Manus

Malheureux celui-là, plein de naïveté,
Qui désirant connaître enfin la vie humaine,
Quitte son rêve un jour pour descendre en l'arène
Où l'homme étale à nu sa monstruosité.

Hélas ! j'ai bien pleuré ma curiosité
Voyant qu'à mon amour on opposait la haine,
Et que, la chair étant l'idole souveraine,
L'âme ne songeait plus à son éternité !

— La fatigue m'accable ainsi qu'un anathème...
Et je reviens à toi, cœur indulgent que j'aime,
Heureux de retrouver ton sourire si doux ;

Plus heureux de pouvoir, loin des hordes cruelles,
Remettant mon destin en tes mains fraternelles,
Reposer à jamais mon front sur tes genoux !

JULIEN ROMAN.

Memento

LA PRONONCIATION DU LATIN. — On prétend que l'Angleterre cherche à créer une triple alliance entre elle-même, la France et l'Allemagne, pour...

Rassurez-vous. Il s'agit de poser les bases d'une entente commune pour la prononciation du latin.

Faut-il dire *Sésar*, *Tzesar* ou *Késar*? Prononcera-t-on, *Cissero*, *Tzicero*, *Kikoro*, *Keikero*? Choisissez si tu l'oses.

Le *Gaulois*, à ce propos, raconte l'anecdote suivante qui eut lieu en 1878 au congrès de Berlin :

Russes et Anglais s'empoignaient, si j'ose dire ainsi de diplomates, à chaque séance sur les frontières ottomanes, et à un tel point qu'on craignait de nouveau pour la paix. Un jour, comme le comte Schouwaloff parlait, lord Beaconsfield, lequel comprenait le français, mais ne le parlait pas, se leva brusquement et, coupant la parole d'un geste bref et impérieux au plénipotentiaire russe, lui cria à haute voix : *Quesai keseuss belleye!*

Etonnement général Le prince de Bismarck, qui présidait, ouvrit ses énormes yeux et les promena sur l'assemblée avec les marques non équivoques de la plus profonde stupéfaction ; le prince Gortschakoff demeura interdit, ce pendant que les plénipotentiaires anglais, lord Salisbury et lord Hemptile, faisaient de la tête des mouvements d'assentiments énergiques pour appuyer les paroles de leur collègue.

Bref, l'effet du *Quesai keseuss belleye* fut tel que le comte Schouwaloff, désarmé, cessa de parler, et que Bismarck, interloqué, leva la séance.

Le soir, au dîner chez le président, le vieux Gortschakoff s'en alla frapper sur l'épaule de Beaconsfield et, tout gentiment en esquissant un sourire, lui demanda ce que voulaient dire les *trois mots anglais* qui avaient si soudainement retenti au cours de la séance.

— Mais ce n'était pas de l'anglais, répondit lord Beaconsfield, ahuri, c'est du bon latin !!

Alors quoi? On arriva de tous côtés pour écouter ; le lord répéta ses terribles paroles, et finalement l'on apprit qu'elles signifiaient : *quasi casus belli*. Beaconsfield tenait le discours du comte Schouwaloff *presque comme un cas de guerre*.

Voilà pourquoi, dans l'intérêt du « concert européen », il importe de mettre les latinistes d'accord.

LA PRESSE ET LA CRIMINALITÉ.— Il est de mode, depuis quelques années, dans les congrès contre la littérature immorale et même dans les congrès d'anthropologie criminelle, d'accuser la presse de provoquer une infinité de crimes et de suicides par la « publicité malsaine » des faits divers.

Nous avons déjà discuté, en nous plaçant uniquement sur le terrain du sens commun, cette thèse singulière. Voici qu'elle est combattue, au nom de la science même, par un maître : M. Enrico Ferri, qui a donné à Bruxelles des leçons et des conférences infiniment goûtées.

Dans un livre récent et du plus vif intérêt, *les Criminels dans l'art et la littérature*, l'éminent professeur montre que l'impulsion criminelle ne peut être le produit de la suggestion littéraire ou artistique, mais constitue exclusivement le stigmate psychique d'une dégénérescence mentale.

« Cent mille personnes, dit M. Ferri, peuvent lire impunément le récit d'un suicide étrange dans un journal : une seule l'imitera, et c'est par suite d'une prédisposition naturelle, parce qu'elle se serait suicidée quand même il serait défendu aux journaux de raconter des faits de ce genre. »

Et quant à l'influence du livre, il reproduit la page écrite par un autre savant, M. Charles Richet, à propos du *Disciple* de Paul Bourget, page dont voici la conclusion :

« Prétendre que Sixte est la cause du crime de Greslou et faire remonter la responsabilité du forfait de Greslou au philosophe qui a émis sur la morale et la métaphysique certaines idées plus ou moins subversives et contraires à l'opinion vulgaire, c'est comme si on allait rendre les chimistes responsables des crimes commis avec la dynamite... Les hommes sont menés par des passions, non par des idées abstraites... Et Greslou a trouvé en lui-même tous les éléments de son forfait! Ce déséquilibré, ce raté, ce maniaque atteint de manie raisonnante, n'a pas eu besoin d'un maître pour être un malfaiteur. »

N'est-ce pas d'une lumineuse évidence?

(Petit Bleu.)

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson, 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'Imprimerie GASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 X 170

Vient de paraître chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 2 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

« I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE
Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes
par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 42

16 Octobre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ROBERT CANTEL. — Le Mannequin d'osier.
IWAN GILKIN. — Une promenade au *Sillon*.
VALÈRE GILLE. — Le collier d'Opales.
GEORGES MARLOW. — Elégie
FRANZ ANSEL. — Les romans de la voie sacrée.
G. M. — Le monument de Genneval.
F. VAN DEN BOSCH. — *La Belgique*.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD,

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires* ;
tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin,
Editeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel,
Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis
Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies,
Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuy-
vels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du
Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul
de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée,
Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan
Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin,
Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul
Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice
Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre,
Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez,
Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Por-
adowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien
Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin,
Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prud-
homme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest
Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold
Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et
deuxième série (1896), 15 vol. in-8^o et 1 vol.
in-4^o de 500 pages environ. La collection
complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix
de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollande numé-
roté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et
vers en volumes à. 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition dé-
finitive contenant : Les *Complain-
tes*, l'*Imitation de Notre-Dame de
la Lune*, le *Concile féerique*, les
Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition
définitive avec préface de Paul
Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné* 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème
en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET } ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Le Mannequin d'osier⁽¹⁾

par M. ANATOLE FRANCE

Il y a quelque huit mois, M. Anatole France publiait le premier roman d'une *Histoire contemporaine*, qui formera, il faut l'espérer, une importante série d'ouvrages. *L'Orme du mail* obtint un retentissant succès.

Rien n'était, d'ailleurs, plus justifié, car l'auteur avait résolu avec une admirable perfection cette énorme difficulté d'écrire enfin une « tranche de vie » sans rien sacrifier de la beauté, de l'harmonie et de l'esthétique du roman tel que nous l'ont laissé ses maîtres : Balzac, Stendhal et Flaubert. Le problème naturaliste était résolu, et chose curieuse, par celui de tous nos écrivains que ses idées et son tempérament semblaient éloigner le plus du genre dont les médanistes attribuent la paternité à M. Emile Zola.

L'Orme du mail n'était évidemment pas une photographie de la réalité, la reproduction minutieuse et presque mécanique de la vie d'une petite ville de province; il est aujourd'hui avéré pour tous les lettrés, qu'il n'est point d'œuvre d'art sans synthèse et qu'il n'est point de personnage de roman ou de drame qui ne résume en lui une série, si faible fût-elle, d'individualités.

Mais tous les épisodes du roman de M. Anatole France semblaient pris sur le vif tant ils étaient naturels, et seule, pour ainsi dire, l'identité des personnages donnait la cohésion nécessaire à cette suite de nouvelles charmantes.

D'action, il n'y en avait guère; le livre valait surtout par les portraits et les conversations.

(1) Paris, Calmann-Lévy, éditeur; 1 vol. in-18, fr. 3.50.

M. Anatole France excelle dans ces deux genres; l'intelligence fine, subtile, analytique, l'esprit alerte, sceptique et railleur, l'élégance et la douceur, l'urbanité et la simplicité, telles sont les qualités qui lui font peindre avec indulgence et causer avec un charme exquis.

Je sais bien que l'on reproche souvent à M. Anatole France son amour du paradoxe; mais la conversation ne repose-t-elle pas entièrement sur la discussion des contradictoires, et toutes les opinions, même les plus sages, ne contiennent-elles point leur part d'erreur? Je reconnais certainement que M. France pousse parfois un peu loin l'application de ce principe; qu'il a une tendance fâcheuse à exagérer le mauvais côté des choses pour bien montrer que le bon ne saurait être absolu; qu'il enseigne une méditation sceptique, vague et paresseuse, trop pleine de mépris pour l'action; qu'enfin, la doctrine commode du « laisser-faire » et du « laisser-passer » le tente peut-être un peu trop en lui procurant la jouissance, ineffable à ses sens, d'une sorte de perpétuel *far niente* philosophique. Mais, pour être juste, il faut avouer que jamais la tolérance n'eût de plus éloquent défenseur que lui, et que ceux-ci sont encore trop rares à notre époque pour qu'il ne leur soit point beaucoup pardonné.

Et cependant il me faut confesser que le dernier roman de M. Anatole France, le *Mannequin d'osier*, la suite de *L'Orme du Mail*, ne me plaît peut-être pas tout à fait.

L'action tient en deux lignes : M. Bergeret, un professeur d'une Faculté des lettres, surprend son meilleur élève, M. Roux, aidant beaucoup M^{me} Bergeret à tromper son mari; comme celui-ci est adversaire absolu des violences, il se borne à ne plus considérer son épouse comme existante, lui refusant de l'argent, ne lui parlant plus, dirigeant

tout comme si elle n'avait jamais été là; M^{me} Bergeret, contrite et lassée, se retire chez ses parents.

Sur ce sujet, ou à côté, — et ce sont peut-être les meilleures, — l'auteur a composé d'innombrables conversations; dans ce roman, les portraits des personnages sont peu nombreux et fort rapidement décrits; ce n'est donc qu'une longue causerie. Malheureusement, c'est une causerie froide, où chaque personnage fait un interminable discours pour défendre généralement l'opinion qu'il trouve la plus paradoxale, sans que jamais, pour ainsi dire, son antagoniste l'interrompe et mette un peu de feu dans cette discussion; pour comble de malheur enfin, tous les personnages parlent de même et l'auteur les imite; le ton ne varie jamais, c'est toujours le même balancement très artificiel des contradictoires, c'est toujours la même indifférence voulue, le même scepticisme de commande; il en résulte une monotonie quelque peu énervante même, qui impressionne défavorablement le lecteur.

Le style de M. Anatole France est toujours admirable de précision, de clarté et de simplicité. C'est dans son essence même notre plus pure langue française; depuis Voltaire on n'en a point parlé de plus classique. Telle est la perfection de ce style que malgré la monotonie du ton, malgré l'emploi presque continu du discours à la première personne, il étonne encore par sa souplesse, sa variété et sa pureté, il s'attire la sympathie par sa grâce, et se conquiert l'admiration par sa merveilleuse beauté.

ROBERT CANTEL.

Une Promenade au Sillon

La Presse quotidienne a beaucoup parlé de la cinquième exposition du *Sillon*, ouverte en ce moment dans les salons du Musée Moderne. On se rappelle que les journaux se montrèrent exceptionnellement bienveillants pour les premières expositions de ce Cercle. Les critiques lui étaient reconnaissants, semble-t-il, de ce qu'il s'écartait résolument des dernières extravagances à la mode; on n'y trouvait aucune nouveauté due à l'emploi de petites rondelles multicolores, de carrés ou de losanges, de hachures inédites ou de traits tirebouchonnés. Les exposants, tous très

jeunes, osaient se priver de toute excentricité tapageuse et leurs toiles ne se présentaient point à la rampe comme des pitres sur l'estrade d'une baraque foraine.

Il convenait d'en louer ces jeunes hommes; on le fit, et l'on fit bien. Cette année, la presse semble, au contraire, les juger trop sages. Elle regrette, dirait-on, de ne pas trouver chez eux précisément ce qu'elle se félicitait de n'y point trouver naguère. L'exposition du *Sillon* lui paraît manquer d'originalité; quelques critiques ont découvert que tels et tels peintres retournent à de vieux procédés, généralement abandonnés depuis vingt ou trente ans; ils ont pour père un artiste de mil huit cent soixante; d'autres abandonnent la tradition nationale, mais ils ne sont pas plus originaux pour cela, car ils se rattachent aux peintres anglais, aux préraphaélites italiens, voire aux gothiques. C'est vraiment avoir beaucoup de pères, et la critique demeure consternée devant un si copieux état civil.

M'est avis que les jeunes peintres du *Sillon* auraient tort de s'émouvoir outre mesure de ces reproches. Un artiste, dans sa jeunesse, est toujours le fils de quelqu'un ou de quelques-uns. Les plus extravagants ont eux-mêmes une filiation mieux marquée qu'ils n'imaginent, en dépit des exclamations de leurs admirateurs. L'affaire n'est pas d'être l'enfant du miracle, c'est-à-dire d'être né de soi-même, ou de rien; l'affaire importante est de devenir quelqu'un. Pour cela, il n'est pas indispensable de marcher à quatre pattes ou de « faire le poirier » devant le public. On peut certes rechercher des procédés nouveaux; on peut aussi en employer d'anciens. Ce qui importe, c'est l'usage que l'on en fait et le parti que l'on en sait tirer. Il est donc injuste de reprocher aux peintres du *Sillon* de ne pas se signaler par des excentricités nouvelles. Il est injuste de leur demander de surpasser dès à présent tous les peintres qui se sont servis, dans le passé, de procédés analogues à ceux qu'ils ont choisis. A des degrés divers, ils sont occupés à *devenir*. Quelques-uns sont presque arrivés à un art équilibré; d'autres ont encore une longue évolution à accomplir. C'est un point dont il faut tenir compte pour apprécier justement leurs efforts.

Les portraits de M. René Janssens témoignent d'une recherche consciencieuse de l'expression psychologique; ils sont très fouillés, mais ils ne sont pas exempts de quelque sécheresse et le tra-

vail en paraît encore un peu pénible. L'intérieur de la basilique de Saint-Marc, à Venise, plaît, au contraire, par une distribution plus moelleuse de la lumière et un coloris plus chaud. Mais les *Vieux Logis* de Bruxelles, catalogués sous les n^{os} 6, 7 et 8, laissent loin derrière eux tout le reste de l'exposition de M. Janssens. Ces petits tableaux, d'une facture excellente, dégagent un sentiment intense d'intimité recueillie, de silence attendri devant la décrépitude des vieilles murailles, où sont attachés, semble-t-il, mille souvenirs. L'un de ces tableaux représente un angle d'une cour; le long des murs, pauvres et nus, courent de maigres sarments de vigne, sous les baies noires des fenêtres. Rien n'est plus mélancolique que ce coin délabré, abandonné par la vie. La justesse des formes et la profonde harmonie des tons, font de ce tableau un ouvrage d'un réel mérite, d'un art solide et parfaitement équilibré.

Le paysage est décidément ce qui convient le mieux à la grande majorité des Belges. On n'en peut douter, à voir la production continue, en ce genre, de toiles très honorables. C'est, chez nous, le genre le plus fécond et le plus sûr. Je noterai seulement les quelques paysages auxquels, ici, vont mes préférences. Le *Crépuscule d'automne* et les *Bouleaux* de M. Bastien me charment par la richesse de leur coloris et leur poésie. M. Verdussen a compris et a su rendre l'attrait mystérieux de l'eau : je note de son exposition le *Coucher de Soleil* (n^o 2), la *Fin de Journée* (n^o 1), et la marine intitulée *Avant la Pluie*, paysage du Bas-Escaut. Les paysages de M. Blicck attirent spécialement l'attention. Sa vue de *Dinant* est une toile remarquable tant par la beauté du point de vue que par l'heureuse originalité du coloris. Celui-ci est établi dans une tonalité bleue — un peu artificielle — mais qu'importe, puisqu'elle est parfaitement harmonieuse? Le bleu est, en général, une couleur dangereuse, souvent désagréable, qui lance une note aiguë et détonnante au milieu des autres couleurs; mais le bleu de M. Blicck est, au contraire, moelleux et étoffé. De ses bleus et de ses verts bleuâtres il tire des harmonies riches et profondes, qui caressent agréablement les yeux.

La *Vague* de M. Blicck est aussi d'une belle couleur; mais est-elle assez fluide? Je ne le crois pas. J'aime beaucoup son *Vieux Port* et sa *Ballade à la Lune*. Je n'en puis dire autant de sa *Mise au Tombeau*, trop enfumée et trop brutale, ni de son *Eve*, qui a plus de vigueur que de beauté.

M. G. Bernier peint les animaux avec un talent réel, qui ne cesse de progresser. La *Rue de l'Equarisseur* est d'un réalisme de bon aloi. C'est la nature même. Le sujet est « mis en page », comme on dit aujourd'hui, avec une grande simplicité et une parfaite aisance.

Quelques portraits. Le portrait de M. G. Lekeu, par M. Servais-J.-Detilleux, a des qualités sérieuses, en dépit de la place exagérée accordée aux accessoires d'ailleurs trop peu visibles. Plusieurs portraits de femmes manquent totalement de grâce; je ne saurais admirer ni la dame en blanc de M. Bastien, ni la promeneuse de M. Blicck.

M. G.-M. Stevens expose le portrait d'une dame vêtue d'une robe brodée. La tête fraîche et délicate, le costume d'une grande richesse de tons, le fond un peu archaïque forment un ensemble d'un beau style et d'une réelle élégance. Très distingué aussi, dans ses harmonies plus étoffées, le portrait du petit Pierre Groensteen, plein de simplicité et de naturel. Tous les amis de la *Jeune Belgique* ont loué le portrait de M. Robert Cantel. Mais le meilleur portrait exécuté par M. Stevens est, peut-être, celui de M. Bacha, dont les traits expressifs, encadrés d'une flamboyante chevelure couleur de feu, s'enlèvent vigoureusement sur un fond de paysage. C'est un portrait à l'italienne, plein de force et de vérité.

(A continuer.)

IWAN GILKIN.

Le Collier d'Opales

LE BOUQUET DE PENSÉES

A MADAME B. B.

Dans les dunes j'avais cueilli quelques pensées.
Or, prise de pitié pour ces fleurs délaissées
Que jamais, en signets à leurs rêves charmants,
Dans le livre d'amour n'ont mises les amants,
Et qui, parmi le sable et les joncs du rivage,
Ouvrent timidement leur corolle sauvage,
Vous voulûtes alors en former un bouquet.
De l'un de vos cheveux ayant fait un lacet,
Vous nouâtes ainsi les pensives fleurettes;
Et je songéai : ces fleurs blanches et violettes,
Les unes de bonheur et les autres de deuil,
Qui reçoivent de vous un charitable accueil,
Ces fleurs que vous liez, sont mes propres pensées,
Qui, pour vous, sous vos doigts mignons entrelacées,
Joyeuses ou parfois tristes, sont tour à tour
Couleur du crépuscule ou bien couleur du jour.

LE NUAGE

Elle songe, immobile, un doigt contre la tempe,
 En regardant la mer amoureuse qui rampe,
 Se soulève et s'endort en chantant sur la grève.
 Le silence en son cœur sommeille et, seul, son rêve,
 Comme une écharpe d'or que la brise déroule,
 Sur l'eau, dans le soleil, flotte au gré de la houle.
 Et rien ne la distrait du charme de cette heure
 Ni le chant des marins, ni l'oiseau qui l'effleure...
 Mais parfois en passant, rapide, une pensée,
 — Ainsi que sur la mer mollement balancée
 Un nuage léger fait une tache sombre, —
 Dans ses grands yeux brillants laisse un moment une
 [ombre.]

ROSE D'AUTOMNE

Les jardins enfantins où fleurissaient nos âmes,
 Les jardins, où jadis tant de fois nous allâmes
 Mirer notre bonheur au miroir des bassins,
 Lorsque dans la lumière, en chatoyants essaims,
 Autour des buissons d'or et des blanches corbeilles,
 De nos rêves ailés voltigeaient les abeilles,
 Les jardins, où riait le printemps nouveau-né,
 Nos beaux jardins d'amour ont soudain frissonné
 Au souffle glacial de la première bise.
 C'est l'automne. Et voici que mon âme surprise
 S'éveille brusquement de son rêve enchanté.
 Le rossignol s'est tu qui chanta tout l'été.
 Vois ! dans les gazons roux, les Sylvains et les Faunes
 S'endorment tristement, couverts de feuilles jaunes ;
 Le vent n'anime plus leurs flûtes de roseaux ;
 La mousse a recouvert leur socle, et les oiseaux
 Ont déserté le parc qui déjà se dénude.
 Hélas ! et dans nos cœurs aussi l'automne rude
 A fané pour jamais les rosiers merveilleux.
 Quittons-nous. Mais avant d'abandonner ces lieux,
 Avant que notre ardeur ne se soit endormie,
 Si tu veux, nous irons encore, ô chère amie,
 Cueillir, en souvenir, une dernière fleur.
 Son fragile parfum, sa suave pâleur
 Et son charme plaintif plairont à notre esprit.
 Mais nous, pensant alors que l'été nous sourit,
 Enivrés d'un rayon du soleil qui s'exile,
 Dans le jardin d'amour qui nous donna l'asile,
 Les jardins enfantins, où nos cœurs enflammés,
 Ignorant l'avenir cruel, se sont aimés,
 Dans un baiser d'adieu nous unirons nos lèvres ;
 Et, les yeux éblouis par d'amoureuses fièvres,
 En extase un instant ravis comme autrefois,
 Nous croirons voir le ciel, les collines, le bois,
 Les bosquets, les taillis et nos âmes ardentes
 S'emplir de fleurs, d'oiseaux et de clartés mouvantes.

VALÈRE GILLE.

Elégie

A VALÈRE GILLE.

Apporte à l'oiseau mort la rose et l'hyacinthe.
 Il t'offrit ses chansons, offre-lui, chère Sainte,
 Les fleurs de ton jardin et les fleurs de nos cœurs.
 Souviens-toi que jadis de ses trilles vainqueurs
 Il salua le doux échange de nos âmes ;
 Et puisqu'il nous berça de ses épithalames,
 Chantons, en unissant nos mains, l'hymne de deuil.
 Son aile saigne encore et la mort dans son œil
 A laissé comme un noir reflet d'inquiétude.
 Le pauvre rossignol, dont la sollicitude
 S'étendit autrefois sur chacun de nos pas,
 S'est-il ressouvenu de nous, et n'a-t-il pas,
 A l'heure de sa mort, craint que l'enfant bénie
 Ne devinerait pas sa plaintive agonie,
 Et, captive du bel amour qu'il lui donna,
 Sans un obscur regret, chercherait dans mes bras
 Comme aux jours où ses chants s'égreuaient autour
 [d'elle,

La suprême douceur des amours éternelles ?
 Soyons pieux, Enfant, et puisque l'aube a lui
 Donnons-lui nos chansons rêveuses, donnons-lui
 Ces feuilles et ces fleurs que l'amour nous apporte
 Afin de parfumer ses frêles ailes mortes.

GEORGES MARLOW.

Les Romans de la Voie Sacrée

Leuconoé, par le comte ALBERT DU BOIS (1).

J'ai dit ici même, il n'y a pas longtemps, l'admiration que m'avait inspirée le premier roman du comte Albert du Bois, *Athénienne*, livre magnifique où se trouvaient exprimées en une langue noble et belle, et avec une ferveur de véritable artiste, la grandeur et la splendeur incomparables d'Athènes. Le nouveau roman de M. du Bois nous transporte à Sparte ; il continue dignement l'œuvre vraiment grandiose dont *Athénienne* est le premier chapitre, et que l'auteur appelle « les romans de la Voie Sacrée ». Ecoutez-le lui-même nous exposer, dans son fier langage, ses projets noblement orgueilleux : « Lorsque le penseur jette un regard en arrière, sur les voies si nombreuses et si diverses que l'Humanité a suivies dans sa marche vers la civilisation et vers la lumière, ses yeux se fixent avec complaisance sur une route claire et ensoleillée, bordée de chefs-d'œuvre immortels. C'est celle où marchèrent Platon, Phidias, Sophocle, Homère ; c'est celle qui conduisait aux frères Acropoles, sur lesquelles le peuple artiste

(1) Paris, Lemerre, 1897.

élevait ses blancs Parthénons; c'est la voie de l'Hellénisme; c'est la Voie Sacrée! » C'est sur cette route — vierge encore des pas de tout autre romancier — que l'auteur a la présomption d'engager le lecteur à le suivre.

Après Athènes, la vierge passionnée, couronnée de violettes, après l'austère et impassible Lacédémone, il s'efforcera de faire revivre Corinthe, la courtisane voluptueuse, Bysance, la rhéteuse mystique et sombre. Ainsi sera complétée cette tétralogie, par laquelle on s'efforcera de ressusciter les quatre cités qui furent successivement les porte-flambeaux de l'Hellénisme, les expressions fidèles du génie et du caractère de la « Grande Nation ».

L'atmosphère dans laquelle se déroule l'intéressante action de *Leuconoé* est toute différente, pas n'est besoin de le dire, du cadre d'*Athénienne*; au lieu d'une ville splendide, bruyante, ardemment éprise d'art et toute possédée d'amour et de joie, nous avons ici une cité sombre, muette, indifférente à la Beauté et dédaignant la Volupté: c'est « l'austère et impassible Lacédémone », où tout est sacrifié au bien de l'Etat, où les trop faibles sont anéantis comme inutiles. Le comte Albert du Bois a peint en maître ce décor sévère, avec une sobriété de tons qui contraste avec la richesse des couleurs déployée en son précédent livre; les singulières mœurs spartiates sont décrites avec ce souci de fidélité que je louais dans *Athénienne*, et le grand talent de romancier que possède M. du Bois, anime d'émouvante manière ce tableau et lui donne une vie palpitante.

Le héros du roman est le poète Tyrtée: il a cela de particulièrement intéressant qu'il est affreusement laid; mais le comte Albert du Bois le rend beau, beau de génie, d'audace et d'héroïque abnégation: il le couronne de la double auréole de la Gloire et de l'Amour, — de l'Amour aimant, plus beau que l'Amour aimé: car Leuconoé, la reine de Sparte, ne consent à s'abandonner au poète que pour payer le dévouement dont il a fait preuve envers elle, et Tyrtée, alors, refoule au fond de son cœur la brûlante passion qu'il a conçue et s'immole lui-même magnaniment.

Parmi les scènes dont la beauté m'a frappé davantage, je citerai celle où les jeunes Lacédémoniens choisissent leurs épouses parmi trois cents jeunes filles nues enfermées en un temple; puis celle qui montre Tyrtée présentant à la foule de Sparte le fils de Leuconoé, sauvé par lui des Messéniens; et enfin, la scène finale entre le poète et la reine, qui est d'une puissante envolée lyrique.

En somme, je ne puis, à propos de *Leuconoé*, que répéter ce que j'ai dit déjà au sujet d'*Athénienne*: l'une est la digne sœur de l'autre, c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire; et si je me sens pour *Athénienne* une légère préférence, il est sûr qu'elle doit être attribuée à la différence profonde du cadre et du paysage,

et non à la manière dont M. du Bois a traité ces deux sujets si divers.

Tel qu'il se présente à nous, avec ces deux romans et les poèmes qui les précédèrent, le comte Albert du Bois est certes une des plus puissantes, des plus nobles et des plus attachantes personnalités du mouvement littéraire contemporain et en particulier des Lettres belges. Il ne lui manque plus que d'assouplir et d'affiner encore un peu son style, pour réaliser la perfection rêvée.

FRANZ ANSEL.

Le Monument de Genneval

Le ravissant monument dû au talent du sculpteur Alfred Crick a été inauguré récemment place des Martyrs. On ne peut que féliciter chaudement l'auteur, tant au point de vue de l'exécution du morceau que pour la composition d'ensemble de l'œuvre.

D'une simplicité architecturale très pure, les lignes en sont très harmonieuses et n'évoquent en rien les trabiscotages inouïs que l'on découvre chaque jour à nos yeux déçus dans notre bonne ville de Bruxelles.

La tête de Genneval et la figure symbolique de l'inspiration poétique très sobriement traitées sont du plus heureux effet et font vraiment corps d'une façon parfaite avec l'ensemble.

Voilà, avec le bel aigle qu'il a exécuté pour le Jardin Botanique, de quoi ne pas oublier le nom de l'artiste aussi modeste que talentueux.

G. M.

La Belgique

DE LA « REVUE ENCYCLOPÉDIQUE »
(Suite)

La revue catholique *Duendal* publie l'article suivant, que nous reproduisons pour compléter notre collection:

UN SYNDICAT D'ENCENSEURS. — La *Revue Encyclopédique* de Paris consacre à la Belgique sa livraison du 24 juillet dernier: littérature, peinture, sculpture et architecture, musique, mystique, folklorisme — toutes les expressions en somme de notre intellectualité y font l'objet d'études intéressantes, sinon complètes, fatalement couronnées par les obligatoires prosopopées de M. Edmond Picard sur l'« Ame Belge »...

Il ne me paraît nullement invraisemblable de supposer que M. Picard fût chargé de la rédaction en chef de cette publication, puisqu'aussi bien tous les collabo-

rateurs appartiennent au groupe de l'*Art Moderne* et que les articles de ce périodique — huileusement délayés — semble être comme la matière première de plusieurs des « contributions » de la *Revue Encyclopédique*.

Sans parler des pages déjà citées où M. Picard dégage l'« Ame Belge » — en la personnifiant un peu trop exclusivement en ceux qu'il honore *actuellement* de son amitié — il est amusant de voir comment M. Octave Maus fait converger toute l'histoire de la peinture vers la glorification finale de M. Degouve de Nuncques et de M. Ensor — les deux caprices de l'*Art Moderne* — et comment M. Albert Mockel, résumant le mouvement littéraire, tire le gros de la couverture au groupe de l'*Art Moderne* et du *Coq Rouge* et n'en laisse qu'un petit bout à peine décent au groupe de la *Jeune Belgique*.

Non point que nous ne souscrivions volontiers à tout le bien que les rédacteurs occasionnels de la *Revue Encyclopédique* ont dit des écrivains et des artistes qui se réclament plus spécialement de l'*Art Moderne*; nous sommes de ceux qui n'avons jamais marchandé nos éloges au génie puissamment évocateur d'Émile Verhaeren, à la rutilante rêverie épique d'Henry de Groux, à l'émotionnante originalité de Constantin Meunier, aux altièrès conceptions de Peter Benoît, ni même au mécénisme passionné et désintéressé de M. Edmond Picard.

Tous ceux-là certes — et d'autres auxquels la *Revue Encyclopédique* veut bien être propice — honorent grandement les Arts et les Lettres de leur pays, mais il est quelque peu outreucidant de les représenter comme les seuls, vrais et uniques représentants de la Littérature et de l'Art Belges... La Littérature et l'Art existent à côté et en dehors de l'*Art Moderne*, et si cruel soit-il, le mot de M. Albert Giraud est d'une relative justesse quand il proteste contre la tendance de la *Revue Encyclopédique* de comprendre la Belgique « d'un côté entre le nombril de M. Picard et le nombril de M. Lemonnier et de l'autre entre l'ombilic de M. Verhaeren et l'ombilic de M. Maeterlinck. »

Ah! M. Picard et ses amis ont perdu une belle occasion de faire œuvre d'impartiale justice; dans la proposition que leur fit la *Revue Encyclopédique* de présenter à ses lecteurs un tableau panoramique du mouvement des idées en notre pays, pourquoi n'ont-ils vu qu'un tremplin à vaniteuse réclame, qu'un moyen d'encensement réciproque, et, hélas! qu'une occasion de rapter sournoisement leurs adversaires d'aujourd'hui — qui sont en somme leurs frères d'armes d'hier! Et ce qui aurait pu être un document objectif d'histoire apparaîtra ainsi à beaucoup comme un ingénieux exercice de courte échelle où M. Octave Maus monte sur le dos de M. Albert Mockel et soutient à bras tendus M. Edmond Picard, lequel du haut de cette pyramide fait la nique à la *Jeune Belgique!*

Nous ne sommes pas suspect de systématique sym-

pathie envers la *Jeune Belgique* et nous croyons l'avoir prouvé en maintes occasions; mais de ne point partager les tendances d'un groupe littéraire ne nous a jamais paru une suffisante raison de nier ou même de diminuer l'influence que ce groupe exerce sur l'évolution artistique d'un pays; à cet égard, les collaborateurs de la *Revue Encyclopédique* sont inexcusables d'avoir oublié ou tout au moins ravalé la part prédominante d'initiative que la *Jeune Belgique* a le droit de revendiquer dans notre renaissance littéraire et, entre autres, il nous paraît presque impudent d'accaparer pompeusement au profit de M. Picard le rôle de portedrapeau de la première heure qui revient sans conteste à Max Waller; d'autant plus que cette injustice est très parcimonieusement réparée par les quelques lignes que la *Revue Encyclopédique* daigne consacrer à Albert Giraud et à Iwan Gilkin, qu'au demeurant on qualifie sommairement d'imitateurs de Baudelaire, alors qu'on réclame pour le moindre tenant de l'*Art Moderne* le bénéfice de la plus souveraine originalité!

Qu'après cela la littérature catholique ait été passée sous silence par les autocritiques de la *Revue Encyclopédique*, rien d'étonnant.

Peut-être eût-il convenu néanmoins — quand on a la prétention de dresser le bilan du mouvement des idées en Belgique — de ne point sembler ignorer toute une pléiade d'écrivains qui, pour être des croyants, n'en sont pas moins des artistes; les œuvres de M. Godefroid Kurth, grand historien et grand poète à la fois, sorte de Michelet catholique, les œuvres aussi de M. de Hauleville, cet esprit curieux, prompt, éclectique entre tous, servi par un style vivant, simple, nerveux, ne valaient-elles pas une mention?

Et dans un genre plus d'imagination ne seyait-il point de citer tout au moins les *Contes Hétéroclytes* de Carton de Wiart et l'*Ame Princesse* de Pol Demade? M. André Ruyters — un poète dont la *Revue Encyclopédique* publie le portrait — a du talent certes, mais les *Ballades Russes* de l'abbé Hoornaert perdent-elles par là toute valeur?

Et M. Léon de Mouge cesse-t-il d'avoir été un critique de grand mérite parce qu'il répugnait aux conceptions de l'*Art Moderne*? Dans l'art musical, d'autre part, à côté de Peter Benoît, sinon au-dessus, n'eût-il pas fallu placer Tinel?

Fâcheuses lacunes que celles-là — d'autant plus fâcheuses que générales et voulues, elles laissent la porte ouverte à des soupçons de passion sectaire — et que vraiment les grands critiques de la *Revue Encyclopédique* se sont conduits, vis-à-vis de la Littérature et l'Art catholiques, en très petits journalistes doctrinaires.

L'œuvre réalisée par la *Revue Encyclopédique* est plus qu'une erreur — c'est une mesquinerie.

FIRMIN VANDEN BOSCH.

Memento

CONFÉRENCE DE M. R. CANTEL AU « SILLON ». — Samedi, M. Robert Cantel a donné, dans la grande salle de l'exposition du « Sillon », une très intéressante conférence sur le « métier ». Il s'agit du métier dans l'art. M. Cantel a d'abord fait ressortir l'importance du métier; son rôle dans l'art est aussi nécessaire que le rôle de l'inspiration. Par un exemple heureusement choisi, le conférencier a fait comprendre ce qu'il faut entendre par le métier dans l'art. Il a montré la naissance de l'art dans l'humanité primitive; l'un de nos lointains ancêtres, en une heure de rêverie, a grossièrement ébauché l'image d'un animal ou d'une plante.

Il a recommencé plus tard, profitant de l'expérience acquise, rectifiant un peu quelques-uns des défauts de son premier ouvrage. D'autres l'ont imité, apportant à leur tour un perfectionnement nouveau. Voilà le métier; « on peut, dit M. Cantel, l'appeler l'expérience de l'art ».

Appliquant cette notion à l'art grec, qui dans une large mesure procéda de l'art égyptien, M. Cantel estime que la perfection supérieure de l'art grec a pour cause non seulement un déplacement de l'idéal, mais aussi un progrès correspondant du métier. Comparé à l'art grec, l'art égyptien manque de mouvement.

Dans le monde moderne, il est intéressant de noter les différences de métier qui distinguent les grandes écoles d'art. La peinture hollandaise préfère le modelé au dessin, la couleur à la ligne; c'est le contraire dans la peinture florentine ou dans la peinture romaine.

Le métier savant n'est-il pas quelquefois excessif et nuisible à l'esthétique? Certes, il en peut être ainsi dans un art de décadence. M. Cantel a soin de distinguer : il y a art de décadence et art de décadence. Un art d'analyse sentimentale très raffinée, d'idées exceptionnelles, de passions morbides, peut s'exprimer dans une forme vigoureuse et grande, où se retrouve presque toute la force d'un art classique; telles sont les poèmes de Baudelaire; tel est le chef-d'œuvre du drame lyrique *Tristan et Yseult*. Mais il est un autre art de décadence, où la pensée et la peinture des passions humaines, bref, ce qu'on appelle généralement *le fond* de l'œuvre d'art, est réduit à un rôle minime, tandis qu'une importance exagérée est accordée aux virtuosités de la forme.

Le procédé, généralement emprunté aux grandes œuvres qui précèdent, est alors développé pour lui-même. N'est-ce pas un peu le cas de la poésie de Banville et même de plusieurs sonnets de l'éclatant poète José Maria de Hérédia?

Un public choisi et pourtant nombreux a applaudi chaleureusement le jeune et sympathique conférencier dont le langage élégant et la diction parfaite ont été unanimement goûtés.

(*Journal de Bruxelles.*)

G.

UN IMPORTANT journal catholique, le *Bien Public*, proteste, comme nous, contre les mutilations que l'on veut faire subir aux humanités classiques :

« D'autres, dit-il, se récrient contre la haute éducation intellectuelle, contre les études humanitaires. « A quoi sert, » s'écrient-ils, de bourrer notre jeunesse de grec, de latin, de littérature, d'histoire, etc.? Cela fait perdre beaucoup de temps et ne rapportent guère d'argent. N'est-il pas d'une amère ironie de dire aux jeunes gens ainsi élevés et arrivés au seuil de la vie sérieuse : « Maintenant vous êtes armés et pourvus pour la route : allez de l'avant, faites votre chemin ! » — « *Faites votre chemin* » est bien vite dit! Seulement il convient de ne pas placer ceux à qui l'on donne ce conseil, droit devant une impasse! »

» Ces récriminations, encore une fois, sont fort exagérées.

» Les humanités sont excellentes; mais *c'est une erreur de croire qu'elles conviennent à la majorité des jeunes gens* : c'est précisément le contraire qui est vrai. L'insuccès de ceux qui n'étaient point faits pour de pareilles études ne prouve, par conséquent, rien contre ces études elles-mêmes. Pourquoi donc ne pas se remettre devant les yeux cette vérité fondamentale, attestée par l'expérience de tous les siècles et de toutes les sociétés : c'est que la plupart des hommes sont appelés seulement à produire une besogne toute de main-d'œuvre ou de force physique, tandis que le plus petit nombre est seul destiné à travailler intellectuellement, de la parole ou de la plume?...

» Malheureusement le travail manuel est à tort discrédité, si bien que tout le monde se croyant appelé à une carrière libérale, l'équilibre et l'harmonie des énergies sociales s'en trouvent détruits.

» Et le remède?...

» Il ne consiste pas, comme quelques-uns le proposent, à mutiler, à défigurer ou même à supprimer les études humanitaires; il consiste, d'une part, à n'initier à ces études que les jeunes gens dont une intelligente sélection aura montré les aptitudes; d'autre part, il se complète par l'organisation d'un enseignement professionnel, capable de fournir aux autres branches de l'activité sociale, des recrues bien instruites et bien armées.»

DE M. RODENBACH dans le *Patriote* :

« Il est pernicieux que les journaux, sans cesse, racontent les suicides, car l'idée de la mort donne un vertige. Elle a une attirance de l'attirance du gouffre. Il n'en faut point approcher. Et Baudelaire le savait bien, qui fit, un soir, cette étrange expérience. Passant devant la boutique d'un charbonnier, il le vit, dans une pièce du fond, assis avec sa famille autour d'une table. Il semblait heureux; la nappe était blanche, le vin riait dans les flacons. Baudelaire entra. Le marchand vint vers lui, obséquieux, joyeux d'un client, attendant la commandé.

» — C'est à vous tout ce charbon? demanda-t-il.

» L'homme fit signe que oui, ne comprenant pas.

» — Et toutes ces bûches alignées?

» L'homme acquiesçait encore, croyant l'acheteur indécis.

» — Et cela, c'est du coke? c'est de la braise? Ils vous apparaissent aussi?

» Baudelaire examinait avec soin toutes les marchandises entassées; puis, dévisageant le charbonnier :

» — Comment, c'est à vous tout cela! et vous ne vous asphychiez pas?

» Puis il sortit. Or, après son départ, le charbonnier resta dans sa boutique, indécis, troublé et dans l'angoisse. Il se sentait incapable pour le moment de rejoindre les siens, la nappe blanche, la lampe, parce qu'on lui avait soufflé le vertige de la mort volontaire, communiqué le goût du néant.»

LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS YSAÏE vient d'adresser sa circulaire à ses abonnés et habitués, et cette circulaire nous apporte le programme complet de la saison, qui comprendra sept concerts internationaux, ainsi que nous l'avons déjà annoncé.

Voici cet intéressant programme :

24 octobre. — Premier concert sous la direction de M. Léon Jehin et avec le concours de M. Eugène Ysaÿe. Celui-ci jouera deux concertos de Mozart et de J.-S. Bach pour violon et orchestre: M. Jehin dirigera la symphonie en re de César Franck.

12 décembre. — Deuxième concert, sous la direction de M. Félix Mottl et de M^{lle} Flament. Au programme : une scène d'*Iphigénie en Aulide*, de Glück, avec chœur (M^{me} Mottl); le *Duc de Béatrice et Benedict*, de Berlioz (M^{me} Mottl et M^{lle} Flament); le *Chant de Triomphe de Mirjan*, de Schubert, pour

soprano solo (M^{me} Mottl) et chœur; ouverture du *Carnaval Romain*, de Berlioz, etc.

6 janvier. — Concert anglais sous la direction de M. C. Villiers Stanford, avec le concours de miss Mary Bréma, de M. Plunkett Green (baryton) et de M. Léonard Borwick. Symphonie irlandaise, de C. Villiers Stanford, chants irlandais (M^{me} Bréma) et duo pour soprano et baryton, de G.-A. Thomas (M^{me} Bréma et M. Plunkett Green). Concertos et pièces de piano par M. Borwick.

31 janvier. — Concert Wagner, sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de M^{me} Henriette Mottl, Noé et Friedlein, et de MM. Bussard et Nebe, du théâtre de Carlsruhe. Fragments du *Crépuscule des Dieux*, du *Rheingold*, des *Maîtres Chanteurs* et de *Tristan*.

Février (2^e dimanche). — Concert scandinave sous la direction de M. Johann Svendsen, avec le concours de M^{me} Ellen Gulbranson, du théâtre de Bayreuth. Œuvres symphoniques de M. Svendsen, chants norvégiens et finale du *Crépuscule des Dieux* (M^{me} Gulbranson).

Mars (1^{er} ou 2^e dimanche). — Concert de M. Giuseppe Martucci. Œuvres de l'école italienne. Le programme détaillé n'est pas encore arrêté.

Avril (1^{er} ou 2^e dimanche). — Concert français sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M. Francis Planté. Le programme définitif paraîtra ultérieurement.

Tel est l'ensemble de ce très remarquable programme, qui ne peut manquer d'intéresser vivement nos amateurs de musique et nos musiciens.

Les concerts Ysaye auront lieu, comme par le passé, au théâtre de l'Alhambra.

NOS BONS FLAMANDS jugés à leur juste valeur par les Hollandais. — On lit dans la correspondance néerlandaise du *Mercur de France* :

« Souvent l'on confond les Flamands et les Hollandais. En réalité il y a entre eux autant d'éloignement qu'entre deux races différentes. Le Flamand, volontiers sectaire, clérical plus encore que catholique, ressent à l'égard de la culture française une haine qu'entretiennent et exploitent des politiciens ambitieux. Au commencement de ce mois, se tint, à Dordrecht, un Congrès ayant pour but de répandre la langue hollandaise et sa littérature. Un rêve qui sollicite beaucoup d'esprit est de voir les pays où se parle le hollandais se fédérer. Ainsi se créerait un empire batave comprenant les Indes, les républiques du Transvaal, de l'Orange-Vrystaat, du Natal et du Cap, si cette dernière colonie pouvait secouer la domination britannique. Les délégués flamands à ce Congrès, MM. Van Ryswyck, Max Rooses et Gittens, en exprimant leurs vues qu'ils croyaient partagées, ont irrité leurs auditeurs et voici les termes d'un journal de La Haye, appréciant leur intransigeance : « Mais, lorsque des ennemis de notre langue en Belgique et au Transvaal ont été pris à partie par quelques orateurs avec une violence de ton, d'allitude et de discours qui aurait convenu au milieu d'une troupe de gamins qui se disputent, nous n'avons pu approuver leur conduite sans risquer de voir triompher la passion sur l'esprit de civilisation. » Ces lignes prouvent le divorce profond qui sépare Flamands et Hollandais. Si les premiers persistent dans leurs visées d'autonomie, ils se trouveraient aussi isolés des Hollandais que des Wallons et ils auraient entraîné, sans profit pour eux-mêmes, la Belgique dans des dangers politiques. »

SAVIEZ-VOUS, m'a dit M. Clovis Hugues, que j'eusse porté la soutane ?

Ce socialiste, cet ex-insurgé eut une adolescence mystique. Son père, qui était meunier à Menerbes, en Provence, chargea

le curé du village de lui enseigner le rudiment. L'enfant apprit à lire dans les livres sacrés et souhaita ardemment d'entrer au séminaire; il voulait consacrer sa vie à Dieu. Il montra une ferveur, une soumission exemplaires. Cependant, un de ses camarades ayant tracé sur les murs de la classe une inscription injurieuse pour le supérieur de la maison, on crut discerner une ressemblance entre l'écriture du jeune Clovis et celle de ce garnement. On le soupçonna; il en fut indigné et sentit sa foi chanceler sous cette épreuve. Des revers de fortune avaient atteint sa famille, qui avait dû se réfugier à Marseille. Il y rejoignit et accepta une place de répétiteur dans une institution où les maîtres laïques n'étaient pas admis. Il prit la robe et fut chargé d'inculquer aux élèves des notions d'histoire sainte. Mais il acheta chez un bouquiniste des tomes dépareillés de Voltaire, de Rousseau, de Prudhon et la *Lanterne* de Henri Rochefort, qui était dans la fleur de sa nouveauté. Il s'imprégnait de ces œuvres et crut sentir bouillonner en lui des fureurs révolutionnaires. Les faubourgs de Marseille commençaient à s'agiter; poussé par le mystérieux instinct de sa destinée, il pénétra dans une salle où la populace était réunie. Quand on l'aperçut, un cri retentit : « A la tribune, l'abbé ! » Il s'y laissa porter et il s'y installa comme chez lui. Et il trouva des mots sonores, des épithètes ronflantes. Sa voix gronda à l'égal d'un tonnerre. Il ne dit pas grand-chose, mais il le dit avec force et conviction. Le public, impressionné, lui fit escorte jusqu'à sa demeure. Il respira le premier encens de la popularité. Toutefois, il comprit qu'il ne pouvait pas conserver, sans inconvénance, le pieux vêtement qui ne s'accordait plus avec ses nouvelles convictions. Il s'en dépouilla sur l'heure et renonça du même coup à ses émoluments de professeur.

Et voilà comment M. Clovis Hugues perdit sa vocation ecclésiastique...

Il se trouvait à dix-sept ans sur le pavé, n'ayant pas un sou vaillant. Sachant que M. Gustave Naquet, rédacteur en chef du *Peuple*, cherchait un garçon de bureau, il lui offrit ses services. Mais il eut le tort de s'exprimer en un langage trop retentissant (ses succès oratoires l'ayant grisé) et d'exhiber une lettre de Victor Hugo en réponse à une ode qu'il lui avait dédiée. Gustave Naquet le dévisagea avec inquiétude. « J'ai besoin d'un gaillard solide (Clovis montra ses muscles), qui frotte le parquet... — Je froterai. — Qui scie le bois... — Ça me connaît. — Qui prépare les lampes... — Ce sera fait. — Qui récuré les cuivres... — Je m'y entends. — Et qui ne se mêle pas de grec et de latin. » Il protesta de ses bonnes intentions et se mit en devoir de montrer son zèle. Mais s'il n'éblouit point par son érudition le directeur du *Peuple*, il remplit d'admiration son collègue, le portier du journal, qui ne pouvait voir sans tristesse un aussi savant jeune homme réduit à cette humble condition. Il résolut de l'aider à triompher des injustices du sort. Il insinua à M. Gustave Naquet que, si l'un des rédacteurs venait à manquer, Clovis le remplacerait avec avantage. « Eh bien ! dit Naquet, qu'il essaye de me retaper ce fait-divers ! » Le fait-divers fut retapé en une minute. M. Naquet, encouragé, lui commanda un article plus difficile. Clovis passa la nuit à l'écrire et apporta, tout tremblant, une page horriblement déclamatoire et prétentieuse et qui, néanmoins, fut agréé. « Quel nom allons-nous mettre là-dessous ! demanda M. Naquet. — Je me nomme Hugues (Clovis). — On ne s'appelle pas Hugues (Clovis), on s'appelle Clovis Hugues. » Le lendemain notre garçon de bureau était imprimé tout vif; il quittait sa livrée et se haussait à la dignité de littérateur.

Et c'est ainsi que M. Clovis Hugues devint journaliste.

(Temps.)

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Étiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Épileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . **1 00**

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (taille)
Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 2 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

« I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes
par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande : 2 50 francs



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

2^e SÉRIE. — TOME II

N° 43

23 Octobre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- VALÈRE GILLE. — Fragment.
ROBERT CANTEL. — Les Lettres de Malaisie de M. Paul Adam.
IWAN GILKIN. — Une promenade au Sillon (*suite*).
MARC LEGRAND. — Hymne grec.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Edition ordinaire* 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *L'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féerique*, les *Derniers vers*. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtis* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagieltos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET } ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Fragment

L'endroit que ces quelques amis de bonne compagnie et de commerce agréable, avaient choisi à seule fin de converser et de disputer avec courtoisie, était paisible et délicieux.

C'était, non loin de Bruxelles, au cœur même de la forêt de Soignes, un étroit vallon verdoyant et lumineux, où s'élevait jadis, aux bords des étangs aujourd'hui en partie comblés, le couvent de Groenendael. Là, s'était retiré, avait vécu et s'était endormi dans le Seigneur, Jean Van Ruysbroeck qui fit fleurir sur le sol brabançon le lys rouge du mysticisme, et dont la bonne odeur attira les plus distingués professeurs et les plus sublimes docteurs de son époque. De l'ancien monastère, il ne restait plus que des pans de muraille en ruine et le quartier du prieur actuellement converti en hôtellerie. Devant ce bâtiment de style médiocre, s'étendait une pelouse constellée de pâquerettes tremblottantes. Des frênes pleureurs, dont le tronc était encastré dans une table rustique, formaient des parasols de glauque feuillage, et leur ombre ronde paraissait bleue dans le gazon ensoleillé. Au hasard étaient aussi disposées des tentes de couleurs vives, sur lesquelles se jouaient les ramilles des mérisiers et des jeunes tilleuls, et, plus loin, adossés à la forêt, des berceaux de charmilles montraient leur entrée mystérieuse.

Dans un de ces frais abris, le groupe amical s'était installé. Il était composé des poètes Jean Guibert, Georges Revel et Max Doussière, de l'érudit musicologue Stanislas Korner, et d'Etienne

Servet, qui excellait à rendre, dans des contes d'un style riche et barbare, sa misanthropie douloureuse et son ironie résignée.

Devant eux, sur le guéridon champêtre, un serviteur avait disposé une bouteille de vin d'Alicante, et déjà la liqueur vermeille étincelait dans les verres légers. Une brise molle agitait le feuillage, et le soleil, tamisé par la voûte mobile, dansait sur le sable. Cette matinée de printemps était claire et harmonieuse.

En ce moment, Jean, Max et Georges devisaient avec abondance, et leurs propos se croisaient et se mêlaient joyeusement. Etienne, le visage bouffi et pâle, les cheveux plats et tombants, s'isolait selon son habitude dans une morne rêverie, tandis que Stanislas Korner souriait à tous avec bonhomie. Ce dernier était d'un autre âge que les jeunes gens qui l'entouraient. Sa barbe folle, comparable à une touffe de gazon séché, était grisonnante. Deux rides profondes, creusées près du nez dont elles relevaient les ailes minces, descendaient jusqu'à la bouche qu'il avait large et sensuelle; son visage était celui d'un satyre rieur et bienveillant. Mais bien que les années semblaient lui donner quelques prérogatives au respect de ses plus jeunes amis, il était avec eux en parfaite communion d'idées et de sentiments. La jeunesse de cœur, presque l'ingénuité, qu'il avait conservée, faisait de lui, au milieu de ces adolescents dans leur fleur, un cordial compagnon, accessible aux mêmes enthousiasmes, prêt aussi aux mêmes passions.

Assis avec abandon dans un fauteuil d'osier, il continuait à sourire, tout en tirant de petites bouffées d'une cigarette qu'il gardait entre deux doigts. Georges se retourna vers lui.

— Voyez donc le subtil égoïste et le délicat paresseux!

Il se contente de nous écouter et redoute jusqu'à l'effort de traduire une pensée.

— Il compose peut-être quelque chanson sans paroles, ajouta Jean.

— Il est vrai, répondit Stanislas; mais vous écouter n'est-ce point suffisant? Des amis qui me sont chers, du vin, des fleurs et du soleil, que faut-il de plus pour être heureux?

— Georges te reproche de conserver ton bonheur pour toi seul; c'est une autre façon d'être égoïste, dit Max.

A ce mot d'égoïsme, Etienne Servet retira de sa bouche le cigare qu'il mâchonnait mélancoliquement, leva lentement la tête et promena sur les convives son regard sans flammes :

— Pourquoi, prononça-t-il d'une voix atone, faire aux hommes, et surtout aux amis, un grief de leur égoïsme? C'est leur seule raison d'agir et par conséquent d'exister.

— Tu n'es pas rassurant, dit Georges.

— Rassure-toi, reprit Etienne; si mon fait d'exister te procure quelque avantage, bénis plutôt mon égoïsme.

Stanislas protesta, en riant, contre une pareille théorie.

— Mais toi qui te récries, continua Etienne, pourrais-tu me citer une seule de nos actions qui n'ait comme raison, en dernière analyse, la recherche d'un plaisir ou la crainte d'une peine, et, par conséquent, ne soit égoïste? Nous nous déterminons toujours en vue d'un bien à réaliser, et ce bien n'est autre que ce qui nous plaît, ce qui nous est agréable. Et comment pourrait-il en être autrement? Tous les objets et tous les actes sont, en eux-mêmes, indifférents. Nous les apprécions simplement, nous leur donnons une valeur objective...

Stanislas Korner l'interrompit :

— Tu sembles nier le libre-arbitre, dit-il, heureux à l'idée d'entreprendre une discussion sur ce sujet.

— Permets un instant que je continue. J'établissais donc que nous donnions à chaque objet, comme à chaque acte, une valeur personnelle. Cette valeur n'existe que par nous et qu'en nous. Je juge. En disant *je*, j'affirme ma personnalité pensante; tout ce qui suit ne peut donc être qu'en rapport de convenance ou de non-convenance avec ce *je*. D'une part je ressentirai un plaisir, de l'autre une douleur. Je conclus donc qu'il n'y a d'autre bien que le plaisir, d'autre mal que la

douleur et que l'intérêt est, partout et toujours, notre seule règle.

— Tu parles comme Hobbes en personne, dit Stanislas.

— Comme un petit Hobbes, répliqua vivement Georges qui guétait le moment de placer une méchanceté, comme un hobereau.

— Voudrais-tu faire entendre qu'Etienne n'est qu'un moulin à Hobbes? ajouta Jean.

Ce fut une huée générale. Max criait; Stanislas, renversé dans son fauteuil, répétait d'un air de pitié : « Jean, Jean, Jean ! » Quand le calme se fut rétabli, Georges conclut tranquillement :

— Le mal n'est pas de faire un calembour, mais de savoir qu'un autre en fera un second, — et que cet autre sera Jean.

Au milieu de ces joyeuses interruptions, Etienne avait gardé une morne impassibilité. Il avait eu un sourire triste, aussitôt disparu, et s'était contenté de laisser tomber un regard navré sur son cigare qu'il trouvait évidemment exécration. Il reprit la parole :

— La Charité? Chaque individu l'estime tant chez les autres, parce qu'il espère vaguement en ressentir les effets. Vous admirez ceux qui font l'aumône? Retranchez tout d'abord ceux qui la font pour mériter l'estime et la louange, assurer le crédit de leur maison, paraître plus riches que leurs voisins, ceux encore qui pratiquent les bonnes œuvres par esprit d'imitation, par obéissance ou pour s'épargner les feux de l'enfer, puis sondez attentivement le cœur des deux ou trois justes qui auront trouvé grâce devant vous. Vous y découvrirez la plus vile des lâchetés. Ces hommes de bien donnent l'aumône comme on donne, dans les ménageries, la pâture aux fauves avant de les faire travailler, afin qu'ils n'aient pas envie de dévorer le dompteur. Et à quoi aboutissent-ils, en somme? si ce n'est à entretenir suffisamment la pauvreté des pauvres, de peur que ces affamés, poussés à bout, ne deviennent, à un moment des bêtes féroces. Je confesse que ce raisonnement ils sont incapables de le tenir, mais la loi naturelle de la conservation de l'individu le tient pour eux. L'intelligence n'étant que la faculté de traduire les lois de l'Univers en idées, et n'étant ainsi, comme nos sens, qu'une créatrice d'illusions spéciales, il importe assez peu qu'elle agisse ou qu'elle n'agisse pas, qu'on ait affaire à des êtres conscients ou à des êtres inconscients. Mais moi, qui connais les motifs secrets de toutes les actions sublimes, je

ne puis être que profondément dégoûté de l'humanité et de toutes ses vertus.

— Jérémie, cria Max, veux-tu encore un verre d'alicante? Cela te réconfortera et t'égaiera peut-être l'esprit.

M'est avis que tu cherches beaucoup trop les causes, ce qui t'empêche de jouir des effets. Qu'importe que le raisin que je mange ait été produit par du fumier placé au pied de la vigne, et que la jeune fille dont je baise les lèvres obéisse à la loi de la conservation de l'espèce. Ne souffle pas ainsi sur les voiles diaphanes de la bienfaisante Illusion. Entretiens-la comme une maîtresse — pour qu'elle te trompe.

Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le sait, c'est peu de chose.

Sois l'amant de la Nature, l'amant trompé, soit ! et bois gaiement à ton malheur. Je ne comprends pas que l'on tienne des propos de carême au printemps. Admire cette journée radieuse, le soleil qui danse comme un jeune dieu dans la forêt, les oiseaux qui gazouillent, les fleurs qui tendent leurs lèvres et les femmes qui ne s'occupent pas de littérature..... et tout le reste est du vers-libre.

VALÈRE GILLE.

Lettres de Malaisie (1)

par PAUL ADAM

Supposez un instant que des disciples de Fourier, de Saint-Simon, de Proudhon et de Cabet aient fondé, en 1843, à Bornéo, une colonie inaccessible grâce à de savants moyens de défense, qu'ils y aient appliqué d'une manière complète et harmonique le système collectiviste, qu'ils aient réalisé d'énormes progrès mécaniques dont nous n'avons pas encore l'idée, telle sera la nation que M. Paul Adam va nous dépeindre dans ses *Lettres de Malaisie*; il imagine qu'un diplomate espagnol de ses amis put, lors de l'insurrection des Philippines, pénétrer dans ce pays étrange, et ce sont ses lettres qu'il livre à la publicité.

Ce pays est divisé en plusieurs régions, au centre de chacune desquelles se trouve une ville : le port

de mer, Amphitrite; la ville des jeunes filles, Diane; celle des plaisirs, Vénus; celle des naissances, Lucine; celle de l'enseignement, Minerve; celle du Pouvoir, Jupiter; celle de la Mort (casernes, abattoirs, fours crématoires et cuisines), Mars; celle des découvertes scientifiques, Mercure; et enfin la ville de l'industrie, Vulcain.

La propriété n'existe plus sous aucune forme; tout appartient à l'Etat; tout le monde travaille matériellement pour l'Etat et celui-ci satisfait les désirs de tous; les criminels, les paresseux, ou ceux qui d'une manière quelconque ont essayé de troubler l'harmonie de l'Etat sont enrégimentés dans la classe des réprouvés : soldats, abatteurs et cuisiniers. L'égalité absolue des sexes est établie, le mariage est supprimé, l'union sexuelle est libre, la maternité est vénérée. Tous les huit jours de grandes fêtes de la chair sont données par l'Etat; dans un décor féerique, hommes et femmes enivrés par des aphrodisiaques, excités par des spectacles érotiques, se prennent au hasard, s'épuisent, assouviennent leur désir et assurent ainsi la tranquillité de leurs travaux.

Ce peuple n'a aucun idéal; son seul désir est de connaître, et sa seule ambition d'utiliser ce qu'il sait; pas de philosophie; pas d'art hors d'un art décoratif qui doit être médiocre puisque tout le monde est artiste; une malheureuse religion étique et poitrinaire, sans synthèse, sans harmonie et tout à fait incomplète — digne enfin de Fabre d'Olivet, qui est un des Pères de cette Eglise; — c'est, dans toute son étendue, le collectivisme du bas-ventre, le cerveau n'ayant d'autre utilité que de satisfaire celui-ci.

M. Paul Adam a fait de cela un roman, c'est son droit. Je reconnais très volontiers qu'il est impossible d'établir une démarcation absolue entre l'exemple scientifique et le roman à thèse, entre le roman à thèse et le roman purement littéraire. Le roman est un genre-frontière qui peut être revendiqué par des écrivains de tendances très différentes.

C'est ainsi que les *Lettres de Malaisie* de M. Paul Adam peuvent être jugées au double point de vue social et littéraire. Du premier, nous n'avons pas à nous préoccuper ici. Pour le second, l'auteur lui-même a singulièrement facilité notre tâche. A la suite de chacun des chapitres de son livre, M. Paul Adam a cité des passages du *Télémaque* relatifs à l'organisation du royaume d'Idoménée par Mentor. Toute appréciation politique à part,

(1) Paris, Editions de la Revue blanche, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

rien n'était plus dangereux pour M. Paul Adam, car il montre ainsi à ses lecteurs le livre, qu'écrivain, il aurait dû faire; sa langue est rocailleuse, dure, désagréable, lourde, chargée de néologismes aussi inutiles que parfaitement disgracieux; sa phrase est lente, monotone, pesante et sans couleur. Je reconnais qu'au demeurant le livre est bien fait — si j'en excepte l'épilogue, — que la composition en est serrée, que le récit est animé; ce sont là de précieuses qualités, et entre toutes, très difficiles à acquérir.

M. Paul Adam nous a accoutumé à une production nombreuse; tout jeune encore, le nombre de ses ouvrages est déjà considérable; c'est là, à mes yeux, la plus dangereuse de toutes ses qualités. Notre siècle est trop riche en chefs-d'œuvre pour que les livres même bons puissent lui survivre longtemps. N'oublions pas que l'œuvre de Balzac, de Flaubert, de Stendhal, de Gautier, dominera notre époque par sa beauté et sa perfection; que pour prendre rang à côté de semblables génies, il a fallu à M. Paul Bourget toute la profondeur de son analyse philosophique, à M. Anatole France toute la perfection de sa langue, à M. Pierre Loti tout son talent de peintre, et à M. Emile Zola toute la puissance de son imagination.

Si M. Paul Adam, qui possède tant de solides qualités littéraires, voulait se préoccuper un peu plus d'art et travailler son style avec méthode et persévérance, il arriverait peut-être un jour à produire quelques-unes de ces œuvres qui, sans être une révélation éclatante, vivent des siècles durant, grâce à leur équilibre harmonieux, grâce à cette proportion entre la forme et la pensée qui font que l'art d'un Pierre de Hoogh ou d'un Steen subsiste, même sans pouvoir lui être comparé, à côté de celui d'un Rembrandt ou d'un Franz Hals.

ROBERT CANTEL.

Une Promenade au Sillon

(Suite)

L'Annonciation de M. Stevens, — comme le *Ravissement d'Andromède*, qu'il a exposé l'an dernier, et le *Roi Harold Harfagar*, qui le précédait, — a suscité de vives discussions. Depuis la renaissance de notre peinture de paysage, renaissance

qui a eu pour mot d'ordre : « retour à la nature », la « composition », c'est-à-dire le tableau d'histoire, le tableau mythologique ou religieux, est tombée en défaveur. Par mépris pour les « grandes machines » et pour les « académies » on a négligé la composition de style, au point qu'à l'heure présente il n'est peut-être plus un peintre belge qui sache composer. On a pris l'habitude de saisir « un coin de nature », d'installer son chevalet devant un arbre ou une vache et de s'en tenir au modèle ainsi fourni sans accorder désormais aucune importance à l'invention d'un ensemble. La grande peinture est tombée chez nous dans une profonde décadence. Et que l'on fut luministe ou bitumineux, que l'on eut la vision grise, bleuâtre, violacée ou chaudement ambrée, on s'en tenait à un réalisme étroit, qui a produit de bons paysages, de bons animaux et quelques portraits passables, mais massifs, où se reconnaissait une école plus apte à peindre les vaches que les hommes, et qui naturellement préférerait dans la peinture de l'être humain les modèles lourds et grossiers aux types supérieurs de la civilisation intellectuelle ou de la vie mondaine. Ces tendances n'ont pas cessé de régner et ce ne sont pas les rêveries mystico-ébou-riffistes de quelques hallucinés qui pourront entamer leur crédit. La critique belge a adopté ce naturalisme. Elle a gardé la mémoire des platitudes académiques contre lesquelles il a fallu naguère réagir avec énergie; elle a vu naître parmi nos paysagistes et nos animaliers quelques maîtres d'un incontestable mérite; la question à ses yeux est jugée. Tout au moins ses sympathies sont fixées. Et lorsqu'il se produit une tentative nouvelle vers un art de composition, elle s'inquiète et manifeste son mécontentement.

Pour moi, je ne vois pas pourquoi l'on s'en tiendrait éternellement aux vaches et aux champs de choux-rouges. Si un jeune artiste se croit assez bien doué pour se risquer vers de plus hautes et plus périlleuses régions, honneur à lui ! La tentative est noble; elle mérite notre attention et nos encouragements.

Elle requiert aussi notre justice. Il est plus malaisé de disposer les éléments d'une composition et d'y répandre une lumière inventée que de copier les objets dans leur lumière naturelle. Dans ce dernier cas le peintre a la nature sous les yeux; dans l'autre, il doit la réinventer. Son art plus difficile nécessite une éducation plus longue; la maturité vient plus lentement, la perfection est plus éloi-

gnée. Il est donc bien naturel que le même peintre, à vingt-cinq ans, réussisse mieux ses portraits que ses compositions. Le contraire serait étonnant. Et l'on ne saurait inférer de là qu'il ferait bien d'abandonner la composition pour le portrait.

On a parfois reproché à M. Stevens d'imiter Burne-Jones, comme on reproche à Burne-Jones d'imiter les préraphaélites italiens. Ceux-ci, d'ailleurs, s'imitaient les uns les autres, et si l'on tient beaucoup à ce point de vue, on découvre que l'art, à travers les siècles, n'est qu'une longue chaîne d'imitations. Il y a, seulement, plusieurs manières d'imiter; la grande affaire est d'en trouver une bonne, et alors il se fait d'habitude que l'on est très original. C'est, je pense, le cas de Burne-Jones. Sera-ce le cas de M. Stevens? L'avenir nous l'apprendra. Pour l'instant, ses compositions témoignent qu'il possède des dons remarquables et des tendances élevées. A lui de les entretenir, de les cultiver, de développer son esprit et son imagination et de perfectionner ses moyens d'exécution.

Son *Annonciation* est brillante et pleine de promesses. L'ange qui remplit tout le jardin de la richesse de ses ailes et de son vêtement, et qui rayonne au milieu de grandes fleurs éclatantes, sous un oranger chargé de fruits dorés, parmi lesquels un grand paon fait ruisseler les splendeurs de son plumage, contraste avec la jeune fille à demi effacée dans l'ombre, dont le logis entr'ouvert ne révèle qu'une discrète simplicité. La tête de l'ange est fine et expressive, bien que cette expression soit, peut-être, un peu étrange et appartienne plutôt à un être singulièrement raffiné, d'une époque compliquée, qu'à un habitant des régions sereines du Paradis. La vierge est une enfant nerveuse des villes contemporaines. Cela dérouta le spectateur, qui ne retrouve pas là les personnages auxquels il peut attribuer en toute sûreté d'esprit leur rôle traditionnel. Loin de blâmer M. Stevens d'avoir hardiment pris ses types dans la vie moderne, je suis plutôt disposé à l'en louer — en principe, du moins, car, en fait, il a, peut-être, forcé la note pour l'un de ses personnages. D'ailleurs, la vierge est moins bien traitée que l'ange; son corps flotte dans une robe aux plis trop sombres. En revanche, l'intérieur de la maison, qui rappelle les tableaux des maîtres anciens, est charmant, plein d'une lumière douce qui en éclaire la profondeur mystérieuse et recueillie. La parure

de l'ange est opulente sans lourdeur; l'oranger et le paon font un riche décor à l'apparition céleste; seules, les fleurs du jardin pèchent par une importance exagérée.

(A continuer.)

IWAN GILKIN.

Hymne Grec.

I

Dans le matin luit la mer violette,
 Dans la clarté le monde rajeunit.
 C'est le beau temps : l'aronde qui volète
 Au Parthénon va rebâtir son nid.
 Hibou sacré d'Athéna vengeresse,
 A nous ! Défends nos pampres et nos bois !
 S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
 Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois.

II

Le jour naissant dore l'onde tranquille :
 C'est le beau temps. Mais aux crêtes des monts
 Un grand vautour, là-bas, est immobile,
 O Prométhée, et ronges les poumons.
 Pour déloger ce monstre qui l'opresse,
 Frère l'esquif, matelot, tu le dois !
 S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
 Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois.

III

Entendez-vous l'antique Pythonisse
 Crier « Victoire aux fils des demi-dieux ! »
 Du mont Ida jusqu'aux grèves de Nice,
 Les oliviers revivent, sous les cieux.
 Fusil en main, réveillons, pleins d'ivresse,
 A Salamis les échos d'autrefois.
 S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
 Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois.

IV

Vierges, allez ceindre vos robes blanches :
 Vos fiancés reviendront à vos cœurs.
 Sur le rivage, allez couper les branches
 Du laurier vert, pour parer ces vainqueurs.
 Devant l'Europe immobile et traîtresse,
 A verre plein c'est la gloire qu'on boit !
 S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
 Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois.

V

Ce qui s'est vu peut se revoir, ô frères.
L'homme jadis, sur ces falaises d'or,
A pu voir vivre un rêve de lumière
Et de beauté qui nous enchante encor.
Et nous, chrétiens, l'âme dans la détresse,
Nous sécherions, sans courage et sans voix.
S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois.

VI

Que le coureur de Marathon nous guide !
Si nous tombons, nous aurons fait au mieux !
Léonidas, notre sang intrépide,
Au tien mêlé, rougira, glorieux,
Les fruits vermeils que le soleil caresse
Et le raisin s'inclinant sous son poids.
S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois !

VII

A la clarté de trois mille ans d'histoire,
Levons-nous tous ! Bientôt, il renaîtra,
Nous le voyons, notre phénix de gloire !
De son martyr il se relèvera.
Que de nos cieux le croissant disparaisse
Et sur la Mecque aille étendre ses loïs !
S'il faut mourir pour la terre de Grèce,
Palme de Dieu ! l'on ne meurt qu'une fois.

(Traduit de F. Mistral.)

MARC LEGRAND.

Paris, avril 1897.

Memento

LE DÉPUTÉ DE LA BEAUTÉ. — M. Gabriel d'Annunzio, qui est à l'heure présente la gloire de la littérature italienne, a déclaré à ses électeurs qu'il serait le député de la Beauté.

Il estime que l'Italie déroge à ses meilleures traditions, qu'elle méconnaît ses raisons de primer dans le monde et les vrais éléments de sa force, même politique, dès qu'elle perd le sens de la Beauté. Nul n'y contredira. La thèse est facile à soutenir, même au point de vue économique, dans un pays qui tire encore le plus clair de sa richesse du pèlerinage universel à ses trésors de beauté. Dans l'air tranquille et doux qu'il garde dans ses pires audaces, avec une décision aiguë masquée sous les fleurs de la phrase, le député de Francavilla a dit, en substance, à ses commettants :

— J'irai signifier à mes collègues qu'ils sont des philistins, grossiers contempteurs des traditions de notre race; qu'ils n'ont pas su faire la troisième Rome belle et souveraine à l'égal des deux autres; et qu'ils n'ont plus qu'à disparaître, s'ils ne retrouvent pas l'âme héroïque et somptueuse du cinquecento.

Au cours de la campagne électorale, le candidat est resté fidèle à son plan avec une superbe intransigeance. Il faudrait traduire en entier son extraordinaire discours d'Ortona : nos professionnels en demeureraient stupides. Pas un mot de politique générale ou locale, pas une promesse, pas une allusion aux adversaires. Un hymne à la Beauté, à la Volonté, à l'Esprit secret de la race.

— Ma parole n'est pas solitaire; elle est l'écho d'un cœur que vous n'entendez pas et qui pourtant se compose de vos voix intimes. Vous avez devant vous votre essence révélée. Vous croyez que je métamorphose tout dans ma poésie, tandis que je ne fais qu'obéir au génie auquel vous-mêmes êtes soumis. Vous me jugez dissemblable, alors que je vous ressemble comme un frère purifié...

Cela continue ainsi, avec des morceaux de *Géorgiques* en prose, des élévations sur l'auguste travail de la terre, des citations de Platon, d'Hésiode, des appels aux primitives tribus sabelliennes, aux fêtes Terminales de l'antique Latium, avec un flot de pensées subtiles et de périodes opulentes. Figurez-vous M. Sully-Prudhomme allant capter des suffrages au fond du Cantal ou de la Corrèze en commentant aux laboureurs son beau poème de *la Justice*. M. d'Annunzio a parlé sur ce ton à deux mille électeurs, et quels électeurs? Des paysans des Abruzzes! Ils l'ont écouté, applaudi, et, le plus merveilleux, ils l'ont nommé. Pour quiconque a touché aux cuisines électorales, le miracle d'Ortona passe celui d'Orphée emmenant les fauves aux sons de sa lyre.

LES SURPRISES DE LA COLLABORATION : Une dépêche de Paris nous signalait, lundi soir, le succès qui venait d'accueillir, au Vaudeville, *Jalouse*, la comédie nouvelle écrite en collaboration, par le vaudevilliste bien connu, Alexandre Bisson, et notre compatriote Adolphe Leclercq. Or, jugez de notre surprise à la lecture des journaux parisiens de ces jours derniers :

On ne parle plus que du « nouveau succès de M. Bisson ». Leclercq? Connais pas! La veille encore pourtant, nous avions lu les deux noms en bonne place, dans les petites notes théâtrales annonçant la « première » du jour!

Le Temps et le *Journal des Débats* ont continué loyalement au lendemain de la première à signaler la collaboration de M. Leclercq. Mais presque partout ailleurs... passez muscade! Par un curieux phénomène d'évaporation instantanée, le nom du Belge a disparu soudain de la vedette où se prélassait solitaire, celui de son heureux collaborateur.

Comme pour consacrer solennellement cette disparition clandestine, M. Henry Fouquier, dans *le Figaro*, mure la victime dans l'oubli, de manière à lui interdire à jamais la lumière du jour :

« Ni les philosophes brumeux du Nord, ni les clowns exaspérants de l'Amérique, n'ont apporté leur note fâcheuse dans cette œuvre d'art français. En tout temps, elle m'eût plu. J'avoue qu'elle me fait un plaisir particulier et que son succès m'a été plus doux dans les circonstances actuelles, alors qu'il me paraît nécessaire que le goût français, réduit à la défensive contre l'invasion qui le menace de toutes parts, livre bataille et gagne quelque victoire. »

Et, dans l'article suivant, le « Monsieur de l'orchestre » fait chorus : « Ce Bisson! Connait-il assez son Boisselot, sa Daynes-Grassot et son Noblet? Est-ce assez fait pour eux? »

De l'autre, de l'étranger, pas un mot, pas une allusion, sur les deux grandes colonnes de critique consacrées à la pièce. Qu'y viendrait-il faire, d'ailleurs? Vous ne voudriez pas, n'est-ce pas, qu'il pût avoir quelque part dans ce succès si « parisien »? Pensez-vous qu'on ne reconnaisse pas la manière du maître?

— Mais la signature!...

— Bah! Encore un truc de contrefaçon belge! Votre homme

a peut-être transcrit au net le manuscrit : c'est encore bien heureux qu'il n'y ait pas laissé tomber quelques « savez-vous » de son cru !...

Franchement, comme manifestation de protectionnisme littéraire, c'est assez réussi. Cela rappelle à la fois la malle de Bilboquet — elle, du moins, n'était à personne — et ce procédé de certains exportateurs qui régulièrement enlèvent les étiquettes collées sur nos produits pour les remplacer par un *Made in Germany* bien apparent.

M. Leclercq n'avait vraisemblablement demandé la collaboration de M. Bisson que pour forcer la sévère consigne qui défend au profane l'accès des scènes parisiennes et tenter de conquérir du même coup les publics français et belge. Il a, en vérité, comploté sans son hôte. Car, dès le lendemain de la première, qui devait lui apporter au moins un reflet de cette consécration tant souhaitée, un regard d'attention de la foule, une modeste mention des critiques, son nom est oublié, disparu, escamoté avec un rare et merveilleux ensemble et son travail ne sert qu'à relever la réputation du maître, du grand homme qui l'admit à l'honneur de sa collaboration !...

En vérité, M. Leclercq aurait bien tort de se plaindre : Il voulait être joué à Paris? Il l'est!

(Petit Bleu.)

AINSI QUE NOUS l'avons annoncé, le premier concert de la Société symphonique des concerts Ysaye aura lieu le 24 octobre, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Léon Jehin et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui va, on le sait, nous quitter cet hiver pour une longue tournée aux Etats-Unis.

Ce premier de sept concerts internationaux organisés par l'active société sera consacré à la virtuosité belge sous ses deux aspects : instrumentale et directoriale, et à la musique belge.

En dehors des deux concertos de Bach (*mi* majeur n° 2) et de Mozart (*mi* bémol n° 6) qu'exécutera M. Ysaye, le programme ne comprend que des œuvres de maîtres belges : la belle symphonie en *ré* de César Franck; la *Ballade* pour quatuor d'orchestre d'Arthur De Greef; la charmante *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* de G. Lekeu, un *Nocturne et Humoresque* de G. Frémolle instrumentés par Paul Gilson, enfin la *Marche jubilaire* de Léon Jehin, qui clôturera le concert.

La répétition générale a lieu samedi, à 2 1/2 heures.

L'ESPRIT français en terroir flamand est chose assez imprévue. Le volume réunissant les *Chroniques fantaisistes* publiées par Fick (M. Victor Collin) dans les *Entr'actes* d'Anvers nous en offrent un exemple. On relit avec un vif plaisir ces élucubrations d'une drôlerie intense, d'une observation juste, d'une forme littéraire élégante, avec de vraies trouvailles d'expression : la *Nouvelle année*, *l'Ecole des journalistes*, *A propos de l'affaire Joniaux*, *Premier avril*, *Désillusions*, etc. Quelques-unes de ces pages rappellent l'Alfonse Allais du Bon Temps, par la rapide concision du débit comme par la fantaisie des détails.

E. C.

LA RENAISSANCE CLASSIQUE. — De petits points discutables dans le remarquable article de J. de Boisjolin (*Plume* du 15 septembre), au sujet de Laurent Tailhade. Mais nous voulons en retenir ceci :

« La nouvelle école est fatalement en puissance d'une renaissance classique, qui doit ramener la métrique à ses éléments primordiaux. Le principe du vers français c'est l'accent. En second lieu vient la césure. En troisième lieu la rime... L'hémistiche n'est qu'un cas particulier de la césure... Ne pas croire que depuis 1820 on marche de licence en licence... Un versificateur est plus rare qu'un poète... »

LE THÉÂTRE A PARIS. — Le *Théâtre Lyrique de la Galerie Vivienne*, où, l'an passé, furent montés des opéras-comiques de Boïeldieu, Grétry, Monsigny, Nicolo, Hérold, Adam, Halévy, s'attaque au grand opéra et vient de rouvrir avec la *Norma*, de Bellini, dont « chaque note, selon Blaze de Bury, respire l'amour ». M^{me} Claus est une druidesse passionnée et sculpturale dans ses plus vigoureux élans. M. Flachat, un ténor des meilleurs, lui donne la réplique sans maniérisme. Bonne chance, pour cette année, au Théâtre Vivienne ! Son entreprise de représentations d'œuvres trop oubliées mérite tous les encouragements.

M. L.

NOUS DÉCOUPEONS dans le *Soir* l'article suivant de M. Lucien Solvay :

« Belge comme une oie ». — La « zwanze » bruxelloise est allée relancer, cette semaine, l'oncle Francisque Sarcey jusqu'en son paisible domicile de la rue de Douai. Zwanze à double tranchant, car, si elle a surpris la naïveté du critique, elle a valu en même temps à l'auteur dramatique, notre doux compatriote Adolphe Leclercq, quelques lignes paternellement désagréables, tombées de la plume autorisée du grand pontife.

» M. Leclercq s'est défendu, paraît-il, en écrivant une longue lettre à M. Sarcey. Nous l'avons lue, hier, dans le *Petit Bleu* : et, franchement, nous craignons beaucoup que cette seconde missive soit aussi peu authentique que la première; il n'est pas possible que M. Leclercq l'ait écrite; il a dû être victime, à son tour, d'un fumiste.

» Quoi qu'il en soit, tout ceci nous montre une fois de plus combien les choses les plus minimes sont parfois grosses de conséquences. Dieu sait les ennuis que vaudra à l'oncle Sarcey, quand il viendra, le 31 de ce mois, donner une conférence à l'Alhambra, la bizarre phrase qu'il a glissé dans sa réponse à la pseudo-lettre du co-auteur de *Jalousie* : « Ce n'est assurément pas une tare d'être Belge, mais il n'y a plus de quoi tant se vanter... »

» Quel sens faut-il attacher à ces paroles? La question est fort discutée. On y cru voir de suite un rappel de l'expression fameuse : « Belge comme une oie », qu'on avait presque oubliée. Mais est-ce bien là le véritable sens que M. Sarcey a voulu leur donner? Je ne le pense pas.

» D'abord, M. Sarcey est un fort aimable homme; les premiers mots de sa phrase le prouvent à l'évidence; il y a vraiment bien de la gentillesse de sa part à déclarer comme il l'a fait que la qualité de Belge n'est pas une tare; cela doit éloigner tout soupçon; il n'aurait pas osé être aussi affirmatif s'il se fut agi de ses propres compatriotes qui comptent tant de panamistes...

» Quand à la suite de la phrase : « ... mais il n'y a pas non plus de quoi tant se vanter... » on exagère peut-être en lui donnant une interprétation par trop désobligeante. M. Sarcey a voulu probablement indiquer le mauvais goût qu'il y a, selon lui, de toujours se vanter d'être Belge, ainsi que le font certaines gens, à Paris même, comme si la qualité de Belge était supérieure à toute autre. Et ce qui expliquerait que M. Sarcey a eu cette pensée-là, c'est qu'il a dû, depuis quelques années, entendre ce refrain souvent répété par un petit groupe de littérateurs aimant le paradoxe, et ne dédaignant pas la plaisanterie. Un de ces littérateurs, M^{me} Rachilde, ne déclarait-il pas l'autre jour que Camille Lemonnier « est le meilleur écrivain Belge de la France où les meilleurs écrivains français sont incontestablement ment belges »?... Un autre, M. Octave Mirbeau, n'avait-il pas dit déjà que les plus grands poètes français à l'heure actuelle sont aussi des Belges, Maeterlinck, Verhaeren et Rodenbach?

» Voilà qui est certainement flatteur pour nous. Mais cela a dû faire enrager, non moins certainement ceux qui n'ont pas vu ce qu'il y a de doucement ironique dans ces éloges, qui ne peuvent être sincères. L'oncle Sarcey est la candeur même; il

n'y a pas vu malice, et l'on conçoit qu'il ait été horripilé. De là, tout naturellement, sa sortie à propos des Belges. Sarcey se gendarme. Il se refuse à admettre que de simples Belges se glorifient ou qu'on les glorifie à ce point. Tout ce qu'il concède, c'est qu'être Belge n'est pas une tare. Merci, Francisque ! Nous pouvons respirer.

* * *

» Ce qui a pu faire croire à quelques esprits ombrageux que les paroles de l'illustre critique-conférencier renfermaient une idée malveillante, c'est l'habitude qu'ont eue pendant longtemps les Parisiens — certains Parisiens, du moins, évidemment les plus spirituels — de nous blaguer en toutes circonstances.

» Cette habitude s'est beaucoup perdue, depuis que d'autres Parisiens, comme nous le voyions plus haut, se sont mis à nous considérer, au contraire, comme les meilleurs d'entre eux...

» Si elle subsiste encore, ce n'est plus guère que dans quelques journaux, qui ne pourraient se passer de dire : « sachez-vous », ou : « pour une fois » — ce qui est excessivement drôle — quand ils parlent de la Belgique et des Belges, ou chez quelques chroniqueurs en retard, qui nous croient toujours le pays de la contrefaçon.

» Parmi ces derniers, il en est un particulièrement amusant; sa célébrité d'ignorance commence à devenir de la gloire. C'est M. Jean Lorrain.

» Je vous en ai parlé déjà. Il vint, il y a quelques mois, faire un tour en Belgique et en Hollande; il en rapporta une moisson énorme de « bourdes », qui depuis lors font la joie de ses lecteurs du *Journal*, où il publie une *Pall-Mall Semaine* incomparable en son genre. Personne n'eut jamais, en France, comme lui, l'art d'estropier les noms des hommes et des choses dont il parle comme s'il les connaissait, écrivant *Skiedam* pour Schiedam, *Paul Poters* pour Potter, *Halls* pour Hals, découvrant que les syndics des vieux maîtres hollandais sont des « Flamands moustachus », et appelant le fameux peintre flamand Antonio Moro un peintre espagnol.

» Son dernier chef-d'œuvre, consacré à la Belgique et aux Belges, date d'avant-hier; il nous est arrivé (*arcades ambo*) en même temps que la boutade de Sarcey, et il dépasse tous les autres. C'est une conversation qu'il a eue avec le peintre De Groux, un garçon très malicieux et très fin, qui l'a fait « monter à l'arbre » en lui décochant, quand il était dessus, des clichés que le pauvre chroniqueur a reçu comme une manne céleste. Elle se termine par un trait que je m'excuse de reproduire ici, et que je ne reproduis que pour montrer à quel degré de bêtise grossière peut en arriver un homme qui se croit de l'esprit. Savourez-moi cela :

« *Mercredi, 13 octobre.* — Une visite : c'est Henri De Groux, le peintre belge...

» M. Henri De Groux a quitté Bruxelles, où je le connus cet hiver; M. Henri De Groux, installé à Fontainebleau depuis deux mois, a assez de la Belgique et de ses habitants, des Belges du Hainaut et des Belges wallons... *des suiveurs*, dit-il, *car les Belges pensent en troupe et agissent de même; ils viennent toujours derrière quelqu'un*, et, comme preuve à l'appui, il me cite, en effet, quelques écrivains belges (en peinture, je me récusé) auxquels je suis contraint de reconnaître surtout un don certain d'assimilation et une facilité surprenante d'imitateurs; *des démenageurs*, je me souviens que le mot est de Huysmans. Mais M. Henri De Groux est ferré. Il me cite maintenant, du Baudelaire : « *Je mets au défi n'importe quel Belge de penser et de sentir seul.* » Cette acrimonie m'intéresse d'autant plus que M. De Groux est du pays qu'il attaque : son père y était peintre, et du plus grand talent, et la palette du fils est des plus personnelles. Je lui objecte, en peinture, des

» noms comme Leys et Stevens, et, en littérature, comme Verhaeren et Maeterlinck; mais je dois, cependant, reconnaître, avec lui, que la compréhension est un peu lente chez ses compatriotes, et que ces bons Belges ont peut-être un peu loin du cerveau l'oreille. *C'est ce qui aura séduit Léopold dans Cléo : cette femme sans oreilles... aura rassuré le bon Welche qu'est le roi; pas de gaffe à craindre avec une sourde. Rien ne tue l'amour comme l'esprit.* »

» Une chose certaine, c'est qu'on ne dira jamais pareille chose de M. Jean Lorrain. Avec lui, toutes les gaffes sont à craindre, — si tant est qu'il lui en reste encore à commettre ! »

LUCIEN SOLVAY.

LA PROTECTIONNISTE AMÉRIQUE ne se contente pas de frapper de droits prohibitifs les livres étrangers. Pour assurer plus efficacement encore à la librairie nationale le monopole du marché littéraire aux Etats-Unis, elle n'hésite pas à poursuivre ou à interdire, comme offensant la morale publique, les plus célèbres et les plus inoffensifs des livres européens. *Les Misérables* eux-mêmes, les vieux et légendaires *Misérables*, de Victor Hugo, qui ont, depuis un quart de siècle, amusé en France plus d'enfants que de grandes personnes, n'ont pas échappé à cette brutale et niaise persécution. S'il faut en croire le correspondant du *Daily Mail* à New-York, le Conseil de l'instruction publique de Philadelphie aurait décidé que ce roman était un livre immoral, dont la lecture devait être défendue à la jeunesse et qu'il ne devait pas figurer au catalogue des bibliothèques publiques. On se souvient qu'au mois d'août dernier, M. Joseph Reinach, président, au collège de Digne, une distribution de prix, consacrait au livre de Victor Hugo une charmante causerie et, rappelant à ses jeunes auditeurs que le poète avait dans leur propre pays quelques-uns des principaux épisodes de son roman, n'hésitait pas un instant à leur en conseiller la lecture comme une des plus attachantes et des plus instructives dont ils pussent occuper leurs vacances. M. Reinach ne croyait pas sans doute recommander un livre licencieux. Il paraît qu'on en juge autrement en Amérique. Ce qui est sain de ce côté de l'Océan est vicieux au delà. Et l'on serait tenté d'excuser Nisard d'avoir déclaré jadis qu'il y a deux morales, s'il n'était trop visible qu'en cette affaire l'intérêt commercial est seul en jeu.

(Débats.)

Bibliographie

Edm. Stoullig : Les Annales du théâtre et de la musique; vingt-deuxième année. — *René Boylesve* : Sainte-Marie des Fleurs. — *Paul Adam* : Lettre de Malaisie. — *René Doumic* : Etudes sur la littérature française; deuxième série. — *Henri de Régnier* : La canne de Jaspe. — *Gaston Danville* : Les Reflets du Miroir. — *Remy de Gourmont* : Le vieux Roi. — *Gérard de Nerval* : Les Chimères et les Cydalises. — *Hugues Le Roux* : Les amants byzantins. — *Jean Psichare* : Le Rêve de Yanniri. — *Georges Pellissier* : Boileau; œuvres en prose. — *Goron* : Mémoires. — *Armand Silvestre* : Histoires belles et honnêtes. — *Alphonse Daudet* : L'Obstacle. — Le chansonnier de Ibn Harn-dis, publié par *C. Schiaparelli*. — *Henri Lavedan* : Sire.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'Imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 X 170

Vient de paraître chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 2 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

« I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes
par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur Hollande: 2 50 francs



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 44

30 Octobre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — La question des humanités.
V^{te} DE COLLEVILLE. — Maupassant.
N. L. — Musique.
— La littérature au Soudan.
P^{ce} MARLIÉRAVI. — Tout s'arrange.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiattos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

La question des humanités

Depuis quelques semaines, la presse agite de nouveau la question des études classiques. Les adversaires du grec et du latin s'en donnent à cœur joie : il pleut des railleries, des récriminations, des prières d'en finir avec cette querelle en supprimant les humanités.

L'attaque est menée avec feu, mais avec de bien pauvres armes. Les arguments des modernistes sont d'une indigence rare, et l'on hausserait simplement les épaules en guise de réfutation, si l'on ne savait que les mauvaises raisons pèsent, dans les conseils des hommes, d'un poids plus lourd que les bonnes, et si les sottises souvent répétées n'acquiesçaient à la longue, en vertu d'une prescription étrange, je ne sais quelle imposante allure de vérités couronnées, sacrosaintes, auxquelles il est impie de toucher.

En France, disait Xavier Aubryet, les sottises sont comme les perroquets : elles vivent cent ans et prennent tout le monde pour perchoir. Les sottises, en Belgique, ont une longévité encore plus étonnante. Le perroquet survit à son maître, même s'il atteint l'âge de Mathusalem, et, son maître mort, va se percher sur de jeunes épaules. Un perroquet, chez nous, suffit à une longue série de générations. Et le perroquet belge est le plus mal embouché de tous : c'est un perroquet de marin et à lui tout seul il nous donne l'illusion d'avoir une flotte.

Il a vaillamment crié depuis quelques semaines : « Coco est moderne ! Coco veut être moderne ! » Et comme on contrariait son modernisme, Coco

s'est fâché tout vert. Et il a dégoisé son vocabulaire maritime.

Le doux animal étant un peu enrôlé, je profite de son aphonie pour dire à son maître que je ne suis pas de son avis. Et je souhaite que mes raisons soient du persil pour l'oiseau.

Les adversaires des études humanitaires s'écrient avec amertume : « On enseigne le latin à nos enfants, et quand ils sortent du collège, ils ne connaissent point cette langue ! »

Il ne faudrait cependant pas trop généraliser. Les jeunes Allemands, au sortir de leurs gymnases, et les jeunes Anglais, au sortir de leurs collèges, connaissent le latin, voire le grec. En Belgique même, malgré la décadence des études humanitaires, il faut distinguer entre l'enseignement officiel et l'enseignement libre. Les élèves des collèges religieux, et surtout ceux des jésuites, furent toujours meilleurs latinistes et moins mauvais hellénisants que les élèves de nos athénées. L'enseignement des jésuites a moins souffert de la tourmente déchainée par l'incohérente refonte des programmes scolaires. C'est une différence dont il convient de tenir compte. Au surplus, les partisans des études classiques n'ont jamais prétendu qu'il faille étudier le latin pour le parler et l'écrire. Les études humanitaires n'ont jamais été considérées que comme une gymnastique intellectuelle, comme le meilleur moyen d'assouplir et de fortifier les esprits. Il en est de cette gymnastique intellectuelle comme de l'autre : elle n'est pas son but à elle-même. Soutiendra-t-on que, sauf pour les futurs acrobates, l'étude de la gymnastique est sans aucune utilité ? Ne suffit-il point de quelques leçons de danse pour dégourdir un enfant et lui apprendre, non pas à danser la pavane et le menuet, mais à bien marcher ? La gymnastique ne devrait-elle servir qu'à

faire des Arpins, la danse devrait-elle se borner à former des Mérantes, et l'escrime des Pinis et des Thomeguex ?

Battus sur ce point, les adversaires des études classiques ripostent : « A quoi me servira cette gymnastique intellectuelle, si elle ne me donne pas à manger ? J'aurai l'esprit assoupli et le ventre vide ! »

Voilà, il faut l'avouer, un magnifique argument ! Comme on l'a fait observer avec beaucoup de bon sens, on peut mourir de faim dans toutes les langues. Il ne suffit pas de connaître l'anglais et l'allemand, ou les mathématiques, ou la physique ou la chimie pour avoir le ventre rond et l'escarcelle pleine. Il y a autant d'ingénieurs que d'avocats qui battent le pavé. Si toutes les positions sont encombrées, s'il sort des athénées, par la porte latine ou par la porte moderne, et s'il sort des universités des jeunes gens auxquels un diplôme ne tient pas lieu d'un carnet de chèques, la faute en est-elle à l'enseignement de l'anglais et de l'allemand, ou à l'étude des mathématiques ou à la culture de la langue latine ? Où donc ont-ils la tête, ceux qui raisonnent ainsi ? Ce ne sont pas les études classiques qui font des ventres creux et des ratés ; c'est la vanité, la vanité imbécile qui dévore le peuple et la bourgeoisie, la vanité que les enfants sucent avec le lait maternel, et qui circule dans leurs veines, jusqu'au jour de la mort, avec leur sang. Si l'ouvrier ne veut pas que ses enfants soient ouvriers, est-ce la faute à Tite-Live ? Si le paysan ne veut pas que son fils cultive la terre, est-ce la faute à Virgile ? Faut-il maudire Tacite parce que le petit employé empêche son fils d'être gratte-papier ? Faut-il jeter l'anathème à Lucrèce parce que l'épicier a juré que ses fils seraient avocats, et, par conséquent, ministres ? Laissez donc les bustes tranquilles, sottes gens, et ne leur endossez pas vos sottises. Si vos enfants sont des crétins, et si vous avez décidé qu'ils seront des génies, Homère n'est pour rien dans votre méprise.

D'ailleurs, si vous ne voulez pas que votre fils étudie le latin, on respecte votre volonté. Il y a des écoles moyennes, et dans tous les athénées, des sections professionnelles où Virgile ne pénètre pas. Votre dauphin, monsieur, n'est pas condamné au latin. De quoi donc vous plaignez-vous ? De ce qu'on l'enseigne à d'autres, qui désirent l'apprendre ? C'est le latin d'autrui qui vous porte ombre ? Non seulement vous ne voulez pas que

votre fils fasse ses humanités, mais vous prétendez empêcher le mien de faire les siennes. Et c'est au nom de l'égalité, sans doute, que vous élevez cette prétention monstrueuse ? Les études humanitaires blessent votre âme démocratique, et votre vanité est à doublure d'envie ! Passez, beaux masques : on vous connaît !

Il faut être juste : la vanité bourgeoise a été encouragée par l'aveuglement des pouvoirs publics. La suppression du graduat fut une lourde faute. Non seulement il ne fallait pas le supprimer, mais il fallait le renforcer. Au lieu de détruire la herse, il fallait lui ajouter des dents. La démocratie aurait poussé des hurlements ? Il n'y avait qu'à la laisser hurler à son aise, pendant qu'on eût légiféré pour elle, malgré elle.

La suppression des études humanitaires, qui est dans les désirs, avoués ou secrets, de tous les modernistes, serait chez nous, comme en France, un attentat contre la civilisation. Si l'Angleterre et l'Allemagne maintiennent l'enseignement classique, à plus forte raison doit-on le maintenir dans les pays de culture française. L'esprit français doit trop à l'esprit latin et à l'esprit hellénique pour qu'il puisse rompre sans péril avec une tradition féconde, et renoncer avec gloire au splendide héritage intellectuel qu'il a reçu de la Renaissance. Quand la langue française est dans toute sa beauté limpide, le soleil y frappe encore, tout au fond, les trésors du génie antique. Troubler cette eau transparente, c'est tuer l'âme française et préparer l'avènement des Barbares.

S'il en est ainsi, il est évident que l'avenir de la culture française en Belgique est lié au maintien et au renforcement des études classiques. Seule, dans les circonstances où nous sommes, la civilisation française peut combattre les penchants grossiers et la brutalité native de notre race. Seule, elle peut tirer un homme du centaure flamand. Seule, elle peut nous donner l'esprit de sociabilité, la finesse, l'urbanité, la mesure et le goût qui nous font si déplorablement défaut ; seule, elle peut faire luire un rayon de beauté dans les ténèbres de notre imagination, hantées par des rêves informes et sans grâce. Et comme la culture française, en Belgique, suppose nécessairement la culture classique, c'est surtout dans notre pays, voué aux entreprises les plus basement utilitaires, que les études classiques devraient être l'objet d'une dévotion toute particulière. Si nous renonçons aux études humanitaires, comment résisterons-

nous à la furie flamingante ? Et si maintenant déjà, comme le démontre l'exemple de la plupart de nos écrivains français de Belgique, la langue de Flaubert et d'Anatole France est entre leurs mains une sorte de jargon maladroit et prétentieux, que deviendra-t-elle lorsque les études classiques seront supprimées ? Manneken-Pis et tous les magots de Teniers, et tous les ivrognes de Jan Steen se soulageront impunément dans la source divine !

ALBERT GIRAUD.

Maupassant

Le pauvre et glorieux Maupassant, si intentionnellement oublié par les plumitifs qui le pastichent et le pillent, a dû redevenir d'actualité pendant tout un jour !

Pour l'inauguration du maigre monument que, dimanche dernier, la parcimonieuse *gentle lettre* lui éleva, toute la *journalistique* s'est évertuée à plaire à la clientèle en découvrant ou inventant d'inédits renseignements sur le maître prématurément disparu.

Et c'est un singulier Maupassant, qu'avec une magistrale *rosserie*, après les regrets d'usage, nous ont révélé ces porte-plume.

Un Maupassant dont nous n'avions pas précisément idée !

Le poète exquis d'*Histoire du vieux temps*, le chantre viril de la *Vénus rustique*, l'ironiste cruel de *Bel Ami* est maintenant un parvenu affolé de mondanités et d'héraldisme, un bourgeois du *marais* s'hypnotisant dans la lecture de l'almanach Gotha, enfin, une sorte de *calicot* triomphant, de commis voyageur vantard et satisfait, indiquant, avec un sourire égrillard et d'un geste large, le canapé, la chaise longue aux coussins desquels vinrent, pour lui, choir les plus *honnêtes* dames, j'entends les plus blasonnées de l'armorial.

Oh ! jecrains fort que pour avoir voulu trop satisfaire le public payant, le reportage soit allé bien loin, en créant un Maupassant à son image.

Après avoir lu ces choses, qui donc oserait encore répéter : *le style c'est l'homme ?*

Comment, dans la phrase si classiquement composée, si simple et si noble en son allure, si distinguée dans sa grâce française de l'auteur de

Fort comme la mort, reconnaître le *snob*, le *rastaquouère* qu'on nous dépeint !

Oh ! pour mettre un tel faux nez à son style, il faut être vraiment génial !

Et puis comment concilier le caractère bas du mondain vaniteux qu'on nous révèle avec l'esprit élevé de l'homme de lettres qui refusa la croix, dédaigna les académiques honneurs, ne voulut jamais par haine de l'ostentation monter sur une estrade ou présider une réunion, qui, enfin, dénia aux sculpteurs et aux peintres le droit de représenter son image ou de faire revivre sa dépouille.

Oh ! il devait être singulièrement *Normand* pour élever l'hypocrisie à une telle hauteur !!

Pour ma part, dussé-je être désagréable à M. Lucien Descaves, qui nous montre, en toute bonne foi, j'en suis sûr, un Maupassant lisant éperdument d'Hozier et conviant exclusivement à sa table d'aristocratiques *fétards*. Je me crois obligé de rappeler que ce grand écrivain passait d'habitude : les *mois noirs* à Cannes, les jours d'été à Etretat, la saison des chasses en basse Normandie, que pendant tout ce temps, il vivait isolément, sobrement, partageant son temps entre le travail et le sport, ce qui réduit donc à un peu de printemps ou d'automne le temps donné au monde parisien.

J'affirmerai enfin que si ce fameux viveur aima par-dessus toute chose la solitude, la dangereuse solitude avec son cortège de rêves et de fantômes, le seul être que chérit ce dépravé, qu'il adora, sans un instant d'oubli, ce fut sa digne, sa sainte, sa courageuse mère.

Aussi, lundi, quand parcourant toutes ces feuilles pleines du nom du cher mort, je n'y trouvai pas un mot de souvenir pour la noble femme qui agonise lentement, à Nice, depuis le jour où j'eus la douloureuse mission de lui annoncer la mort de son fils ; je me suis dit que tous ceux-là n'avaient pas connu ni aimé Maupassant, qui venaient à lui avec des fleurs, des couronnes, des poèmes, des discours, et ne lui apportaient point de nouvelles de celle qu'il attend, de celle qui ne lui donna pas seulement la vie, mais qui façonna son âme immortelle d'artiste.

Pensez donc que depuis le manoir normand où elle le mit au monde, jusqu'au jour où, à Paris, la gloire le lui prit, M^{me} de Maupassant ne quitta pas son fils. Ah ! s'il eut la rare fortune de rencontrer dans Louis Bouilhet et dans Flaubert d'admirables éducateurs, c'est bien de sa mère seule qu'il apprit à parler la langue si belle et si pure qui fait sa

gloire, de sa mère qu'il reçut ce sens critique, cette rectitude de jugement qui lui est propre.

Toutes les qualités du style, comme toutes les nobles aspirations de l'esprit de Guy, nous les retrouvons avec plus d'érudition, plus de science peut-être encore chez sa mère, cette admirable femme qui est, en même temps, la plus simple, la plus modeste et la plus grande dame qu'il m'ait été donné d'approcher.

Je souhaiterais sans doute que ceux-là qui font de Maupassant un parvenu, aient eu l'honneur, très recherché du reste, d'être reçus par M^{me} de Maupassant, née Lepoitevin, au temps heureux de gloire, où son salon était rempli des plus hautes personnalités mondaines et littéraires, mais je voudrais davantage encore qu'ils pussent entendre cette Romaine dissenter de sa mort prochaine avec la hauteur d'un philosophe antique, et la distinction d'une femme du grand siècle, ils comprendraient pourquoi Guy préféra toujours le salon au café ou au fumoir.

Mais à quoi bon dire ces choses !

En littérature, en art, il existe aujourd'hui des catégories bien tranchées, hors desquelles on ne peut s'évader.

Les gens bien nés ne sauraient jamais devenir autre chose que des amateurs; quant à ceux qui ont du talent, ils sont *peuple*! C'est là un jugement définitif, irrévocable, contre lequel il n'est rien à faire.

Chateaubriand, Lamartine, Musset, Vigny, s'ils vivaient de notre temps, seraient tenus pour de simples Montesquiou et rien de plus.

Puisqu'il n'est pas déceimment possible de classer Maupassant parmi les amateurs, il faut absolument qu'il soit *peuple*. Bien en vain donc, j'expliquerais que les Maupassant d'ancienne noblesse lorraine étaient des hommes de plaisir et de sport, que les Lepoitevin, famille de robe, Normande, furent des érudits et des orateurs, inutilement à ces renseignements ataviques, j'ajouterais que l'éducation raffinée qui doublait l'écrivain d'un gentleman parfait, venait d'une mère exceptionnellement distinguée. Tout ce que je pourrais dire et écrire serait superflu. On veut faire de Maupassant un parvenu et un snob, la cause est entendue et il n'y a plus qu'à se taire.

Je me tairai donc, mais non sans avoir préalablement supplié, tous ceux qui tiennent une plume, de ne point tracer désormais ce nom de Maupassant sans se souvenir qu'il est, là-bas, à

Nice, une mère chargée d'années et de douleurs qu'il faut laisser mourir en paix.

Sans leur avoir demandé aussi de vouloir bien se rappeler qu'il existe une fillette charmante aux doux yeux bleus et aux cheveux de lin, Simonne, l'unique enfant du nom de Maupassant, la fille d'Hervé, le frère mort des suites d'une *insolation*.

Cette héritière de Guy de Maupassant est un peu la fille, la pupille de tous ceux qui s'honorent d'écrire; craignons donc toujours, avec ces histoires de folies, ces racontars de cabanons, de faire du tort à notre belle enfant.

VICOMTE DE COLLEVILLE.

Musique

La température extraordinaire dont nous jouissons et ces journées ensoleillées qui stupéfient les baromètres les plus optimistes, nous feraient oublier que l'hiver est à nos portes. Mais il n'y a pas à s'y méprendre, voici pour nos yeux et nos oreilles les joies automnales accoutumées; le retour des chrysanthèmes et la réapparition de la grande musique dans les concerts.

C'est la Société Ysaye qui a ouvert la série, dimanche dernier, dans la salle de l'Alhambra, par une séance consacrée à la musique et à la virtuosité belges.

Dirigé par Léon Jehin, le sympathique chef d'orchestre que nous avons tous applaudi naguère au pupitre du théâtre de la Monnaie, le programme très copieux présentait, en tête, la symphonie en *ré* mineur de César Franck. Cette œuvre extraordinairement fouillée est conçue dans une forme très dramatique. L'art des dissonances est utilisé de mains de maître, les thèmes se combinent en d'étranges sonorités, mais il y a tant de passion, d'élan dans ces harmonies, que tout en n'étant qu'imparfaitement initié aux formes tourmentées et aux abstractions du Franckisme, on est profondément impressionné. Il est certain que de multiples auditions sont indispensables pour pénétrer aux arcanes de cette œuvre et en percevoir la suprême beauté. Ce que l'on doit louer sans réserve, c'est la belle tenue de l'orchestre qui a joué cette symphonie hérissée de difficultés avec une correction parfaite, et mis beaucoup d'ensemble dans les autres morceaux.

Dans *la fantaisie* de G. Lekeu, sorte de rapsodie sur deux thèmes populaires angevins qui est d'une compréhension autrement facile, quoique d'une écriture toute aussi recherchée. Dans la ballade pour quatuor d'orchestre d'Arthur De Greef, une page d'allure moins personnelle, qui est cependant captivante, dont la ligne mélodique est bien soutenue et dont certains passages

ont beaucoup de charme. L'Humoresque de G. Fremolle aurait été banale sans la vivante orchestration de Paul Gilson. C'est actuellement une œuvre de demi-caractère, qui a du coloris et du pittoresque et qui conservera une saveur particulière, grâce à cette variété de timbres, dont M. Gilson utilise les effets avec une ingéniosité peu commune. La Marche Jubilaire de Léon Jehin, qui clôturait le concert, un souvenir de l'Exposition de 1880, a dit quelqu'un, à faire encore beaucoup plus un souvenir inconscient des *Maîtres Chanteurs*. Mais le clou du concert était l'exécution, par M. Ysay, de deux concertos qu'il exécutera dans sa prochaine tournée en Amérique.

Que reste-t-il encore à exprimer sur le talent merveilleux de ce maître, le plus réputé de l'Ecole Belge de l'archet? Il suffit de l'entendre aux prises avec les difficultés d'interprétation des grandes œuvres classiques, pour être persuadé qu'il n'usurpe en rien les qualificatifs souvent étranges, mais toujours élogieux, que lui décernèrent les journaux et périodiques transatlantiques. M. Ysaye semble toujours jouer d'un instrument supra-terrestre, aux sonorités stellaires. C'est encore cette facilité de jeu et ce fondu des nuances qu'on a pu apprécier dans le concerto en *mi* bémol de Mozart, intéressant surtout par son finale enlevé à la pointe de l'archet avec une sûreté étonnante.

Quant au concerto en *mi* majeur de J.-S. Bach; composition immortelle, d'une beauté impérieuse et saisissante, qui synthétise toute une époque en ses trois parties, le talent de M. Ysaye a pu s'y donner libre cours. Il a chanté sur ses cordes avec une poésie inoubliable la longue phrase de l'adagio.

Succès enthousiaste pour le grand interprète. Rappels, applaudissements frénétiques dont une part s'adressait à M. Léon Jehin, à qui le public avait fait, du reste, dès l'abord, un accueil chaleureux en raison du bon souvenir qu'il avait conservé de lui.

N. L.

La littérature au Soudan

Au moment où le ministre des colonies, M. Lebon, va parcourir le Soudan, il était curieux de rechercher quelle peut être la littérature de ces Peulhs et de ces Bambaras, qui ont aussi leurs Pindare et leurs Plutarque. C'est ce qu'a fait M. Léo Claretie dans un article que publiera demain la *Revue des revues*. Un fama ou chef du pays, qui parle le français, a traduit pour lui un lot de ces chants et poèmes.

En dehors des faits de guerre, les sentiments les plus délicats, comme l'amitié, y sont exprimés avec une finesse émue. Dans un de ces *passo* ou chants, un ami pleure sur son ami cher tué au combat :

« — C'est grande douleur d'être séparé pour toujours de l'ami qu'on était accoutumé à ne pas quitter. Mais les gens sans cœur ne comprennent pas, et ils vous disent : « Comment faisiez-vous avant de vous connaître? » Hélas! alors je ne le connaissais pas! »

Ecoutez cette chanson bambara du Kaarta :

« — Diah! oiseaux; Diambéré, l'homme barbu, laissez-nous chasser les oiseaux; que tous disent en chœur :

» Diah! diah! diah! oiseaux! diah!

» La petite fille de Alahi sort de la maison pour aller s'installer dans le lougan de son père, afin de chasser les oiseaux qui mangent le mil; le jeune homme, objet de ses espérances, épris d'amour, voulut se trouver seul avec elle : il alla la rejoindre dans le lougan de son père qu'elle était chargée de surveiller tous les jours. Cette princesse avait comme femme de sa suite une captive de case et une griote; elle ne voulait point que celles-ci fussent au courant de son commerce; lorsque le soleil arrivait à midi, elle disait à sa griote : « Va te promener de ce côté-ci du lougan! » et à la captive : « Va te promener de ce côté-là du lougan. »

» Quand les femmes de son entourage étaient parties et qu'elle se voyait seule, elle donnait le signal à son amant en chantant : « Diah! diah! diah! oiseaux! diah! jeune guerrier au brassard, c'est à toi que je m'adresse, ô cavalier au cheval blanc arabe, me laisses-tu seule chasser les oiseaux : jeune homme au pantalon en toile, n'as-tu pas entendu les propos qui ont été tenus sur nous : on dit que deux personnes de condition libre se sont unies d'amour honteusement; il faut cependant se résigner à souffrir cette honte. Mes pères m'ont appelée hier pour me mettre en demeure de leur déclarer le nom de celui qui m'a mise en état de grossesse; je me suis refusée à faire cette déclaration; ils m'ont menacée de me tuer si je ne leur disais pas le nom du coupable. Je leur ai répondu qu'ils sont libres de me tuer, mais je ne prononcerai jamais le nom qui m'est demandé; si je persiste dans mon refus, c'est parce que les hommes francs sont rares maintenant; ne me démentirais-tu pas si je donnais ton nom? je l'ignore! Si cela doit te couvrir d'opprobre, j'aime mieux prendre toute la responsabilité, car un homme de condition libre ne doit pas souffrir la honte que peut supporter une femme; je prends sur ma tête tout le poids de ce qui s'est passé; la femme ne sait dire que : « Je suis morte », mais jamais : « J'ai eu honte ». Au milieu de toute la population du Kaarta, je dis : « Diah! mon ami, je » serais désolée de te voir couvert de déshonneur; diah » Kono! diah! diah! diah! que tous disent en chœur : » Diah! diah! diah! diah! Kono! diah! »

S'il est une chose surprenante, c'est de trouver chez ces populations du Soudan un pareil raffinement de délicatesse.

(Temps.)

Tout s'arrange

Nous tenons à offrir aux lecteurs de la *Jeune Belgique* la primeur d'un document qui, certes, ne manquera pas de les intéresser vivement. Le Roi, ému des plaintes de son ami De Groux, lui a dépêché un billet que nous avons pu nous procurer à prix d'or, la direction de la *J. B.* n'ayant, Dieu merci, la crainte d'aucun sacrifice pécunier.

Voici :

« Château de Laeken, 25 octobre 1897.

» Pardonne-moi, mon cher Henry, si je ne t'ai pas écrit plus tôt. C'est vrai, ta colère est légitime, je t'ai négligé; mais aujourd'hui que l'exposition touche à sa fin et que les nègres sont partis, je vais pouvoir, comme par le passé, me consacrer tout entier à la contemplation de ta peinture.

» D'ailleurs, n'es-tu pas le peintre le plus monarchique qu'il y ait? Nul doute, si l'on avait su te goûter ici à ta valeur, que tu n'eusses, après avoir fait revivre l'épopée napoléonienne, immortalisé par les pinceaux notre noble révolution de 1830.

» Quant aux Belges d'aujourd'hui, je ne puis, moi qui les connais, me rallier assez à ton jugement dont la sévère équité n'exclut pas la courtoisie la plus raffinée : oui, ce sont indiscutablement des cuistres. Que ne suis-je à Fontainebleau près de toi, jouissant du bienfait de ta parole, si vive, si personnelle, si spontanée... Ah! tu ne dois rien à personne, toi, mon bon Henry, tu es bien toi-même!

» Tu as bien fait de dire que j'étais ton ami (car je le suis, va, cher!) et cette proclamation ne peut que consolider les liens qui nous unissent; peut-être, pour qu'il ne soit pas jaloux, aurais-je dit, à ta place : « Le Roi de Suède et le Roi des Belges étaient mes seuls amis en Europe. »

» N'empêche que tu peux t'attendre à recevoir prochainement quelque invitation à chasser à courre avec Félix, qui, lui aussi, voudra sûrement devenir ton ami... Je t'engage à te faire prier un peu, ça fait bien... et puis, après tout, ce n'est pas une tête couronnée. (Sois tout de même gentil.)

» Si tu avais le temps, viens me voir, nous passerons une revue ensemble.

» Tu sais, mon vieux copain, combien je te suis dévoué, aussi promets-moi bien de ne mettre *aucune délicatesse* à te servir de moi, pour quoi qu'il te plaise.

» Au revoir.

» Crois-moi toujours ton féal.

» LÉOPOLD.

» P.-S. — Mes gracieusetés à Léon Bloys.»

Heureux De Groux, on peut dire que vous êtes un arriviste, vous! bien que parti, et jusques à quand, bon Dieu!

On ne vous oublie pas, allez, ici.

PRINCE MARLIÉRAVI.

Memento

UNE LETTRE DE M. BULS. — M. le bourgmestre de Bruxelles nous écrit :

« Bruxelles, 21 octobre 1897.

» Cher Monsieur,

» En rentrant d'Italie, je lis, dans le n° du 18 septembre de la *Jeune Belgique*, votre protestation contre le projet que m'a prêté une feuille de Bruxelles : la construction au quartier N. E. d'un fac-simile de l'église cistercienne de Villers. — J'avais,

en effet, lu cette nouvelle erronée dans un de nos journaux, avant mon départ, mais comme j'ai pris pour règle de me fier au bon sens de mes administrés et à la confiance de mes amis pour ne jamais envoyer aucun démenti à la presse, je n'avais pris nul souci du projet absurde qu'on me prêtait.

» Votre article me prouve que j'ai eu raison, et je vous écris uniquement pour vous remercier de n'avoir pas douté de mon goût.

» Agrérez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

» BULS. »

LE JUBILÉ D'ARNOLD BÖCKLIN. — La ville de Bâle a voulu rentrer en grâce auprès des admirateurs frénétiques et fort agressifs de Böcklin, qui lui avaient maintes fois amèrement reproché sa longue indifférence et son ancienne injustice pour son illustre enfant. Elle vient, comme M. Philippe Godet l'a déjà dit à nos lecteurs, de célébrer solennellement le soixante-dixième anniversaire du maître; — et la dernière journée des fêtes, à laquelle j'ai eu la bonne fortune d'assister, suffira, il faut l'espérer, à effacer les mauvais souvenirs et les péchés des « philistins ». Le « clou », comme on dit élégamment à Paris, a été la représentation officielle, au théâtre de la ville, d'un poème dramatique et symbolique où lesdits philistins ont été d'abord couverts de ridicule, puis miraculeusement convertis... Je sors de cette représentation et c'est à peine si j'ai le temps de griffonner ces lignes avant le départ du courrier. On excusera ce qu'elles auront de décousu et d'indigne de la majesté du sujet. Pensez, en effet, que Böcklin, d'après ses derniers exégètes, c'est tout simplement un Richard Wagner peintre; — que dis-je? c'est plus encore : « Il résume *posthument* (sic), » en plein dix-neuvième siècle, toutes les tendances, les » croyances, les rêves, les sciences, les lettres, les arts, l'esprit, » en un mot, du saint empire romain germanique. » Et d'ailleurs il est universel; « son génie est de tous les temps et de partout »; il appartient « à l'humanité, comme Eschyle et comme Wagner ». L'art allemand, dit un autre, « a un grand » représentant que les Germains des quatre pays admirent » comme le plus grand d'entre eux. C'est Böcklin, le peintre-poète. Il a atteint ce que Goethe ambitionna vainement. Il est » parvenu à infuser à l'antique idéal de la Beauté une âme » germanique, et, un jour d'été, après avoir vu, à l'heure mer- » veilleuse de midi, le vieux Pan, il nous a rendu, à nous autres » Germains, par ses tableaux éclatants de couleurs, ce que nous » avons perdu : notre sentiment de l'univers et de l'infini ».

On comprendra dans quel trouble m'a jeté la lecture de pareils commentaires, — trouble d'autant plus grand que cet enthousiasme est volontiers menaçant pour quiconque ferait mine d'essayer la moindre « réserve ». Ne pas admirer « comme une bête » le « colossal artiste », c'est donner la mesure d'une « outrecuidante suffisance ».

Aussi attendrai-je, pour en parler, d'avoir revu à tête reposée l'exposition ouverte encore jusqu'à demain soir. Il ne sera question aujourd'hui que de la représentation à laquelle je faisais allusion tout à l'heure : *Festspiel zur Böcklin-Feier in Basel*, dont l'auteur est M. Rudolf Wackernagel.

Le rideau s'est levé devant une salle pleine, de l'orchestre aux plus hautes places, d'un public élégant et respectueux. La scène représente une clairière, au cœur d'un bois sacré (d'après le tableau de la galerie Schack... Le livret l'affirme, du moins, mais le décorateur a fait comme il a pu). Pan lui-même a paru à nos yeux étonnés. Il s'était fait, avec les restes de vieux manchons de quelques dames bâloises, une fourrure fauve dont l'aspect bonasse et bourgeoise aurait fait éclater de rire un public moins respectueux. Donc, Pan nous confesse qu'il a fort envie d'embrasser une femme :

*Treffe ich ein Weib,
Najade, Nymphe oder Menschenmaid,
Gleichviel, so Küß ich sie...*

Il est heureusement interrompu par l'arrivée d'une compagnie de bourgeois gâteux et de « philistins », — qui symbolisent la foule innombrable des anciens négateurs du génie de Böcklin. Il faut voir comme on les traite!... Kaulbach et von Schwind furent moins cruels pour les philistins de leur temps... Au milieu de ces ignobles bourgeois, deux jeunes filles : Anna et Lili. Anna nous confie qu'un certain Ralph, peintre d'avenir, ne lui est pas indifférent; elle « l'espère »... Et le voici justement, avec ses camarades d'atelier et leur vieux professeur, qui n'est désigné que sous le nom de « Alter Künstler » qui pourrait ici se traduire : « peintre vieux jeu ». Ce pauvre homme aussi a passé un mauvais quart d'heure. Mais comme les bourgeois, il sera converti; ses yeux s'ouvriront à l'art véritable, à la beauté, à la nature, que les formules dont il était l'esclave, la dupe et le pédant, lui cachaient jusqu'ici.

... Et qui accomplira ce miracle? Un de ces centaures, symbole des forces éternelles, mystérieuses et inépuisables de la nature, que Böcklin s'est plu, comme on sait, à peindre dans quelques-uns de ses meilleurs tableaux. L'entrée de ces centaures, — qui avec une conscience touchante s'étaient fait une tête « à la Böcklin » et piaffaient en scène dans leur croupe en carton, comme de vrais quadrupèdes, — a failli exciter une douce gaieté, — aussitôt réprimée par le respect religieux plus fort que le sentiment de tous les ridicules.

Il suffit au vieux centaure de quelques paroles et à Pan d'un geste pour ouvrir les yeux du vieux peintre, qui tout à coup découvre la nature et la célèbre en strophes bien senties... Cependant, au fond du théâtre, le décor change et l'on voit sur les flots paraître la *Vénus Anadyomène*, que Böcklin a peinte dans l'escalier du musée... Les philistins sont des premiers à apporter des couronnes. Nouveau changement : la toile de fond représente les collines de Fiesole, où le maître vit loin de sa patrie, — et des chœurs de brigands calabrais et de Napolitaines, — pourquoi, mon Dieu! — viennent tout à coup se mêler aux nymphes, aux muses, aux centaures, aux bourgeois et aux peintres pour chanter, aux sons d'une musique où les cuivres alors s'exaspèrent, la gloire du peintre bâlois :

*Schwingt euch, Chöre, jubeltänig,
Schwebt hinein zu jenen Mauern,
Dringet ein und rauscht und brausct :
Heil, Heil, Heil dem grossen Meister.*

Que n'ai-je le temps de mettre en lumière la beauté de ce poème symbolique et profond! Me voilà en tout cas bien préparé à pénétrer demain l'esprit « posthument saint-empire romain germanique » de l'œuvre de Böcklin.

ANDRÉ MICHEL.

LES ÉCRIVAINS BELGES. — M. Charles Morice publie dans la *Chronique* une série d'articles sur l'esprit belge. Nous y lisons ceci :

« Le trait qui, à notre point de vue actuel, seul importe, c'est que ni les écrivains de langue flamande dans la Belgique de langue flamande, ni les écrivains de langue française dans la Belgique de langue française, ne trouvent auprès de leurs compatriotes les éléments moraux et matériels de la reproduction et de la vie. Il en résulte, parmi les écrivains flamands, « une orientation inquiète, mal assurée », que M. Cyriel Buyse constatait récemment, et, parmi les écrivains de langue française, une émigration constante, déjà passée dans les habitudes, vers Paris. Ils s'y acclimatent, du reste, à merveille, et, tout en dépouillant, plus ou moins, tous un peu (et fatalement) les caractères originels de leur race, lui font grand honneur.

» Et quand on pense que plusieurs, et non les moindres, de ces littérateurs ont dû, de naissance flamande, apprendre volontairement la langue dans laquelle ils expriment si bien leur rêve de beauté, on se demande où ils ont puisé tant d'énergie, étant donné le peu d'encouragement qu'obtinrent leurs premiers efforts. D'autre part, on ne s'explique pas l'incapacité de la Belgique à retenir chez elle ses écrivains, quand on constate qu'elle les produit en si grand nombre. Elle est peut-être, en effet, relativement au chiffre de sa population, le pays d'Europe où naissent le plus d'hommes de lettres.

» Les réponses à ces deux questions s'enchaînent et vont nous conduire à une observation de la plus haute importance quant à notre étude de l'Esprit belge.

» C'est, je viens de l'indiquer, à la dualité des langues parlées en Belgique qu'il faut demander le principal motif de l'exil d'élection des écrivains, au moins par leurs œuvres, sinon toujours par leurs personnes. Ne trouvant pas dans leur pays, d'étendue déjà faible, réduite encore grâce à ce partage, un centre et un rayonnement suffisants de publicité, étant et risquant d'être longtemps encore les uns des autres les seuls lecteurs, ils ont, avec une bravoure unique, si je ne me trompe, dans l'histoire, pris le parti de s'adresser là où il y avait déjà le plus de concurrents, mais aussi, avec le plus de clartés, le plus d'éléments à l'expansion littéraire. Soit dit en passant, ce choix que firent de la France et de la langue française les littérateurs belges, alors que les parentés et les affinités de la langue flamande eussent pu les attirer plutôt vers l'Allemagne, est des plus précieux parmi les signes qu'on peut opposer aux théoriciens trop pressés de conclure à la mort du génie latin : pas si mort, puisque toute une race, bien vivante, encore que bien mêlée, n'hésite pas à lui apporter le contingent de sa belle activité intellectuelle.

» Mais, justement parce qu'ils étaient, dans leur propre pays, leur propre public, les littérateurs belges, en s'associant au mouvement littéraire français, retardaient d'autant la création d'un centre littéraire belge. En partant à la conquête de l'Odéon et du *Mercur de France*, ils emportaient avec eux, dans leurs manuscrits, leur patrie. Ce ne fut pas sans laisser, à Bruxelles en particulier — des revues, des journaux en témoignent — les traces de tentatives qui n'avaient pas été toutes vaines. Mais l'orientation, sauf des exceptions rares, devenue française, donnait, par un phénomène de réfraction spirituelle, des couleurs françaises à ces tentatives originellement nationales. La Belgique avait désormais à Paris la capitale de sa république des lettres.

» Elle y trouvait son compte : par l'exercice de ses extraordinaires facultés d'assimilation, ici poussées au point sublime; par l'expansion, malgré cette assimilation même, de ses qualités nationales et de races; par le bénéfice du développement qu'elle acquit bien vite au contact d'un esprit moins réaliste que le sien et que sa collaboration surprit — l'époque des premiers Symbolistes — en pleine crise d'idéalisme. »

UN SUIVEUR DE BAUDELAIRE. — Pour imiter, dans la mesure du possible, le Baudelaire qui flagellait les Belges, un pauvre Belge malgré lui, M. Henri De Groux, a écrit à Raitif de la Bretonne, dans le *Journal de Paris*, les choses terrifiantes que voici :

« Cher Monsieur,

» Je me crois obligé de vous informer que je suis Français, et que ce n'est que par une étrange inadvertance de mes auteurs que je me trouve être sujet belge. Outre cette gaffe de naissance, celle de ma trop légère option demanderait enfin réparation; vous conviendrez que je ne puis être fier d'être Belge. Cela ne m'est, certes, arrivé qu'une seule fois dans ma vie, à Munich, devant les soixante-quinze glorieux Rubens de la Pinacothèque.

» La Belgique actuelle est un mensonge..., un milieu neutre et pleure qui me dégoûte au delà de toute expression. N'étaient les vingt-huit jours, l'ennui de l'uniforme (généralement assez hideux), les cinq cents francs à verser, je me referais Français dès demain pour apparaître enfin à une vraie nation.

» Ce qui pourrait arriver de plus propice aux Belges, en somme, ce serait d'être annexés. Mais Bismarck aurait dit que c'était des... dont il ne voudrait pas dans ses écuries; que la responsabilité de cette opinion soit légère au grand chancelier, je la lui laisse, toute décourageante qu'elle soit, quant à l'avantage d'avoir les Belges avec ou contre soi.

» Les Belges n'eurent de moments mémorables dans l'histoire que sous les dominations. A force d'attraper, des Espagnols, des Autrichiens, des Français et des Hollandais, de terribles coups de pieds dans le... bas des reins, il leur fut possible de s'élever parfois au-dessus d'eux-mêmes. Réduits à leur unique initiative aujourd'hui, après s'être séparés des Hollandais au cri de *l'Union fait la force*, leur devise de troupeau, ils s'achèvent dans le néant des conflits les plus mesquins et les plus bêtes, poursuivis toujours, malgré la sotte devise, de l'idiote rage caractéristique de se diviser de plus en plus.

» Bref, je suis enchanté qu'il vous ait plu de notifier à tous les mannekenpis juifs, flamands et wallons combien je suis heureux enfin de respirer loin de leur vasque.

» Ne serait-il pas un peu belge de ma part de consentir à m'attribuer toute la méchanceté témoignée par vous à cette d'ailleurs peu excitante race et d'avoir eu par procuration le plus insolite esprit?

» Leroi était en Belgique l'un de mes très rares amis; il est vrai que, depuis qu'il est dans les ivoires et les caoutchoucs congolais, qui lui coûtent à la fois beaucoup d'argent, beaucoup de Belges et beaucoup de nègres, ma peinture ne peut plus suffisamment l'intéresser. — Il fallait bien d'ailleurs que Baudelaire eût, plus que jamais, tout à fait raison: « En Belgique, pas d'art; il faut être grossier pour être compris. Peu-ple de servants, etc. »

» Agrérez, cher Monsieur, ma très amicale poignée de main.

» (S.) HENRI DE GROUX.»

LES PETITES MISÈRES DE L'ART CHRÉTIEN. — On lit dans le *Journal des Débats*:

« L'Etat bavarois vient d'acquérir, à l'Exposition internationale de Munich, une peinture de M. de Uhde, *l'Ascension*, pour le prix de 32,500 fr. Cette toile est destinée à la Pinacothèque. Jusqu'ici, l'histoire n'a rien de singulier. Il est tout naturel que la Bavière encourage un de ses plus éminents artistes. Mais elle a des façons d'encouragement qui lui sont particulières. Le ministre des cultes, ayant considéré le tableau, fut saisi de scrupules. Il jugea que la figure du Christ n'avait pas un caractère assez majestueux, et éleva des objections contre l'achat de l'œuvre et son entrée au musée. Ces objections furent assez fortes pour qu'on les soumit au peintre lui-même. M. de Uhde consentit à retoucher la figure selon les vœux du ministre; en quoi il fit assurément preuve de grande complaisance. Mais tout n'était pas fini. On n'estima pas possible d'abandonner à la libre fantaisie de M. de Uhde des retouches aussi délicates, et l'on déclara qu'il fallait préciser avec une extrême rigueur le caractère et la portée de ces changements. Pour obtenir ce résultat, il ne sembla pas superflu d'avoir recours à un grand nombre de juges éclairés. C'est pourquoi « une réunion extraordinaire de la commission compétente va être ordonnée pour trancher la question ». *Réunion extraordinaire* est fort bien dit. Il est difficile, en effet, d'imaginer une réunion plus extraordinaire que celle de ces juges délibérant gravement sur l'expression, la forme et la couleur qu'il convient de donner au Christ, tandis que l'auteur attend avec patience, les pinceaux à la main, qu'un

vote, rendu à la majorité absolue des suffrages, ait fixé ses doutes et déterminé son inspiration. *Commission compétente* est, il faut l'avouer, d'un style moins heureux. La compétence est tout justement ce qui peut manquer le plus à une telle commission. Mais, quels que soient ses arrêts, il faut espérer qu'ils seront portés à la connaissance du public, et que l'on saura exactement la dose de majesté nécessaire et suffisante à une figure de Christ, afin que celle-ci soit admise à franchir les portes de la Pinacothèque. »

M. ANATOLE FRANCE d'après les *Normaliens peints par eux-mêmes*:

« L'Ecole normale est une Sorbonne à tout faire: il en sort des évêques, des acteurs, des peintres, des musiciens, des auteurs dramatiques, des critiques, des poètes, des ministres, voire des professeurs.

» Quelle que soit leur destinée, tous gardent quelque chose du même esprit, l'esprit normalien. C'est un esprit, et c'est de l'esprit. Il est fait d'orgueil et de timidité, de confiance et de défiance; il est fait de candeur et d'ironie, d'indulgence et de sévérité... Il y entre même des gourmes et des morgues. C'est un je ne sais quoi d'imprécis, un rien peut-être, à peine un demi-sourire.

» Faites la synthèse de ces qualités discrètes et de ces défauts élégants: vous obtiendrez la *normalité*. Et s'il en faut donner un exemple, le type accompli du normalien est sans contredit M. Anatole France, ancien élève de l'Ecole des chartes. »

— Et voilà comment on n'est jamais trahi que par les siens!

CLASSIQUES ET MODERNES. Ci une note trouvée dans un vieil *Art moderne*:

« Il y a quelque temps, la *National Zeitung*, de Berlin, ouvrait une enquête afin de déterminer quels étaient les auteurs les plus lus en Allemagne. De cette enquête, faite en quelque hâte, il résulte que les écrivains modernes l'emportent sur les anciens dans la « bataille des livres »; mais un rapport récemment publié par la Bibliothèque universelle semble prouver que l'on s'est trop pressé d'adopter cette conclusion, et que les classiques maintiennent leur supériorité. La Bibliothèque universelle a vendu 619,000 exemplaires de *Guillaume Tell* de Schiller; c'est ce livre qui vient en tête de la liste. Il est suivi par *Hermann et Dorothee* de Goethe, 490,000 exemplaires. La troisième et la quatrième place appartiennent aux traductions allemandes de *Ivanhoé* de Walter Scott, avec 48,000 exemplaires, et de *Pickwick* de Dickens, avec 40,000. Puis vient Shakespeare, dont le succès ne décroît pas: la « demande » tend même à se relever quelque peu. Le prétendu triomphe des modernes sur les anciens n'est donc pas réel; et l'erreur tient à ce fait que l'enquête de la *National Zeitung* a eu pour théâtre uniquement les grandes villes: elle n'a donné aucun éclaircissement sur le véritable état d'esprit du pays entier. »

M. GEORGES RODENBACH a lu, devant la tombe des Goncourt, où l'anniversaire de la mort d'Edmond avait réuni quelques amis fidèles, ces stances mirifiques:

Salut, maître, dans la lumière et dans les roses
Vous êtes deux en un, Sainte-Dualité,
Et sur la terre maternelle où tu reposes,
Ce n'est qu'un seul tombeau que vous avez sculpté.

Vous êtes deux en un, vous êtes le Mystère,
Le mystère de la Sainte-Dualité,
Et parmi le soleil et les roses d'été,
En étant d'eux, aucun de vous n'est solitaire.

Vous êtes, les Goncourt, le beau mystère unique
Par qui le fait humain au divin s'égalait;
Deux en un, un en deux — ensemble vous voilà,
Et seul à votre cas le cas de Dieu s'applique.

Votre mère en souci vous avait joint les mains
Au moment où son âme entra dans l'heure noire
Sans savoir que c'était pour de tels lendemains,
O jumeaux de la vie, ô jumeaux de la gloire!

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. **1 00**

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 2 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

« I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 45

6 Novembre 1897



LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD — Eloge de notre oncle.
IWAN GILKIN. — La Minerve au Centaure.
MARIA STAR. — De l'équilibre physique.
JEAN DELVILLE — Ad astra
M. Brunetière en Amérique.
Départ.
MEMENTO.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel

Le Numéro : 25 centimes.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la
Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remoucheimps, Julien Roman, Antonio Sante Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, det THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur holiande numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Edition ordinaire* 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *L'Innataion de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féerique*, *les Derniers vers*. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Quelques* 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Eloge de notre Oncle

Si nous nous mettions à faire l'éloge de notre oncle?

Non seulement ce serait drôle, mais ce serait juste.

Il y a longtemps que Théodore de Banville dédiait à M. Sarcey ce charmant camée :

« Quand l'Ours de La Fontaine eut tué, d'un coup de pavé, son compagnon, l'amateur de jardins, il voulut du moins conserver un souvenir de cet ami brusquement enlevé à sa tendresse. Comme il put, naïvement, à coups de bêche, il tailla et sculpta son pavé pour en faire le portrait souhaité. Un nez, une bouche, une barbe, il figura tout cela dans la mesure de ses moyens, et même, après avoir modelé les oreilles, pensa oublier les yeux. Or, l'image sculptée par l'ours avait l'air si honnête et si conciliant, que Jupin, le bon Jupin des Fables, touché d'un tel effort ingénu, anima ce consciencieux travail, lui donna l'innocence des gazelles effarées, l'agréable murmure du ruisseau qui coule dans l'herbe, la fidélité des colombes, et nomma le tout : Francisque Sarcey! »

Comment le pavé de l'ours devint la tête de Turc de toute une génération, de plusieurs générations et du vieux Vatenguerre essoufflé qui trône à l'*Art moderne*, c'est ce qui regarde les historiens, s'ils consentent encore à regarder ce qui les regarde. Toute génération qui se respecte, et à plus forte raison toute génération qui ne se respecte pas, a besoin d'une tête de Turc. La tête qu'elle choisit ainsi pour approuver la force de certaines plaisanteries traditionnelles, déjà vieilles au temps du roi René et de la reine Berthe, qui filait avec un

grand pied, est quelquefois turque; mais le plus souvent, elle n'est pas turque du tout. Et quand elle est à la fois malicieuse et solide, elle se moque de ceux qui lui donnent des coups.

Je crois que c'est le cas de la tête de notre oncle.

A tort ou à raison, M. Francisque Sarcey représente la critique bourgeoise dans ce qu'elle a de plus prosaïque et de plus étroit. Quand le Tentateur veut détourner un débutant d'avoir du bon sens et de la logique, il lui montre notre oncle et dit : « Voilà comment elle est, votre logique! Voilà comment il est fait, votre bon sens! » Et le débutant, qui succombe, achète une traduction de Ruysbroeck l'admirable, et se met à écrire en français pour les vaches d'Espagne. M. Francisque Sarcey n'est pas seulement une tête de Turc, c'est aussi un épouvantail. J'ai assisté à des discussions littéraires entre symbolistes à la fin desquelles les combattants, à court de raisons, se reprochaient d'être d'accord avec notre oncle. Celui qui en était convaincu s'enfuyait, poursuivi par les Euménides et se faisait justice en devenant notaire.

M. Francisque Sarcey est un épouvantail auquel trois ou quatre générations ont travaillé. Chacune d'elles lui a conféré un grade dans l'ordre de Croquemitaine, chacune d'elles lui a prêté un ridicule, une grimace, une posture grotesque, une grossière habitude d'esprit.

Sortant de l'Ecole normale et normalien endurci, M. Sarcey commença naturellement par être la bête noire de la deuxième génération romantique. Il refusa longtemps de confesser la divinité de Hugo et il adorait Voltaire. C'en était assez pour que Banville et ses jeunes amis le transperçassent de leurs flèches. Plus tard, touché de la grâce, M. Sarcey proclama le génie de Hugo : mais la génération naturaliste ne lui pardonna point cette proclamation. Elle reprit le Croquemitaine des

romantiques et l'embellit plaisamment de quelques nouvelles laideurs. Et lorsqu'enfin, M. Sarcey — dont la bonne volonté est grande — commence à faire sa paix avec les naturalistes, surgit l'école symbolico-incohérente, qui lui reproche d'étudier les taches d'Ibsen et d'écarter des grands théâtres une foule de génies inconnus. Les derniers romantiques étaient spirituels; les naturalistes étaient lourdement démonstratifs; les symbolistes sont grossiers. Je parie que l'oncle regrette Banville.

Certes, M. Sarcey eut quelques torts. S'il mit trente ans à reconnaître le génie de Hugo, cette lenteur n'est pas un titre de gloire; mais il ne faut pas oublier que notre futur oncle jugeait moins le grand poète lyrique et épique que le dramaturge, et il est encore permis de trouver aujourd'hui, comme M. Sarcey en 1867, qu'en regard de *Polyeucte* ou de *Britannicus*, *Hernani* est une œuvre faible. Semblablement, M. Sarcey défendit contre les naturalistes, avec une fougue exagérée et une intransigeance excessive, les canons de la vieille dramaturgie; mais il convient cependant d'ajouter que l'école naturaliste n'a donné au théâtre ni un chef-d'œuvre, ni même une œuvre. Quant au symbolisme, il n'existe pas plus au théâtre que dans le livre, et si M. Sarcey s'est montré sévère pour des œuvres informes, il a eu raison. Tels sont les péchés de notre oncle. Je les trouve véniels. J'ajoute que son culte superstitieux de la formule dramatique me fait quelquefois sourire, que son respect pour le sentiment de la foule ne me paraît pas toujours respectable, qu'il me blesse en considérant l'art dramatique au point de vue de la recette et que la familiarité de sa critique paternelle, en manches de chemise, où sa personnalité déborde comme un ventre, choque souvent les esprits délicats. Mais ce gros homme a une force : il sait ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas ; mais ce gros homme a une conscience : quand il voit qu'il s'est trompé, il le reconnaît ; mais ce gros homme a un mérite : les choses dont il parle, il les a étudiées et il les connaît ; mais ce gros homme a une originalité : il a du bon sens.

Le bon sens, qu'on est prié de ne pas confondre avec le sens commun, n'a jamais couru les rues, pas plus que l'esprit. Aujourd'hui il est presque aussi rare que l'esprit. Le jour viendra bientôt où l'on dira d'un écrivain : « Il a du bon sens » comme on dirait d'un milliardaire : « Il a *Régent* ou *le Sancy* ! » Les chefs de la prétendue école du

bon sens n'avaient pas de bon sens du tout. Si Ponsard en avait eu, il n'aurait écrit ni *Lucrèce*, ni *L'Honneur et l'Argent*, ni *Charlotte Corday*; si Augier n'en avait pas manqué, il n'aurait pas écrit *Gabrielle*. Par contre, il y en a beaucoup dans *Les O les Fumambulesques* et dans *La Légende des Siècles*. Le divin Goethe en avait à revendre, et M. Viélé-Griffin devrait en acheter encore, même s'il en avait. C'est parce que Taine eut du bon sens qu'il fut un grand historien et un grand critique. C'est parce que M. Mirbeau n'en a point qu'il carillonne dans le vide, à tour de bras, des nati-vités illusoire, et qu'il improvise, pour des rois mages comme M. Henry Bauer, d'extraordinaires Ephéniades en l'honneur des plus lamentables fœtus.

M. Sarcey a du bon sens, pas autant que Taine, mais il en a. Il a même de l'esprit. Il dit courageusement ce qu'il pense, et le dit en bonhomme qui n'a pas le temps de lécher ses mots. Il est mille fois plus vivant, à soixante-dix ans, que le troupeau des jeunes snobs qui vont bêlant derrière la gaffe, travestie en houlette, des Mirbeau et des Bauer. Il me plaît, mon oncle, et ce critique des bords du Danube, malgré sa lourdeur, est loin d'être un sot. Il a spirituellement refusé d'entrer à l'Académie, et dussé-je fouler aux pieds toutes les délicatesses de l'âme belge, j'aime mieux avoir raison avec lui que d'avoir tort, fût-ce avec M. Jules Lemaitre. Mon oncle est un brave homme, et je l'aime sans être son neveu.

ALBERT GIRAUD.

La Minerve au Centaure.

C'était à Florence, au temps de Laurent de Médicis, dit le Magnifique. Dans l'atelier qu'inondait la lumière du soleil, Alexandre Filipepi, qui fut surnommé le Botticelli, rêvait longuement, assis devant son chevalet. Son regard vague flottait sur le panneau neuf, qui attendait l'inspiration du maître. Il avait déposé sur le carreau, à côté de lui, la palette chargée de couleurs, mais sa main droite balançait distraitement un long pinceau. Les heures s'écoulaient. Cependant, le peintre, perdu dans sa rêverie, entendait à peine tinter la cloche de Santa-Maria Novella, qui scandait la

fuite du temps. Des pensées confuses s'agitaient dans son esprit.

Il songeait aux tableaux qui l'avaient rendu célèbre. C'étaient des madones merveilleuses, d'une grâce noble et délicate, vêtues, comme ne furent jamais princesses ou impératrices, des étoffes les plus riches, et parées de bijoux qui eussent fait pâlir d'envie la reine de Saba. Autour d'elles s'empressaient des anges adolescents, en qui s'incarnait la beauté fine et fière de la jeunesse florentine. Puis, c'étaient des allégories antiques, des dieux souriants, des déesses resplendissantes, tantôt au bord d'une mer azurée où il pleut des roses, tantôt au fond d'un bois de lauriers, où, sur l'herbe fleurie, dansent les Grâces enlacées. Et le peintre se disait que son âme avait vibré à l'unisson de l'âme de Florence, car, en ces temps extraordinaires, deux pensées semblaient se disputer les esprits. Le monde occidental venait de découvrir l'art et la littérature de la Grèce antique et de l'ancienne Rome. Une beauté inconnue surgissait des parchemins et les dieux de marbre sortaient du sol, révélant leur splendeur aux yeux éblouis de l'Italie. A Florence, Laurent le Magnifique avait attiré les savants que passionnait la résurrection de l'antiquité. Marsile Ficin, versé dans la philosophie et les lettres, avait fondé l'académie néo-platonicienne, où se réunissaient de doctes personnages. Et telle était l'ardeur de quelques-uns pour l'idéal retrouvé des païens, qu'ils en oubliaient la religion chrétienne, et qu'ils inclinaient leur cœur vers les cultes anciens, où l'Eglise avait jadis dénoncé l'œuvre des démons. Cependant, par une contradiction singulière, cette renaissance de la pensée païenne était accompagnée d'une brûlante recrudescence de la foi. Un Frère de l'ordre de Saint-Dominique, Jérôme Savonarole, prêchait avec une véhémence étrange le renoncement aux biens de ce monde; il exhortait les Florentins à la pénitence dans un langage terrible, qui rappelait les imprécations des prophètes. Il préparait cette république politico-mystique, qui allait succéder à la tyrannie de Laurent et où l'on devait, voir, un jour, à l'appel du Frère Jérôme, les femmes abandonner, en pleurant, leurs parures et leurs vêtements de soie, les citoyens riches, apporter leurs tableaux, leurs statues et leurs livres profanes, afin de les brûler sur les places publiques.

Déjà l'on se pressait aux sermons du célèbre dominicain, et au pied de sa chaire il pouvait

reconnaître les membres les plus illustres de l'Académie platonicienne, Marsile Ficin lui-même, Ange Politien et le prodigieux Pic de la Mirandole, aussi célèbre par sa jeunesse et sa beauté que par sa science, qui, disait-on, surpassait celle des hommes les plus érudits de son temps.

Tels étaient les deux courants qui entraînaient les âmes des Florentins. Sandro Botticelli, qu'un penchant secret portait vers le moine dont il devait devenir plus tard l'ami et le disciple, songeait avec une langueur attendrie à ce bel idéal antique, qui avait enivré sa jeunesse et auquel il allait bientôt renoncer pour vivre dans la pénitence. Au fond de son cœur, les dieux de beauté et de lumière protestaient contre le reniement de l'artiste. Mélancoliquement, devant le chevalet et le panneau vierge, il songeait, balançant le long pinceau où séchait un peu de couleur pourpre. Son regard se faisait plus vague, et, dans son imagination, où passaient mille formes fuyantes, peu à peu une vision se précisait.

Environnée d'une lumière céleste, une femme se dressait devant lui. Sa robe légère, aux longs plis flottants, était semée de fleurs exquises. Ses cheveux, élégamment noués par des cordons de perles, retombaient sur ses épaules. Son visage alliait, dans une souveraine majesté, la beauté parfaite et l'expression d'une intelligence surhumaine. Elle souriait. Sa main droite tenait une lance enguirlandée de fleurs et de feuillage; à ses pieds le peintre aperçut, négligemment abandonnés sur le sol, un casque et un bouclier.

L'apparition paraissait si vivante que Sandro Botticelli crut l'entendre parler.

— Tu m'as reconnue, dit-elle; je suis l'âme d'Athènes et sa déesse protectrice. Les Grecs m'appelaient Pallas-Athénè. Les poètes t'ont appris que je suis sortie toute armée du front de Jupiter. C'est ainsi que la sagesse devait jaillir de la pensée d'un dieu. Les savants prétendent que je suis seulement l'éclair déchirant la nuée orageuse. Qu'importe mon origine lointaine? Je suis l'emblème de la lumière qui illumine les ténèbres, de la sagesse qui éclaire les intelligences.

Cette sereine clarté, je l'ai communiquée à la pensée des habitants d'Athènes, car ils furent mes fidèles adorateurs. Sur la colline qui domine la ville, ils m'avaient élevé un temple plus beau qu'aucune merveille du monde, et ma statue colossale, dominant la cité et la contrée entière,

apparaissait de loin dans le ciel bleu aux marins qui voguaient vers leur patrie.

La sagesse éclaire et discipline la pensée; dans toutes les œuvres que j'ai inspirées tu verras régner l'harmonie, c'est-à-dire le juste rapport des parties concordant vers un même but. Là est le secret de l'art de Sophocle et de Phidias, de la science d'Euclide et de la philosophie de Platon.

Je repousse toute passion grossière. Ne crois donc point que l'âme d'Athènes sourie aux chants obscènes des débauchés florentins qui prétendent imiter mon peuple en n'imitant que ses bacchantes. Celles-ci, même, il ne les imite point, car dans les fêtes licencieuses de Dionysos, les Grecs n'oubliaient point le dieu, dont la pensée les remplissait de crainte, et la terreur religieuse planait sur l'orgie. Mais les instincts que déchainait Dionysos, j'ai toujours ordonné de les dompter. Si tu veux ressembler aux meilleurs fils d'Athènes, fais ce qu'ils ont fait, honore ton Dieu, honore ta patrie, élève ta pensée dans la lumière. Veux-tu savoir ce que je fais pour les miens ? Regarde !

Et la déesse tendit la main. Devant elle un centaure érigeait son torse humain, qui jaillissait du corps frémissant d'un cheval au poil sombre. D'un geste plein de grâce et de force, la sage Pallas saisit la chevelure hérissée du monstre et, élevant le bras, elle sembla tirer l'homme du corps de la bête.

Le centaure regardait avec une humble reconnaissance la déesse qui penchait vers lui la bonté souriante de son céleste visage. Et le peintre comprit alors pourquoi la grande Minerve avait laissé rouler à ses pieds les armes guerrières et s'était parée de fleurs fraîches et parfumées comme il sied à la sagesse en des siècles qui ont connu la douceur des saints Évangiles.

Et, comme la vision s'évanouissait, Sandro Botticelli saisit sa palette et se mit à ébaucher la Minerve au Centaure, qui orne aujourd'hui de sa beauté les collections du palais Pitti.

IWAN GILKIN.

De l'équilibre physique

« Mens sana in Corpore sano ».

MA TRÈS BONNE,

Je suis encore toute émue et très navrée par ta lettre. Elle m'a touchée parce qu'elle est écrite avec ton cœur, elle m'a attristée parce que j'y

vois un fiévreux découragement. Tâchons de trouver des mots qui te convainquent du souci que j'ai de ta guérison morale. C'est plus malaisé que tu ne crois. Que de charitables sentiments sont restés ensevelis dans les brumes du cœur, faute d'un rayon qui aurait fait la lumière ! Le mot juste est comme la flèche qui va au but; ce sont les traits égarés qui blessent.

Je viens te dire que ton état d'âme m'effraie; il ne me surprend pas; — il est la conséquence logique de toute ta vie.

On t'a mariée très jeune à un homme aimable, mais nul, qui n'a pas su transformer le goût que tu avais pour lui en une solide affection. Alors tu as espéré remplir le vide de ton cœur par l'amour de tes enfants. Là aussi, tu devais ne récolter que désillusion : la maternité est un placement à fonds perdus. Donc, te voici à 35 ans, désespérée, un peu écoeuvée, et surtout torturée, par une nervosité dont tu veux te débarrasser à tout prix. Et alors tu te répands en plaintes tragiques : « La vie m'est insupportable, mon mari m'ennuie à périr, mes enfants n'ont guère souci de moi, le monde m'écoeure, j'ai perdu le sommeil, je vis de rien. Si je me supprimais ? » — Et mille autres propos de cette couleur !

D'abord, où as-tu pris qu'un mari soit fait pour nous amuser ? C'est nous qui avons été créées et mises au monde pour distraire ce maître qui a sur nous l'avantage de la force physique et des partialités de la loi.

Pour tes enfants, c'est à toi d'avoir souci d'eux. Ils sont en droit d'attendre tout de toi sans songer à te rien rendre.

Le monde te déplaît ? Seulement aujourd'hui ? Sur la fin des trente-cinq ans ? Tu es favorisée; — moi, il m'a toujours donné le haut de cœur. Pour s'y plaire, il faut être très jeune, très désœuvrée ou très ambitieuse.

Mais tu as perdu le sommeil, tu n'es plus gourmande ! Voilà, enfin, deux points tangibles qui m'intéressent véritablement, car il y a remède à ces misères-là, pourvu seulement que tu aies confiance dans mes ordonnances et que tu me donnes mon franc-parler.

Te doutes-tu, chère, par quels rapports intimes le physique et le moral sont solidaires l'un de l'autre ? La religion, l'amour, tous les sentiments, toutes les croyances qui nous tournent la face vers le ciel voudraient nous faire croire que nous sommes faits pour nous élancer au delà de nous-

mêmes. Ils nous dupent. Ils oublient les lois pesantes qui enchaînent nos pieds à cette terre. Ils contribuent à creuser l'abîme entre les deux moitiés de nous-même, le corps et l'âme, qui doivent vivre en harmonie.

Te voilà, toi. Tu as commencé par aimer ton mari avec de beaux transports parce que c'était le premier homme qui t'approchait. — Désillusion ! — Ensuite, tu as aimé follement le monde, les sports, le bal, les théâtres. Puis, tu as sincèrement chéri tes enfants. En tout cela tu as agi sans mesure, sans tenir compte des forces humaines qui sont limitées.

Et sais-tu ce qui va suivre la banqueroute de tes rêves? Fatalement, tu vas te jeter à corps perdu dans le mysticisme qui, lui-même, te mènera à une réaction rapide et t'entraînera à une funeste aventure. Tout cela, parce que ton éducation ne t'a pas éclairée sur ta nature.

Si, au lieu de l'enfance choyée et parée, qui a été la tienne, tu avais seulement côtoyé l'épreuve, tu aurais deviné que notre mission en ce monde n'est pas uniquement le plaisir. Mais tu étais ignorante et tu as marché devant toi à l'aveuglette. Au premier obstacle que tu as heurté sur ta route tu as été étonnée, puis révoltée. Eh bien ! voici les remèdes que je voudrais appliquer aux raffinés, aux intelligents, dont tu fais partie, qui vivent comme toi sur un malentendu.

Et, d'abord, il s'agit de savoir si vous êtes des égoïstes, uniquement préoccupés de vous-mêmes, ou si vous songez à épargner à d'autres les écoles que vous avez faites. En ce cas, obtenez des parents qui mettent des enfants au monde avec tant d'inconscience, qu'ils prennent le temps de les adapter à la vie ; qu'ils fortifient leur corps et leur âme dans cette certitude que l'équilibre moral est la conséquence de l'équilibre physique ; — ensuite, qu'on leur rende la main, dans un honnête respect de leur initiative et de leur libre arbitre.

Seules, ton intelligence et ma vieille affection pour toi peuvent autoriser la franchise de cette lettre, à laquelle tu pourrais me répondre : « Mon éducation n'est plus à faire ! » Sans doute, mais quand un être humain est doué comme tu l'es, il peut vouloir, *vouloir* à tous les âges. J'en parle par expérience.

J'ai connu les longues heures de révolte morale, l'impuissance matérielle de m'appliquer à une occupation quelconque, l'apathie de la volonté, l'indifférence pour la minute présente, la défiance

de l'avenir — et surtout le manque d'orientation intellectuelle. J'ai voulu me faire moi-même ; j'ai quitté Paris et le monde qui m'était à charge, j'ai fait retraite dans la campagne et, pour causer avec moi-même, j'ai souvent parcouru d'interminables avenues. Chaque pas que je faisais dans ce silence, dans ce recueillement de la nature, m'apportait de l'apaisement. En touchant la terre, j'avais repris des forces, non pas seulement pour vivre, mais pour penser. J'avais autour de moi le spectacle reconfortant du travail et de la beauté des choses. Je commençais de concevoir une vie nouvelle dans laquelle je me prenais à aimer plus que mes semblables les *idées immortelles*.

Voilà le remède dont j'ai usé et qui m'a réussi. Il est à la portée de tous les courageux, c'est-à-dire tout près de toi.

Etends la main. Le profit en vaut l'effort.

MARIA STAR (1).

Ad-astra

Regarde, Ami, là-haut, vers ce grand rêve bleu !
Plonge ton œil déçu d'athée et de sectaire
Dans les regards ardents de l'éternité claire
Où vibre la présence invisible de Dieu !

Il fait nuit, il fait nuit. La terre est vide et triste.
Ton cœur est sans amour et ton front sans penser ;
Dans l'ombre de toi-même est venu s'enfoncer
Le cri désespéré de ton âme égoïste.

O Jeune douteur qui n'as cru qu'au vieux néant,
Aveuglé par l'orgueil énorme de la Vie
Tu ne verras jamais ton mal ni ta folie,
Si tes yeux sont fermés devant le firmament.

Une pensée auguste embrase la nuit nue,
Allumant d'astre en astre un feu magique et pur,
Et de l'âme du monde à l'âme de l'azur
Se croisent les frissons d'une force inconnue.

Du sein de la splendeur et de la pureté
N'entends-tu point planer la prière muette,
Tandis que ta raison aux os froids du squelette
Se heurte en blasphémant contre la vérité ?

(1) Nous avons rendu compte, dans notre numéro du 25 septembre dernier, du livre de pensées : *Autour du Cœur*, publié par M^{me} M. S.

Ne crains pas de brûler ton cœur à ces étoiles
 En dispersant du pied la cendre des tombeaux;
 La science n'a pas de plus vastes flambeaux
 Lorsqu'aux regards obscurs elle enlève les voiles.

A la sérénité formidable du ciel,
 Harmonieusement grandiose et totale,
 Compare le chaos de ta vie fatale,
 Faite de chair obscure et d'orgueil temporel.

Écoute le murmure adorable des choses
 Dont le souffle divin fait fléchir nos genoux !
 Depuis la fleur muette aux plus mornes cailloux
 L'on sent grandir la loi de nos métamorphoses.

La mort est en la vie et la vie en la mort.
 Ce qui vient du soleil retourne à la lumière.
 L'universel amour pénètre la matière,
 Et l'esprit est dans tout, inextinguible et fort.

La germination sans cesse recommence !
 Dans un monde qui meurt un autre monde naît.
 L'Univers à nos yeux hyperboliques n'est
 Qu'un cercle dont le centre est la circonférence !

Au cœur surnaturel et vivant de la Nuit,
 Quelque chose d'immense immensément respire :
 Vers la blanche lumière où la vérité luit,
 L'ombre mystérieuse et taciturne aspire !

Plus d'un sombre penseur, paisible ou frémissant
 Sous l'extase tragique et calme de l'espace,
 A senti s'imposer sur l'ombre de sa face
 La sidérale paix qui coule dans ton sang.

Toi, qui ne t'est point vu selon la destinée,
 Avec les doux éclairs de la lucidité,
 Revivre aux jours futurs de cet astre enchanté,
 Dans la flamme divine où ta pauvre âme estnée,

Toi que le doute morne a fini par ternir,
 Insuffle dans ton cœur l'enchantement énorme
 Du souffle harmonieux et rythmique qui forme
 Dans l'éther fécondant les mondes à venir !

JEAN DELVILLE.

M. Brunetière en Amérique

Les récits de voyage font une lecture extrêmement instructive; ils nous renseignent quelquefois sur les pays étrangers, et toujours sur le tour d'esprit du voyageur. Comparez, par exemple, les carnets de route de Montesquieu, qu'on vient de publier, avec les romans de Pierre Loti. Le premier voit à peine le paysage, n'a

à aucun degré la notion du pittoresque ou de la « couleur locale », mais s'intéresse vivement aux faits politiques, intellectuels, économiques; en un mot, il s'appesantit sur tout ce qu'omet le second et n'éprouve aucune des « impressions » qui fourniront à ce dernier une inépuisable matière.

M. Ferdinand Brunetière — il faudrait bien mal le connaître pour en avoir douté — appartient en ceci à l'école de Montesquieu, sur qui il semble retenir de deux façons : parce qu'il a réellement l'esprit encore plus « géométrique », et secondement parce que, se comparant à l'autre école, il a une conscience claire de ses dispositions naturelles et ne s'y abandonne pas simplement, mais s'efforce, non sans jeter quelques pierres dans quelques jardins, d'en démontrer l'excellence.

Il prend position dès les premières lignes des notes qu'il nous a rapportées de son excursion du printemps dernier dans l'Est américain et qu'il publie aujourd'hui, sous ce titre, dans la *Revue des Deux Mondes* :

New-York, 29 mars. — Au reporter un peu pressé qui me demandait ce matin, avant même que la douane eût achevé de visiter nos malles, comment je trouvais l'Amérique, j'ai répondu que je lui répondrais quand je l'aurais découverte; et depuis deux ou trois heures, je la cherche consciencieusement dans les rues de New-York. Elle doit y être; elle y est sûrement, et je l'y trouverai; mais le fait est que je ne l'y vois point encore. Non, en vérité, ni ces maisons ne diffèrent de tant d'autres que j'ai vues, — où cela? dans les quartiers neufs d'Anvers, ou de Cologne peut-être; — ni ces rues ne sont plus animées, d'une autre animation que nos rues de Paris; ni ces visages n'ont rien de plus fiévreux ou seulement de plus tourmenté que les nôtres et dans l'air léger, sous le soleil qui brille, j'ai peine à croire que je sois changé de lieux.

Aussi bien ai-je l'esprit ainsi fait que, partout où j'ai passé, j'ai vu les hommes plus semblables entre eux que leur vanité n'en veut bien convenir; et, sans doute, c'est une fâcheuse disposition pour observer, mais qui sait si ce n'en est pas une bonne pour mieux voir? Que de voyageurs dont les récits n'ont éveillé chez moi qu'un grand étonnement de leur ingénuité! Ils découvraient partout des différences, et ces différences n'en étaient point pour moi. Européens ou Américains, jaunes ou blancs, Anglo-Saxons ou Latins, n'avons-nous pas tous, ou presque tous, en nous, chez nous, des échantillons de tous les vices? Admettons aussi que nous en ayons de toutes les qualités, ou de toutes les vertus, et répétons avec le poète :

*Humani generis mores tibi nosse volenti
 Sufficit una domus...*

En d'autres termes, la concession classique de « l'homme », abstraction artificielle pour la plupart de nos contemporains, apparaît à M. Brunetière comme la seule réalité véritable, dont « les hommes » ne sont que les quasi-indiscernables modalités.

Mais alors, demanderez-vous, pourquoi s'est-il éloigné de la rue de l'Université et de la rue d'Ulm, où il était certainement dans de meilleures conditions pour rencontrer « l'homme » abstrait que partout ailleurs? Et quel plaisir trouve-t-il à voyager?

Ce n'est pas pour le plaisir que l'éminent critique a

passé l'Océan. Les journaux l'ont dit à l'époque de son départ; il était invité à faire une série de conférences à l'université Johns Hopkins, de Baltimore. Et suivant la méthode des voyageurs qui se préoccupent avant tout de s'instruire et d'instruire le lecteur, M. Brunetière profite des circonstances pour nous indiquer en quoi la composition de son public a modifié le plan de ses leçons sur la poésie française (et ce public n'est donc pas, malgré la ressemblance des peuples, tout à fait pareil à celui de la Sorbonne), puis, pour nous donner des détails abondants et précis sur l'organisation des universités américaines. Le caractère élevé et désintéressé du haut enseignement donné dans quelques-unes, et notamment à Johns Hopkins, lui inspire des réflexions que peut-être ne ferions-nous pas mal de méditer :

... De tout ce que je vois, de tout ce que je lis, il me semble qu'une autre leçon se dégage pour nous. Me permettra-t-on, pour l'exprimer clairement, d'appeler le barbarisme à mon aide? Il me semble donc que, par l'intermédiaire de ces grandes universités, toute une partie de l'Amérique est en train de s'aristocratiser. Tandis qu'en France, avec notre « enseignement moderne », avec la « spécialisation de nos licences », avec l'« esprit de régionalisme » que nous essayons d'inooculer à nos universités, nous diminuons la part de l'instruction générale; on s'efforce, tout au contraire, en Amérique, de l'étendre, de l'accroître et de la consolider. Tandis que nous nous détachons insensiblement de nos traditions, les Américains — qui ne se consolent pas de n'avoir pas une histoire plusieurs fois séculaire — essayent précisément de se rattacher aux traditions que nous abandonnons. « Histoire des institutions grecques » ou « Critique des livres de l'Ancien Testament », ils se font comme qui dirait un passé intellectuel de tout ce que nous affectons de considérer comme inutile ou suranné. Et si peut-être les programmes de leurs universités ne tiennent pas toutes leurs promesses, outre qu'il en est souvent ainsi des nôtres, il n'importe, et ce sont les tendances qu'il faut considérer. Les tendances universitaires en Amérique vont à constituer dans cette grande démocratie une aristocratie de l'intelligence, et, ce qui est presque-ironique, de cette forme d'intelligence que nous avons le tort ou plutôt la sottise, nous, triples Bouvards et Pécuchets que nous sommes, de redouter comme la plus hostile au progrès de la démocratie.

Tout en se documentant à fond sur les sujets touchant à ses préoccupations habituelles, ne croyez pas que le savant académicien n'ait trouvé au nouveau monde que des distractions aussi austères. La vérité est qu'en voyage M. Brunetière s'amuse énormément.

— Comment cela, s'il ne voit point de différences entre les races ni entre les différents aspects des choses, s'il considère l'univers comme uniforme, monotone et partout identique à lui-même?

— Précisément, voilà ce qui divertit M. Brunetière. Tandis que les voyageurs ordinaires vont à la chasse aux découvertes et s'extasient volontiers sur celles-là même qui ne sont point capitales, M. Brunetière triomphe de ce qui serait pour tout autre une déception,

exulte de ne rien entendre ni voir qui lui soit nouveau et collectionne avec délices les menus faits qui vont à l'appui de sa thèse. Bref, le plaisir du voyage, pour M. Brunetière, consiste à rechercher les preuves de l'inutilité des voyages. Son ardeur démonstrative, au reste, l'arme de traits fort plaisants :

... Ici, à New-York, il y a 4 ou 500,000 Allemands, et combien d'Irlandais? pour ne rien dire de plusieurs milliers d'Italiens, de Français, de Grecs — ceux-ci s'embarquent en ce moment par centaines, musique en tête, suivis jusqu'au paquebot d'acclamations et de vœux — et je néglige les Chinois, les Japonais, les nègres. Faut-il avouer que de ces derniers je ne crois pas en avoir vu l'ombre d'un, non pas même dans l'hôtel où je suis descendu? Mais il me suffit qu'il y en ait; et je ne suis pas surpris que tout cela fasse ensemble un mélange, une bigarrure où l'on a peine à démêler quelque chose de « très américain ». Les rues marchandes, la 23^e, la 14^e, Broadway, sont pleines d'une foule anonyme et quelconque, ni très bruyante, ni très affairée. De nombreux flâneurs sont assis sur les bancs des squares...

... Je me rends à la gare du chemin de fer de Pensylvanie; nous traversons un bras de l'Hudson dans un de ces *ferry boats* qui ne ressemblent pas mal à de gigantesques tortues; on débarque; on se rembarque dans un *Pullman car*; et je vois un nègre. Pourquoi ma joie en est-elle très vive?

... Nous sommes maintenant en pleine campagne, et jusqu'ici, le trait distinctif du paysage d'outre-mer me paraît être « l'annonce ». On ne voit qu'annonces en plein champ, sur les murs, sur le toit des maisons. *Whietefje d cycles*, *Quaker's Oats*, *Mandrake's pills*, *Delicious teas*, savons et dentifrices, eaux minérales surtout, eaux purgatives, boissons toniques, de tous côtés l'annonce crève les yeux, l'annonce voyante, multicolore, énorme, en lettres de trois pieds; l'annonce « hygiénique » et, si je l'ose dire, l'annonce « digestive ». Est-ce que tous les Américains auraient mal à l'estomac? et le plus optimiste de tous les peuples, qui passent pour tel, en serait-il par hasard le plus dyspeptique?

Nous marchons à la vitesse moyenne de 70 ou 75 kilomètres à l'heure, qui est la vitesse moyenne des « rapides » de Paris à Nice ou de Paris à Calais; et naturellement, de cette comparaison, je conclus sans grand effort que les chemins de fer américains ne marchent pas plus vite que les nôtres. Le *Pennsylvania railroad* a eu en effet la réputation d'être l'une des meilleures lignes des Etats-Unis. On y mange d'ailleurs assez mal...

Me plaindrai-je aussi que le conducteur du train, sans parler de l'employé particulier du *pullman*, vous réveille si souvent pour contrôler votre ticket? Point de contrôle en Amérique, m'avait-on dit: le voyageur y est traité en « homme » et non plus en « colis »; point de surveillance au départ, point de surveillance à l'arrivée; vous montez, vous descendez, vous changez de place sans que personne ait rien à y voir; — et pour ma part, s'il faut être franc, je n'étais pas autrement curieux de tant de liberté. J'aime assez, quand je voyage, à être traité en colis! Heureusement qu'on exagérerait. Dans les *Pullman cars*, comme dans nos wagons, vous changez de place, il est vrai, comme vous voulez, quand vous êtes seul dans votre compartiment; mais les places sont numérotées, ce qui vaut mieux d'ailleurs que d'être à la disposition du premier occupant, et n'est-ce pas un bon moyen d'éviter toute querelle et toute bousculade? Autre « tyrannie », que je trouve paternelle: le guichet ne délivre pas plus de tickets qu'il n'y a de places dans les voitures. Vous ne montez point non plus « à volonté »; le conducteur du *pullman* et le nègre sont là, qui vérifient votre ticket. Ils le contrôlent une seconde fois, dès que le train est en marche,

C'est alors le tour du conducteur du train qu'aussi bien, cinq ou six minutes avant chaque arrêt, vous voyez reparaitre et, si votre physionomie ne s'est pas gravée dans sa mémoire, vous redemande votre billet. Peut-être veut-il vous éviter l'ennui de dépasser la station où vous devez descendre? Ajouterai-je que sa complaisance n'a d'égale que sa correction? J'en conclus une fois de plus que « tout le monde est fait comme notre famille - ; et je me demande s'il ne serait pas plus raisonnable d'en prendre décidément mon parti, que de m'évertuer à chercher des différences que je ne découvre point.

... C'est tout près de là que je suis « descendu » (à Baltimore), mais pour « monter » aussitôt au sixième ou septième étage, dans un très bel hôtel, tout neuf, et qui n'a rien de particulièrement américain ou de plus américain qu'un autre, si ce n'est d'être admirablement tenu. Je constate encore ici que, dans une ville où la population de couleur ne s'élève pas à moins de 70 ou 80,000 âmes, le service de l'hôtel est fait uniquement par des blancs. C'est une étrange fatalité : Tous les autres voyageurs ont logé dans des hôtels extraordinaires. On les inondait de lumière électrique ! On les abreuvait d'eau glacée ! Ils ne pouvaient remuer le bras sans mettre en mouvement toute sorte d'appareils très compliqués, ni s'essayer à faire un pas sans mobiliser des légions de nègres ! Moi, tout mes nègres sont à la cuisine ; et aucun de ces bonheurs d'expression ne m'est encore échu !.

Ce n'est pas que la ville, si l'on excepte cinq ou six grandes rues, ait l'air elle-même très animée ni surtout très affairée. J'aurai besoin tout à l'heure de consulter mon guide (mon *Bauleker*, n'y ayant point de *Guide français aux États-Unis*), pour m'assurer qu'ils sont ici plus de cinq cent mille âmes. Est-ce que, par hasard, les récits des voyageurs m'auraient encore induit en erreur, sur l'activité des Américains? Quelle existence d'épicuriens ou de dilettantes ont-ils donc menée en Europe ceux qui trouvent que l'on vit si fiévreusement et si vite à Baltimore ou même à New-York?

Qui croire, maintenant, et à qui se fier? On se souvient peut-être d'un récit de M. Francisque Sarcey, qui alla se promener à Londres dans Whitechapel et n'y vit rien d'extraordinaire. Encore s'explique-t-on que ce quartier ait pu, par suite de travaux d'édilité, cesser de justifier sa réputation d'horreur... Mais aucune révolution n'a bouleversé l'Amérique entre le voyage de M. Paul Bourget et celui de M. Brunetière. Ce sont deux académiciens, deux amis. L'un nous a fait des États-Unis une description tourbillonnante et vertigineuse; l'autre ne s'y est même pas senti dépaycé. Ce sont deux témoins également dignes de foi. Alors?... — Alors, nous ne sommes peut-être pas fixés sur le vrai caractère de l'Amérique et des Américains; mais nous savons à n'en pas douter que M. Brunetière et M. Paul Bourget n'ont pas le cerveau fait de même.

(Temps.)

Départ

Nos chers amis, MM. Robert Cantel, Francis de Croisset et Maurice Cartuyvels, quittent la Belgique et vont résider à Paris. Leur départ nous afflige profondément, car ces jeunes hommes n'étaient pas

seulement pour nous d'excellents collaborateurs et d'aimables compagnons, mais de véritables amis, dévoués et affectueux. Puissent-ils trouver dans la grand-ville tous les succès et tout le bonheur que méritent si largement les belles qualités de leur cœur et de leur esprit.

MM. Cantel et de Croisset ont droit à notre vive reconnaissance pour le zèle avec lequel ils se sont acquittés des fonctions de secrétaires de notre rédaction. Quant au remarquable talent de nos trois amis, nos lecteurs ont pu l'apprécier; et il ne nous appartient pas en ce moment d'en faire l'éloge, car ils ne cessent point de collaborer à notre revue. *La Jeune Belgique.*

Memento

NOUS LISONS dans *le Soir* :

« Il y a quelque temps, un de nos confrères, ayant interviewé M. d'Annunzio, nous apprenait que l'auteur de *il Piacere* allait, afin de restaurer parmi les peuples italiens le goût et le culte de la beauté, élever au bord du lac d'Albano un théâtre modèle, le théâtre des Poètes. On pensa généralement que c'était seulement une de ces fantaisies éphémères qu'engendre le cerveau fécond de l'écrivain. On avait tort. Le poète en M. d'Annunzio s'unit à l'homme d'affaires. La *Gazetta di Venezia* annonce, en effet, qu'une Société s'est formée, pourvue d'un puissant capital, pour exploiter le Bayreuth latin: M. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, serait le principal bailleur de fonds. Quelques-uns des personnages les plus considérables de l'aristocratie romaine ont fait, en faveur de l'œuvre future, une active propagande.

« Un comité de dames les aide dans leur tâche, et avec un tel succès, que le montant des souscriptions croît de jour en jour, et atteint à des proportions inespérées. Lorsque M. d'Annunzio fera appel aux architectes et leur commandera, comme autrefois la République de Florence à Giotto, de construire un édifice « plus beau que l'imagination ne saurait le rêver », il ne sera pas arrêté par le défaut d'argent. Le comte Frankenstein, qui possède la plus grande partie des rives du lac d'Albano, a offert le terrain. Mme Eléonora Duse a accepté la mission de présider aux travaux du théâtre des Poètes.

« Elle rassemble une compagnie d'acteurs et d'actrices qu'elle animera de son esprit et formera à son image. On espère que la première représentation pourra être célébrée en 1899, le 21 mars, « jour de naissance du printemps »; on y verra la *Perséphone*, de M. d'Annunzio, pièce antique, dont le sujet est précisément, comme il va de soi, le mythe du printemps. Les représentations doivent durer, chaque année, deux mois, et M. d'Annunzio espère qu'il pourra donner, chaque année, quatre nouveaux drames, deux antiques et deux modernes.

« Au cas où les poètes, ses frères, ne suffiraient pas à cette quadruple tâche, M. d'Annunzio s'engage à l'accomplir tout entière à lui seul. Il a traduit en prose rythmée l'*Agamemnon* d'Eschyle et l'*Antigone* de Sophocle; la *Ville morte* est achevée; deux des quatre « songes », dont le *Songe d'une matinée de printemps*, joué à Paris par Mme Duse, sont aujourd'hui écrits; les deux autres suivront bientôt. Et, pendant que M. d'Annunzio, poète, poursuivra ses nobles et écrasants labeurs, M. d'Annunzio, député, prendra part aux débats de Monte-Citorio et à la vie politique de son pays. Il faut avouer que voilà un admirable exemple d'activité. »

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCO (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCO (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . **1 00**

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
 Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
 SIX COULEURS
 Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître à la Librairie FISBACHER, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Pour paraître en Novembre à la Librairie FISBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

Vient de Paraitre

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 francs



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 46

13 Novembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

VALÈRE GILLE. — Fragment.
G BRANDÈS — Essai sur Ibsen.
JEAN DELVILLE. — Le Réveil.
P. — Le cadavre récalcitrant.
BARNABÉ. — Le Macaque flamboyant.
LE LISEUR. — Au hasard des lectures.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Paradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Edition ordinaire* 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les *Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féerique*, les *Derniers vers*. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné* 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Fragment (1)

En entendant la boutade de Max, Étienne Servet avait haussé les épaules.

— Le cigare que tu fumes doit être bien amer, lui dit alors Jean; accepte celui-ci.

Et il lui tendit son étui de paille tressée.

Légèrement piqué, Étienne répondit :

— Je te comprends; tu as peur que je ne place un miroir devant tes yeux. Comme tout homme, tu crains la vérité.

— Je crains quelquefois ceux qui la proclament avec trop de véhémence. Mais fut-elle aussi laide que Satan en personne, elle ne m'empêchera jamais de me délecter à la douce odeur d'un havane. Prends celui-ci.

Étienne refusa; il reprit :

— Ces propos m'étonnent de la part d'un poète dont l'art sombre et révolté, et la brutale franchise m'ont plu jusqu'ici.

Jean se prit à rire :

— Je me débarrasse dans mes vers de mes humeurs noires. Au reste, je tâche à m'accommoder le plus confortablement possible aux circonstances présentes.

— Tu as pourtant constaté, comme moi, et tes poèmes en font foi, toute la hideur de la vie, et tu consens encore à lui demander l'aumône! Ton sens de la laideur est donc bien émoussé, et les impressions que tu reçois sont bien fugitives! Après avoir vu dans sa véritable horreur la cuisine de cette guinguette qui s'appelle la Nature, j'en ai gardé un tel dégoût qu'il me serait

impossible désormais de toucher à l'un de ses plats du jour.

— Si tu avais toujours fait comme Max, dit Georges, souper en cabinet particulier, tu aurais l'âme plus joyeuse.

— Georges a raison, répondit Max; je te conseille la bécasse et la grue au champagne.

Jean s'expliqua :

— Le brouet noir paraissait aux Spartiates affamés un met délicieux. Si je trouve agréables les plats du jour, c'est que ma faim me fait oublier leur préparation. Je songe à leur origine lorsque mon estomac est satisfait.

Max l'interrompit :

— Moi, qui digère bien, je n'y songe jamais.

Jean, je te conseille la bénédictine. Le pessimisme, et en général tous les systèmes philosophiques dépendent de l'estomac.

Stanislas Korner jugea cette parole offensante pour la dignité de sa Dame, la Philosophie, à laquelle il avait voué un culte fervent. Et il dit, presque avec gravité :

— Max, tu n'es pas sérieux.

Je m'en garderais bien, répliqua celui-ci, en vidant, d'un trait, son verre d'alicante. D'ailleurs, je me plais à reconnaître l'utilité de la philosophie, surtout à la fin d'un dîner. C'est un sujet de conversation inépuisable et varié. Les convives s'animent, parlent avec abondance et ont soif! ce qui leur permet de mieux apprécier les vins qui leur sont versés.

Stanislas sourit; puis, se tournant vers Étienne :

— Mon cher, tu t'amuses à t'ennuyer. Refrène ta curiosité; ne regarde pas tant par le soupirail de la cuisine de cave. Le repas te semblera meilleur.

Georges l'interrogea doucement :

— Est-ce que la guinguette dont tu nous

(1) Suite. V. *Jeune Belgique* du 23 octobre 1897.

parlais tout à l'heure ne porte pas comme enseigne : *A la boîte de Pandore ?*

— Avoue, dit Jean, que nous ne sommes pas égoïstes en ce moment; nous te comblons de bons conseils.

— Oh ! dans votre intérêt, affirma vivement Étienne. Vous me souhaitez plus joyeux compagnon, afin de tirer plus d'agrément de ma fréquentation.

— Mais non, puisque, tel quel, tu es un élément de variété dans notre groupe. A ce titre, nous devrions plutôt encourager ta misanthropie.

— Tu vois bien que tu ne peux me considérer qu'au point de vue de ton utilité.

— Je puis discerner ce qui sera utile au bonheur de mon prochain, et le lui conseiller, en m'oubliant moi-même.

Étienne eut un sourire ironique :

— Voyons : tu as de nombreux amis que tu aimes et qui t'aiment. Tu te plais à vanter le succès de tes affections ou de tes caprices, à te montrer entouré de jeunes gens pleins de déférence pour ton grand savoir. On te loue d'adopter les enfants des autres et d'être envers eux d'une sollicitude toujours en éveil; si bien même que dans l'intimité, tu le sais, nous t'avons surnommé : mon oncle. Faible pour leurs erreurs, empressé à satisfaire leurs désirs, tu les combles de faveurs et de soins constants. Mais si tu agis de la sorte, n'est-ce point ainsi qu'un jardinier habile qui, pour obtenir le plus de rapport de son verger, soigne avec un zèle expert les arbres fruitiers et les plantes d'agrément ? Il connaît que, s'il ne taille ses arbres, s'il ne fume le terreau, s'il n'irrigue à bon escient, la récolte sera médiocre. Parce qu'en l'occurrence les poiriers, ou les melons, sont des êtres capables d'apprécier le bien que tu leur procures, crois-tu que tes actes en soient pour cela plus méritoires ? Tu aimes tes amis par intérêt. Aimer, c'est manifester son existence individuelle, c'est reconnaître pour elle l'utilité de tel objet ou de tel être animé. Certes, tu peux entourer de mille soins cet objet ou cet être. Tu paraîtras alors aux yeux du monde, c'est-à-dire aux yeux de ceux qui profitent de ta bonté, aimable, dévoué, miséricordieux, magnanime, charitable, en un mot, homme de bien. Et pourtant tu ne fais usage de ces vertus que pour t'assurer la possession de ce qui cause ton plaisir. Plus tu aimes, plus tu désires, et plus tu affirmes ton *moi*. En somme, aimer c'est gonfler son *moi* comme une bulle de verre étamé, afin

que la surface de réflexion puisse contenir le plus d'images agréables.

Jean Guibert, pris directement à partie par Étienne, avait suivi ce raisonnement avec grande attention. Il s'était empressé de redevenir sérieux. Et tel était, en réalité, le fond de son caractère. Si, bien souvent, il se montrait enjoué, s'il reposait avec vivacité aux subtilités malignes et aux mots d'esprit de Georges et luttait avec lui de verve, c'était plutôt par une sorte de coquetterie que par dispositions naturelles. Il voulait surtout ne paraître en rien inférieur à ses amis. Il suffisait que l'un d'entre eux acquit une certaine notoriété dans un genre pour qu'immédiatement Jean tentât de le surpasser. Tour à tour il avait étudié les sciences naturelles, la physique, les mathématiques supérieures, la kabbale; il rêvait d'écrire un ouvrage sur l'unité des Religions basée sur la symbolique, de composer des comédies et des drames, et même il avait jadis commencé un opéra. Vinci était son dieu.

En quelques mots il résuma l'argumentation d'Étienne Servet :

— Il est de toute évidence qu'étant des individus, nous ne pouvons agir qu'en tant qu'individus. Une manifestation vitale quelconque sera nécessairement la manifestation d'une personnalité, donc, à ton sens, égoïste; de telle sorte que, la négation même de la volonté de vivre en vue du bien d'autrui, est encore une affirmation de cette volonté. Cela équivaut à dire que pour pouvoir se tuer, physiquement ou moralement, il faut être en vie. Cette vérité de sens commun est assez puérile et ne demandait pas tant de phrases pour être démontrée.

— Tu discutes le principe, répliqua Étienne, alors que je ne discute que l'application.

J'ai déclaré tout à l'heure à Stanislas, qu'en fait, le sacrifice de sa personnalité à pour cause la recherche d'un plaisir. Il est des êtres qui trouvent leur bonheur à distribuer, d'autres à accaparer. Les premiers répandent leur moi de par le monde, les seconds absorbent le monde dans leur moi. Comme résultat, c'est exactement la même chose.

— C'est exactement la même chose pour l'individu sujet, mais non pour l'individu objet. Admettons que la vertu ne soit, comme le dit Leibniz, que l'art de se rendre heureux de la félicité des autres. Qu'importe la cause; considère le résultat. En bornant tes désirs, tu me laisses une part de bonheur. Mais si tu veux m'absorber, comme un

crapaud absorbe une mouche, je me révolte. Mon voisin fera de même. Ainsi, l'humanité sera en perpétuel état de guerre.

— Mais l'humanité n'est qu'une entité scolastique sans aucune existence ! Le monde phénoménal et tout ce qu'il contient, êtres animés et choses, est un jeu lumineux dans la chambre obscure de mon cerveau. Il est une force qui agit sur moi et affecte mille phénomènes. Il est un de mes modes d'être. Si un miroir convexe ou concave était doué de conscience, pourrait-il concevoir l'univers autrement que d'après les images qui sont en lui reflétées ? Je suis pareil à ce miroir. Je projette des fantômes. Seul j'existe, seul je crée, et si je n'étais pas, rien ne serait. Si parfois je ménage mes fantômes, tu comprends dès lors que c'est par pur intérêt.

— Evidemment, s'exclama Stanislas Korner, puisque toi seul existes.

— Dieu le Père ne raisonne pas autrement, ajouta Georges.

La conversation avait dévié. Jean, Stanislas et Etienne disputaient avec vivacité sur le moi et le non-moi. On entendait les noms de Fichte et de Hegel. Tout à coup, Max interrompit :

— O la belle topaze brûlée !

Un disque de soleil qui dansait sur la table avait atteint son verre, et l'alicante paraissait de flamme.

— Ne faites pas attention, dit Georges ; Max a un accès de sa maladie de la pierre.

C'était une allusion au goût de Max Doussière pour les pierres précieuses. Il en faisait collection, déclarant que c'était la plus belle joie de ses yeux.

Max avait élevé son verre dans le rayon mobile et faisait miroiter la liqueur vermeille :

— Regardez : la topaze à la couleur du soleil et de l'or ; elle en a aussi les vertus, en ayant la nature. Les anciens assuraient qu'elle dissipait les frayeurs nocturnes et la mélancolie. Elle chasse les démons, procure la sagesse et protège ceux qui l'aiment contre les enchantements. N'est-ce pas, mon oncle ? ajouta-t-il en s'adressant à Jean.

— Tu as lu Albert le Grand avant de venir, répliqua celui-ci.

— Peut-être ; à moins que ce ne soit Psellus, ou un autre.

A ce moment les roues d'une voiture grincèrent dans le gravier, devant l'hôtellerie. Un instant après, Rosine, la maîtresse de Max, apparaissait dans le feuillage, du soleil aux cheveux, aux yeux et aux lèvres :

— Bonjour toi, bonjour mon oncle, bonjour les enfants.

Georges protesta joyeusement :

— Tu nous rajeunis trop.

Rosine avait relevé sa voilette ; elle promena ses grands yeux d'enfant sur le groupe, et, se composant soudain une figure très sérieuse, elle dit :

— Je parie que vous discutiez encore les derniers événements politiques ; vous êtes graves ainsi que des pères-conscrits.

— Bien plus graves, répondit Georges : Etienne voulait nous démontrer que tu n'existes pas.

— Demande à Max, répondit-elle vivement.

— Ce n'est là qu'un argument *ad hominem*, dit Etienne, et bien digne d'une femme.

— Tais-toi, tu es laid.

Stanislas s'était levé ; il offrit à Rosine, avec une galanterie affectée, son fauteuil d'osier. Elle s'y laissa choir, en poussant un « ouf » qui partit comme une bulle légère ; puis, sans rien attendre, elle se mit à gazouiller comme une fauvette : C'était tout à fait charmant cette promenade dans la forêt. On eut dit une immense émeraude. Les feuilles nouvelles semblaient des milliers de perruches qui battaient des ailes, et le gazon était constellé d'aigrettes de soleil. Elle assurait qu'elle avait vu des sylphes danser dans les buissons ; durant une heure elle s'était crue Titania.

Georges fredonna :

Je suis Titania la blonde...

tandis qu'Etienne, secoué soudain d'un gros rire, déclarait que les sylphes n'étaient autres que des lapins.

Rosine, furieuse, l'apostropha :

— Est-ce que vous revenez d'un enterrement, pour avoir ainsi une gaieté de croque-mort ivre ?

— Excuse-le, dit Georges ; Etienne a du génie, il ignore l'art des transitions.

Stanislas, toujours empressé, aidait Rosine à rattacher, sur la nuque, les cheveux follets que la brise avait dispersés, et s'attardait à lui prodiguer ses services. Elle se retira brusquement :

— Finis donc, vilain, tu me chatouilles.

— Oh ! s'écria Georges, qui aime bien...

— Vous êtes inconvenant.

— Mais non, puisque ton maître et seigneur est présent.

— Raison de plus ; on n'est inconvenant que lorsqu'il y a du monde. Si nous étions seuls, je ne serais pas scandalisée.

— Je retiendrai ce principe, dit Georges.
 Ensuite, la voyant se déganter avec souplesse, il lui demanda :

— Tu dégaines?

— Ne crains rien ; elles sont mouchetées.

Rosine avait étendu sa main sur la table et rajustait ses bagues dont les pierreries multicolores, touchées par le soleil, éclatèrent en mille étincelles. Alors, se penchant vers Max qui, rêveur, tortillait sa fine moustache, elle le pinça avec rage :

— A quoi penses-tu?

Pris au dépourvu, Max Doussière répondit :

— Mais... à mes fins dernières.

— Celles-là sont claires, dit Georges en riant ; tu n'es que Doussière et tu retourneras...

— Vous êtes incorrigible, lui cria Rosine, avec un petit air d'oiseau fâché, et elle ajouta :

— Le monde doit vous paraître bien insipide, que vous ayez le loisir d'avoir tant d'esprit.

— Si je t'avais connue plus tôt, très chère...

— Alors, c'est moi qui en aurais eu.

— Fi ! le serpent, — un serpent à sornettes.

— Je comprends que l'on vous redoute comme la peste, et que vous ayez si peu d'amis.

— Bah ! répliqua Georges très tranquillement, les princes n'ont pas d'amis, ils n'ont que des courtisans.

— Très bien, très bien, cria-t-on de toutes parts, tandis que Georges riait du désarroi qu'il avait causé.

— Mon prince, dit Max, daignerais-tu prêter tes royales oreilles à l'audition d'un conte que je fis ces jours derniers ? Ton souverain avis me serait précieux.

— Je t'accorde audience, dit Georges.

Alors, Max tira de sa poche quelques feuillets détachés, et lut le conte suivant.

VALÈRE GILLE.

Fragments d'un essai

SUR

Henrik IBSEN

par GEORGES BRANDÈS

Lorsque Henrik Ibsen, âgé de 36 ans, s'exila de la Norvège, son esprit était devenu triste et amer ; après toute une jeunesse pénible, la lutte contre l'existence avait profondément lassé l'écrivain.

Ibsen naquit le 20 mars 1828, dans la petite ville norvégienne de Skien ; sa famille était riche, mais la fortune toute dans les affaires était peu sûre.

Apparenté aux familles les plus considérables de la ville, le père d'Ibsen, sorte de banquier et de négociant, fort occupé, tenait table ouverte et recevait beaucoup ; en 1836, il ne put faire face à ses engagements et dut quitter le commerce. Il lui resta seulement une maison de campagne non loin de la ville. C'est là qu'habitèrent désormais les parents d'Ibsen, et comme ils étaient pauvres, ils perdirent leurs anciennes relations.

Dans Per Gynt, Ibsen a utilisé ses souvenirs d'enfance pour peindre la riche demeure de John Gynt.

Arrivé à l'adolescence, Ibsen dut être placé en qualité d'étudiant dans une pharmacie, et péniblement il travailla pour pouvoir suivre des cours et obtenir, à 22 ans, son diplôme de bachelier. Mais cela fait, il n'eut plus ni le goût, ni la fortune nécessaire pour continuer des études spéciales, ses ressources étaient, en effet, si minces, qu'il ne pouvait dîner chaque jour régulièrement.

Les années de jeunesse furent donc cruelles et dures pour lui, la vie quotidienne fut une lutte continue, car il semble qu'il n'ait été guère aidé par les siens.

Quoique ces débuts si pénibles fussent d'une importance moindre dans une société pauvre et démocratique comme celle de la Norvège que partout ailleurs, et bien qu'Ibsen ait eu en partage cet idéal qui fait supporter la dureté de l'heure présente, la souffrance et la pauvreté n'en laissèrent pas moins dans son âme une profonde empreinte.

La pauvreté engendre l'humilité ou la révolte, enlève les forces ou rend énergique pour toujours. Sur une nature concentrée, ironique et ardente comme celle d'Ibsen, sur un esprit plus fait pour étonner le monde que pour le charmer, la souffrance a dû être une éducatrice puissante. Elle lui a probablement suscité le désir des honneurs qui le devaient mettre au niveau de cette classe qu'il n'avait pu fréquenter. Enfin, la pauvreté a dû développer chez lui cette conviction qu'il fallait seulement compter sur soi-même pour la lutte.

Neuf semaines directeur d'un journal hebdomadaire sans abonnés, Ibsen devint (1851-1857) metteur en scène du petit théâtre de Bergen, et de 1857-1862, directeur du théâtre de Christiania ; ce théâtre fit faillite en 1862.

Ibsen, qui avec les années est devenu si tranquille, et dont chaque jour s'écoule avec une régularité mathématique, a eu une jeunesse des plus orageuses, dit-on ; aussi fut-il en butte à toutes les médisances que procurent, dans les petits pays, le moindre désordre dans les mœurs.

On se représente Ibsen, vers la vingtième année, persécuté par des créanciers inflexibles et brûlé en effigie par de vieilles filles pleines de moralité.

On le voit aussi plus tard, incompris, même par les gens éclairés de son pays. Il avait écrit déjà de nombreuses et belles poésies, une série de drames, tous maintenant célèbres, mais cela était édité en Norvège, sur du mauvais papier, vendu à petit nombre d'exemplaires et jugé d'un mince talent par la critique qui portait sur l'écrivain ce terrible jugement : c'est un homme qui manque d'idéal.

Oh ! la Norvège le fit terriblement souffrir. En 1862, il publia la *Comédie de l'Amour*, cette cruelle et ironique pièce contre l'érotisme bourgeois, où il émet le doute sur la durée de l'amour idéal et jeune dans le mariage.

Notre poète n'ignorait point que la société, avec toute l'énergie de l'instinct de conservation, exigeait le respect du mariage et la foi en la durée de l'amour normal et sain dans l'union légitime.

Mais Ibsen était assez jeune et assez courageux pour entreprendre la lutte contre ce vieux rouage : le mariage.

La *Comédie de l'Amour* provoqua un unanime cri de réprobation dans le pays scandinave, cette attaque contre l'érotisme traditionnel, contre les fiançailles et le mariage exaspéra tout le monde. Au lieu de s'avouer touché, selon l'usage, on analysa la vie privée du poète, sa vie conjugale fut passée au crible et, comme Ibsen l'a reconnu lui-même, si la critique de sa pièce fut acceptable, la critique de sa vie privée fut intolérable.

De ce jour, Henrik Ibsen fut considéré comme un mauvais sujet talentueux. Cette opinion fut si bien acquise que même une magnifique œuvre comme *Les Prétendants à la Couronne* ne suffit pas à purifier le nom de l'écrivain. La critique fut moins sévère, il est vrai, mais indifférente, et la pièce passa presque inaperçue.

C'est seulement avec *Brand* que le nom du poète se répandit en Norvège.

A ces raisons d'ordre privé, sur lesquelles nous venons de nous étendre, s'ajouta encore pour Ibsen le mécontentement de la politique suivie, en Norvège, dans la gueredano-allemande.

Quand la Norvège et la Suède, en 1864, malgré les promesses des meetings et les déclarations de la presse, ne secoururent pas le Danemark aux prises avec la Prusse et l'Autriche, Ibsen prit son pays en dégoût ; il lui sembla devenu la nation de la honte et de la faiblesse et il le quitta.

Depuis il habita successivement l'Italie, Dresde, Munich, encore l'Italie et enfin Munich, cinq à sept ans de suite dans les villes allemandes. Il n'a jamais su ce qu'était un domicile fixe, mais il a toujours vécu paisiblement, tranquillement, s'occupant exclusivement de son œuvre. Partout où il a passé, il s'est mis en relation avec les hommes éminents du pays et toujours il a reçu très hospitalièrement chez lui les nombreux touristes scandinaves qui ne manquaient jamais de le visiter.

Il a campé, pour ainsi dire, sous une tente, entouré

de meubles loués, prêts à être vendus au jour du départ. Depuis 1864, il n'a pas mangé à une table qui lui appartient, ou couché dans un lit à lui : il s'est accoutumé à se faire un chez-soi chez les autres ; la dernière fois que je le vis, je lui demandai si aucun des meubles qui étaient là avaient été achetés par lui.

Il me montra alors quelques tableaux suspendus aux murailles : Voilà tout ce que je possède, dit-il.

Maintenant encore, qu'il est presque riche, il ne sent nullement le besoin de posséder une maison, encore moins une propriété ou une campagne comme Bjornson.

Il s'est séparé complètement de la société, il n'est attaché par aucun lien à une nation, à une institution, à un parti, à une revue même ou à un journal : Ibsen est un solitaire, dans toute l'acception du mot.

(Traduit du danois

par le Vicomte de COLLEVILLE et F. DE ZEPÉLIN).

Le Réveil

Pendant que les tritons, dans leur conque sonore,
Sonnent aux horizons nacrés de l'océan
Le réveil d'un soleil auroral et géant,
Tout au fond de sa grotte Elle sommeille encore !

Contre la roche rose où la magique aurore
Jongle avec les bijoux d'un rêve éblouissant,
La vague bleue appelle en son flux caressant
La tardive Sirène aux yeux d'or qu'elle adore !

Le ciel empli d'amour, la mer de volupté,
Attendent tous les deux sous le charme du monde
Le clair ondulation de son corps enchanté,

Qui viendra recevoir dans les splendeurs de l'onde,
Parmi l'or violet et le saphir vermeil,
Le baiser de la mer et celui du soleil !

JEAN DELVILLE.

Le Cadavre récalcitrant

(Casteleyn. Théâtre National.)

Chassez le naturel, il revient au galop.

Le naturel, dans le cas présent, c'est l'Œuvre (avec un grand O) Nationale (prononcez Nachonale) de l'art à la rue. La presse lui avait dit son fait ; le public lui témoignait une royale indifférence ; les artistes, à part deux ou trois nobles rêveurs que leur naïveté désigne

comme une proie aux entrepreneurs, lui avaient tourné le dos. On la croyait morte. La voilà qui recommence à parler d'elle et à lancer de nouveaux prospectus. Il s'agit, cette fois, paraît-il, d'organiser un Congrès, les concours ayant cessé de plaire. L'Œuvre reconnaît qu'elle a fait une fausse manœuvre. Ce n'est pas la première fois qu'il lui arrive de faire une constatation de ce genre. Pourvu qu'on lui alloue de gros subsides pour recommencer ses expériences, il lui en coûte peu d'avouer ses fiasco. Cette manœuvre-là n'est pas déjà si maladroite : on peut la répéter indéfiniment.

Ce qui a décidé l'Œuvre à lancer une nouvelle affaire, c'est le succès qu'elle reconnaît modestement avoir remporté à l'Exposition universelle. Noblesse oblige. Il est certain que le compartiment de l'Art à la rue n'était point déplaisant à voir. A côté de certaines ferronneries prétentieuses et lourdes, qui portaient bien la marque de fabrique de l'Œuvre, figuraient des reproductions de monuments admirables. Mais, ainsi que l'ont fait justement remarquer la *Fédération artistique* et d'autres journaux, ces monuments n'appartiennent ni de près ni de loin à l'Œuvre. Il serait vraiment trop facile de se faire décerner des brevets de capacité, s'il suffisait d'exhiber sous son enseigne ou derrière sa vitrine des chefs-d'œuvre que plusieurs siècles d'admiration ont popularisés. C'est en somme ce qu'a fait l'Œuvre, en consentant à confondre les grands artistes du moyen âge et de la Renaissance avec ses collaborateurs ordinaires. N'est-ce pas un coup de maître ! La recette est à la portée de tout le monde : il suffit, lorsque l'on a eu assez d'intelligence pour résoudre le problème budgétaire, de s'adresser, pour les reproductions en plâtre, à M. Simon, mouleur du Musée du Cinquantenaire (29, rue Verbiest), et, pour les photographies, à MM. Dietrich frères. Au besoin, ces fournisseurs, très compétents, pourront donner des conseils pour le choix des reproductions à rassembler.

Mais, lorsque l'on n'est parvenu qu'à déshonorer les rues de Bruxelles, il ne suffit pas, pour se réhabiliter, de se réclamer des maîtres de l'art ancien et, lorsqu'il s'agit d'art public ou privé, à la rue ou ailleurs, ceux qui ont proposé de déboulonner le Saint Michel de l'Hôtel de Ville feraient sagement de se taire.

Les bonshommes de l'Art à la rue n'ont qualité ni pour provoquer, ni pour diriger un Congrès consacré à l'art. Leur présence ne peut que mettre en défiance les gens sérieux ; leur influence ne peut qu'être mauvaise.

Il y a des patronages de mauvais augure. Celui de l'Art à la rue est de ce nombre.

P.

Le Macaque flamboyant.

C'est dans l'élégant dialecte que nous avons ainsi baptisé, dans le plus magnifique MACAQUE FLAMBOYANT que l'*Art moderne* rend compte du *Mannequin d'osier* de M. Anatole France. Jugez du morceau sur cet échantillon :

C'est le cocufié, M. Bergeret, maître d'études en une ville française inconnue, celle où se dresse l'*Orme du Mail* qui intitula l'œuvre précédente de M. Anatole France, qui occupe le centre du groupe de personnages-marionnettes évoluant ou, plutôt, dissertant, sur le théâtre Guignol, où l'auteur se sert d'eux pour extérioriser ses propres pensées sur une multitude de choses, notamment sur l'état intellectuel présent de « la grande nation » dont il note la décadence en termes cuisants.

Le MACAQUE FLAMBOYANT sévit dans tout le numéro de ce doux périodique. Le deuxième article est consacré à « la Recherche du jugement dans la peinture ». Voici comment l'auteur définit « le métier » des peintres :

Le métier est le moyen linéaire ou coloriste étranger à tous les facteurs énumérés depuis le début de cette étude, de rendre l'impression d'un être ou d'une chose ; c'est l'exécution des réalités choisies et conçues, sous l'autorité d'une discipline, d'un enseignement artistiques ; ou tout au moins l'exécution entièrement indépendante de cette autorité.

Comprenne qui pourra ce merveilleux charabia.

Le troisième article s'occupe des pantalonnades du sieur De Groux. Un abonné de l'*Art moderne*, qui s'est inoculé le style de la maison, pousse les exclamations que voici :

La lettre de De Groux, les ripostes indignées ! Le patriotisme ! La querelle traditionnelle des Wallons et des Flamands, celle des ketjes des Marolles et des ketjes de Molenbeek ! Sottes querelles où l'on perd inutilement ses forces et son temps, et c'est beaucoup. *Quousque tandem ?...*

L'ART n'a pas de bornes, de frontières, de limites : un principe, un axiome. On l'a répété mille fois. Inconsciemment, consciemment des rétrogrades, des tardigrades atteints de la cataracte, s'attardent à discuter.

Êtes-vous de pur sang ou de demi-sang ? Avez-vous vu le jour à Zoetenaye ou Jandrain-Jandrenouille ? Serait-il indiscret de savoir même où vous avez été conçu ? Bref, êtes-vous Belge ou ou ne l'êtes-vous pas ?

Moi — permettez-moi de me présenter incognito, parce qu'obscur, en défenseur de l'Art — moi, dis-je, je le suis.

J'en suis fier et je n'en suis pas fier ; si j'étais Français j'en serais fier également et pas fier également. Je ne regrette pas que Napoléon fut Français au lieu d'être Belge, et je suis heureux que Rubens fut Flamand (un savant me crie qu'il est né à Cologne ; tais-toi, snob). Que ne suis-je Allemand, ô Goethe, ô Wagner. Et voilà que surgit le nom de Shakespeare ! O ma tête !

Voici une histoire universelle telle que l'enseignent les doctes pédagogues.

Des anthropophages, au moral, des spiritophages, si vous voulez me passer le mot, bavardent sur une question de priorité. Elle me rend perplexe... Mon Dieu, inspirez-moi, dites-moi l'étiquette que je me dois placer sur le front ou plaquer sur le dos ?

Les journaux, les commères, barbotent et jacassent au lieu de soigner leur pot-au-feu.

Que m'importe l'endroit où je suis né, dans la vallée ou sur la montagne. J'admire la prairie où paissent les bestiaux. J'admire la forêt qui se dresse sur le coteau. J'admire la plaine infinie où s'engloutit le soleil couchant. J'admire le ruisseau où scintillent des rayons d'aube. L'un de vous nous apprit, lors d'un voyage récent et lointain, combien notre pays est beau, combien nos différentes saisons varient sa beauté. Mais je comprends que l'on soit attaché (c'est humain cela) au toit sous lequel on suçait le lait maternel. Michel-Ange, Raphaël ont vécu sous le soleil ardent. Ils sont grands partout, même aux pays de la neige.

L'homme « attaché au toit » continue dans le même style. *L'Art Moderne*, après avoir reproduit ce honteux radotage, le qualifie de « termes éloquentes et excellents ».

Le quatrième article traite des concerts Ysaye. L'auteur, un cousin de Joseph Prudhomme, y enchasse cette perle :

« Avec son nom de prophète, Ysaye a surtout le tempérament d'un apôtre »

Et voilà comment MM. Picard, Maus et Verhaeren honorent la langue française.

BARNABÉ.

Au hasard des lectures

Puisse l'étude de la littérature grecque et latine rester toujours la base d'une éducation distinguée.

Nos écoles modernes nous renvoient sans cesse aux anciens, et imposent l'étude des langues grecque et latine. Heureusement pour nous, ce retour perpétuel au passé n'a rien qui puisse imprimer à la civilisation une marche rétrograde.

Lorsque nous contemplons l'antiquité avec le désir sincère de la prendre pour modèle, il nous semble que, dès ce moment seulement, nous comprenons notre dignité.

Les intelligences poétiques et artistiques se croient, lorsqu'elles contemplent l'antiquité, transportées dans le plus noble et le plus idéal état de nature. Les chants d'Homère ont encore aujourd'hui l'avantage immense de nous débarrasser, momentanément du moins, du fardeau dont les traditions de plusieurs milliers d'années nous ont chargés.

(GOETHE).

L'ART ET LA MORALE. — L'art et la poésie ne sont pas la morale. Ils n'en sont pas le contraire, comme le pensent quelques critiques : l'art et la poésie supposent en un sens la morale; mais on ne saurait dire que le but de l'artiste et du poète soit le même que celui du moraliste. Aristophane et Shakespeare nous présentent souvent dans toute sa crudité le côté le

plus laid de la nature humaine, sans que pour cela personne, après avoir lu leurs écrits, se soit trouvé rapetissé ou perverti. Le Sardanapale de lord Byron, est noble encore dans sa débauche; le tableau de la vie des Borgia dans les récits du chapelain Burchard est beau comme une tempête, comme un abîme. Mais le vice égrillard, la coquetterie de l'immoralité, la gentillesse du mal, voilà le péché français par excellence, voilà la petitesse, voilà le ridicule dont le Français croit se laver par son air dégagé et son éternel sourire. Voilà aussi ce qui ne fera jamais de grande poésie. Il n'y a pas de poésie des mauvaises mœurs. Prenez l'homme de génie à ses moments d'égarément, un Schiller à son début, vous verrez que c'est l'ivresse de quelque beau principe faussement appliqué qui l'égaré, et non le goût du grivois, la fanfaronnade de la légèreté.

(Renan. *Questions contemporaines*.)

L'ART ET LES ENCOURAGEMENTS OFFICIELS. — Pour tout ce qui peut s'appeler art ou littérature, la question du patronage de l'Etat est d'une solution relativement facile. Une réforme qui supprimerait un tel patronage sur la poésie, les ouvrages d'imagination, la peinture, la musique, la sculpture, serait à l'heure qu'il est (1868) presque mûre. Le véritable encouragement ici, c'est la liberté. L'art et la littérature véritables d'un temps sont ceux que ce temps fait vivre, car un temps n'encourage jamais que la littérature et l'art qui répondent à son sentiment et à ses besoins. Une telle littérature peut être fort mauvaise, si le siècle est mauvais; mais c'est la littérature du siècle. Maintenir artificiellement et bon gré mal gré, en dehors du public, des genres qu'il ne demande pas, est assez stérile, car cela ne produit jamais d'œuvre franche et vraie. Il arrive du reste presque fatalement que ces encouragements, n'étant pas réclamés par les vrais artistes, qui trouvent leur récompense dans leur entente avec le goût public, ne vont qu'à la médiocrité, et contribuent à jeter dans les carrières nobles des personnes sans vocation qui n'y voient qu'un métier.

(Renan. *Questions contemporaines*.)

LE LISEUR.

Memento

INTERROGÉ PAR M. HURET, qui a institué une enquête sur le théâtre, M. François de Curel s'exprime ainsi sur les pièces à thèse : « Mon sentiment est qu'au théâtre on perd son temps à vouloir convertir le public. D'abord, parce que l'action seule l'intéresse; il dort pendant les tirades régénératrices, ou, s'il parvient à les écouter, c'est pour en sourire, car il a le bon sens d'être peu convaincu de la valeur morale des écrivains de la rampe. Si nous l'amusons : — Bravo! Mais si nous faisons de la moralité : Holà! de quoi te mêles-tu? Ajoutez à cela que, par elle-même, la pièce à thèse n'inspire pas confiance. On sent trop qu'elle est fabriquée pour les besoins d'une cause. Elle donne des conseils peut-être excellents, mais par la bouche de person-

nages dont la conception est un mensonge, car l'auteur, qui n'est qu'un avocat madré, charge tant qu'il peut la partie adverse et blanchit outre mesure son client. L'ensemble sonne faux...

« Tout en ne prêchant pas, un homme intelligent, qu'il écrive pour le théâtre ou pour le livre, ne peut rester indifférent au bien ou au mal qui résultera de son travail. Si je voyais, dans la société qui m'entoure, une plaie à guérir, un abus à frapper, au lieu d'exposer une méthode de guérison plus ou moins contestable en un drame qui, au fond, ne serait qu'un monologue coupé en paragraphes récités à tour de rôle par des bonshommes faits sur mesure, je me bornerai plutôt à une peinture aussi vivante que possible de cette société en péril. A mes yeux, c'est le choix du sujet, le milieu où on le place qui donnent à l'écrivain pénétré de sa responsabilité le moyen de l'exercer. Ce choix fait, il n'y a plus qu'à être sincère. Aider un peuple à se bien connaître, lui faire sentir une douleur à l'endroit de la plaie, cela suffit pour que, de lui-même, il évolue vers le salut. L'écrivain a rempli son devoir lorsqu'il a dit la vérité avec toute l'énergie dont il est capable. »

La même enquête a révélé les sympathies de M. Jean Aicard pour le vers libre au théâtre. « Le vers libre, prophétise M. Aicard, entrera dans le drame en vers triomphalement dès qu'un homme de génie l'aura voulu. Le vers libre permettra, j'imagine, des nouveautés de paroles rimées qui seront les bienvenues pour nos oreilles lasses d'hémistiches tout faits, de tournures prévues. Il permettra, j'espère, une souplesse de naturel qui humanisera et simplifiera la langue poétique dramatique. La difficulté (dès qu'il s'agit de drame historique, non de comédie légère) sera de conserver aux périodes, malgré les brièvetés et les rapidités du vers libre, cette force que leur donne ce qu'on appelle le « grand vers », cet alexandrin dont la puissance propre, dont l'unité même naissent peut-être de ce qu'il est entouré ou précédé de vers tout semblables.

« Rien de mystérieux comme les nombres.

« Un bel alexandrin marchant à la fin d'une période d'alexandrins et commandant la halte est accompagné d'un effet de majesté tout particulier. Il y a une force difficile à mesurer. C'est le dernier rang des bataillons carrés bien disciplinés : commandés par Agrippa d'Aubigné ou Corneille, ils sont superbes. Un tas de francs-tireurs de vers libres, une armée de volontaires, c'est beau aussi, commandé par Garibaldi.

« Les théories se font et se défont d'après les œuvres de génie. »

CHIQUENAUDES. — « Ce fut le comte de Lancastre qui fiança la princesse pour et au nom du roi. »

Cette phrase est extraite d'un texte « rajeuni » par Jean Moréas (*La Plume* du 18 octobre).

J'aime mieux le vieux texte.

* * *

« Nommer Jasmin, s'écrie un éditeur bordelais, c'est nommer l'homme qui fut certainement, après Victor Hugo, le plus grand poète de notre époque. »

Pourquoi après Victor Hugo ?

Il continue :

« L'immense popularité que ses écrits lui valurent pendant cinquante années de notre siècle en est la preuve. »

Une preuve plus sérieuse, ô marchand de papier, serait la même popularité, l'immense, pendant cinq minutes du siècle qui suivra le nôtre.

* * *

Le docteur-poète Charles Ténib nous montre, dans la *Revue du Siècle*, Thémistocle, au soleil levant.

Debout ainsi qu'un Dieu dans l'auréole d'or.

Il y a là, ce me semble, anachronisme d'expression, l'auréole

étant un cercle lumineux dont les peintres entourent la tête des personnages divins dans les sujets de religion chrétienne.

Il y a, en outre, pléonasme, auréole venant de *aureola corona* (couronne d'or). Il est vrai que le pléonasme a déjà été fait par Hugo dans sa fameuse pièce sur l'Enfant, qu'il assimilait, lui, à un « ange ».

Mais si l'on imite Hugo, c'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

* * *

A propos de protocole, dont à Paris on nous bat et rebat les oreilles, je trouve dans une lettre inédite du peintre Edouard Sain, datée de Rome (26 décembre 1863), les curieuses lignes suivantes :

« Hier, après la messe, j'ai vu porter le pape, auquel on fait faire presque le tour de l'église, — il est accompagné de tous les cardinaux, des sénateurs, etc., qui tous ont des costumes magnifiques, c'est un spectacle vraiment féerique. Après cette espèce de procession, le pape quitte dans une chapelle, au bout de l'église, ses ornements de cérémonie, puis il traverse de nouveau à pied une partie de l'église pour rentrer dans ses appartements du Vatican; en passant près de moi il s'est arrêté et a pris une prise, puis il a donné sa bénédiction et s'est remis en marche. Je vous cite le fait pour vous faire voir combien peu il a des allures jésuitiques; il a, au contraire, l'air franc, ouvert et cordial, il manquerait peut-être même, à mon avis, de sévérité dans certains moments. »

* * *

Chère ouvreuse du Cirque d'Été, à toi le dé !

« Je préfère à ce Parzival temporisateur le Parsifal de Wagner. »

(*Écho de Paris*, 28 septembre.)

On dit temporisateur et vaporisateur, n'est-ce pas ?

* * *

Sur la manchette du *Réformiste* :

Faisons servir la balance de la Justice

Qui, trop souvent, n'est qu'un inutile *simbole*

Pour déterminer la part qui revient à chacun,

Dans la fortune et les *charges* publiques.

Faisons pénétrer les idées de progrès

Dans l'esprit routinier des producteurs,

Pour qu'ils *produisent* plus économiquement,

Vendent meilleur marché et vendent *davantage*.

Oh ! tout plutôt que cela, qui n'est ni chair ni poisson, ni lard ni cochon, ni prose ni poésie, ni français ni auvergnat !

MARC LEGRAND.

Bibliographie

Stendhal : Napoléon. — *Stuart Merrill* : Poèmes 1887-1897. — *Marcelle Tinayre* : Avant l'amour. — *Gustave Kahn* : Le livre d'images. — *Georges Eekhoud* : Mes Communions. — *Arthur Chuquet* : La jeunesse de Napoléon. — *Maurice Barrès* : Les Déracinés — *Georges Ohnet* : Les vieilles rancunes. Chemins de Croix, poèmes religieux d'Armand Silvestre, musique d'Alex. Georges. — *M. Goron* : Mémoires, t. II. — *A. Foulon de Vaulx* : L'Accalmie. — *Marcel Raymond* : La Sculpture florentine. — *A. Mézières* : Morts et Vivants. — *Saint-Georges de Bouhclier* : Églé. — *J.-H. Rosny* : Une Rupture. — *Pierre Loti* : Figures et choses. — *Georges Lecomte* : Les Valets, roman. — *P. de Barneville* : Le Rythme dans la poésie française. — *J.-C. Broussolle* : La vie esthétique. — *Herckenrath* : Problèmes d'esthétique et de morale (Alcan). — *Pierre Quillard* : La lyre héroïque et dolente. — *Henry Bataille* : Ton sang. — *Robert de Souza* : Sources vers le fleuve. — *Edm. Pilon* : La Maison d'Exil. — *Maurice Souriau* : Pascal.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . **1 00**

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 X 170

Vient de paraître à la Librairie FISCHBACHER, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Pour paraître en Novembre à la Librairie FISCHBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 francs



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N° 47

20 Novembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

IWAN GILKIN. — L'Exode.

VICTOR ORBAN. — Figures et choses qui passaient (P. Loti).

ROBERT CANTEL. — Tristan de Léonois (A. Silvestre).

MARC LEGRAND. — L'Art à Paris.

MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandé numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagios* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<p>RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES</p>	<p>Fondateur : MAX WALLER</p>	<p>ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.</p>
--	-------------------------------	---

L'Exode

Quelques-uns des nôtres partent pour Paris, sans esprit de retour. D'autres les suivront. C'est un fait nouveau dans le monde de la jeune littérature belge. Ce pauvre vieil *Art Moderne*, condamné par les destins aux contradictions les plus giratoires, a exhorté, il y a quelques mois, avec l'éloquence pataquèstueuse qui le caractérise, nos jeunes écrivains à ne point désertier leur patrie; la girouette ne pouvait tarder de tourner : on annonce que l'un des directeurs de cette feuille va bientôt, lui aussi, transporter ses pénates dans la capitale française.

Est-il avantageux pour nos jeunes écrivains d'émigrer à Paris? La question mérite d'être examinée.

Quand les jeunes hommes qui, chez nous, débutèrent dans les lettres vers 1880 se consacrèrent à l'art d'écrire, ils avaient l'intention bien arrêtée de rester dans leur pays et d'y créer un centre littéraire. Ils n'avaient point la prétention d'être tous des Goethe ou des Victor Hugo; ils n'avaient d'autre ambition que d'initier leur patrie, médiocrement intellectuelle, à l'activité littéraire et de travailler de leur mieux à lui donner quelques livres qu'elle put montrer au monde en même temps que ses usines métallurgiques et ses ports perfectionnés. Ils espéraient que d'autres, enhardis par leur exemple et instruits par leur expérience, continueraient dignement leur œuvre et sauraient enfin doter la Belgique d'une gloire qui ne lui a que trop manqué. C'est dans cet esprit qu'ils fondèrent la *Jeune Belgique*. Ils avaient alors vingt ans. Ils étaient tout brûlants du plus fort et du plus noble enthousiasme. Ils savaient d'ail-

leurs ce qu'ils voulaient et ils étaient bien décidés à ne point dévier de la route qu'ils s'étaient tracée.

Dès le début, ils surent attirer l'attention du public et peu à peu ils parvinrent à éveiller en lui la curiosité et la sympathie; mais ils eurent aussitôt à lutter contre leurs propres amis et à se séparer de ceux qui compromettaient leur œuvre.

Pour réussir, il fallait concentrer tous nos efforts et toute l'attention du public sur l'art littéraire. Il importait donc de dégager celui-ci de tout élément étranger. Rien n'était plus nécessaire, car l'étude du milieu belge nous avait révélé de bonne heure que s'il n'y avait point de littérature en Belgique, c'est que nul ne s'était encore avisé qu'on put faire de l'art pour l'art au lieu de consacrer sa plume à des préoccupations politiques, scientifiques, philosophiques ou confessionnelles. Débarasser l'art littéraire de ces soucis parasites, tel fut notre premier soin. C'est dans ce sens que nous inscrivîmes en tête de notre programme *l'art pour l'art*. Cette proclamation avait pour conséquence naturelle et immédiate le *culte de la forme*. Car, débarbouillé de tout ce qui n'était pas lui-même, l'art littéraire n'avait plus qu'une loi. C'est la beauté de la forme qui différencie la véritable œuvre d'art de toutes les autres productions.

La proclamation de ces principes nous procurait un autre avantage : elle nous permettait de grouper dans un effort commun tous les jeunes hommes que tourmentait le désir d'écrire artistiquement; car si notre revue repoussait toute étiquette politique ou religieuse, elle laissait à chacun de ses collaborateurs la liberté la plus entière de professer n'importe quel credo. « Sévère pour le métier, déclara plus tard l'un de ses directeurs, la *Jeune Belgique* a admis tous les genres, toutes les idées, toutes les formes. »

Grâce à cette sévérité et à cette tolérance, il fut possible d'unir en un seul faisceau toutes nos jeunes forces et toutes les bonnes volontés. Il n'y avait point d'autre tactique possible. Les efforts isolés de nos meilleurs devanciers étaient restés stériles. L'union pour un même but, la camaraderie de la jeunesse avec toute la confiance, tout l'enthousiasme, toutes les audaces qu'elle engendre, voilà ce qui seul pouvait nous permettre de remuer l'opinion et d'étendre notre influence. L'expérience a montré que nous ne nous trompions point. La contre-expérience de ces dernières années ne confirme que trop la justesse de notre plan primitif.

Dès le début, nous eûmes à lutter contre des tentatives... de déraillement. M. Picard, après nous avoir acclamés, s'avisait tout à coup d'imposer à notre mouvement littéraire une direction radicalement opposée à nos principes. Il voulut, avec une obstination violente, que nous asservissions notre art à un idéal politique et révolutionnaire. Accepter cette orientation nouvelle, c'était courir à la ruine de toutes nos espérances. Nous nous raidîmes de toute notre énergie contre ces inadmissibles prétentions. M. Picard s'entêtait. Dès lors, la rupture était inévitable. Il se trouvait parmi nous des jeunes gens qui avaient voué à M. Picard une admiration et une affection profondes : ceux d'entre eux qui avaient quelque clairvoyance durent convenir, malgré tous leurs regrets, que cette rupture était nécessaire. Quand elle se produisit, le hasard en détermina les circonstances : elle était déjà faite en principe.

M. Picard parvint malheureusement à détacher de nous quelques-uns de nos amis. Ce furent les premières défections.

M. Picard et ses acolytes se faisaient de la situation littéraire une idée très différente de la nôtre. Nous cherchions à unir les jeunes écrivains sous un même drapeau ; une telle union n'allait point sans quelque discipline et Dieu sait si la nôtre fut légère ! Nous n'exigions certes rien de plus que le strict minimum nécessaire pour une action commune. Mais M. Picard professait déjà une sorte d'individualisme anarchiste, qu'il accentua plus tard. Il estimait que dès vingt ans il fallait être original, personnel, séparé de tous les autres. Libérer et isoler chaque force individuelle, fut-ce le plus artificiellement du monde, tel est son idéal. Il l'appliqua fort malencontreusement à notre renaissance littéraire. Aussi, l'*Art Moderne*

se donna-t-il pour tâche de contrecarrer en toute occurrence nos efforts de concentration. Il est permis de croire que ses rancunes stimulaient ses convictions. Il encouragea toutes les défections qui se produisaient dans nos rangs. Il favorisa l'éclosion de revuettes littéraires dans les coins les plus perdus de nos provinces. Il y eut bientôt des contre-*Jeune Belgique* un peu partout. Les pauvrettes n'avaient pas la vie longue ; mais elles rompaient l'élan qui portait vers nous la jeunesse lettrée et elles lassaient le public encore inexpérimenté, dont l'attention s'éparpillait sur mille tentatives médiocres, prédestinées à un inévitable avortement.

En agissant comme il l'a fait, M. Picard ne prévoyait pas, sans doute, les tristes résultats des campagnes entreprises par l'*Art Moderne* ; il avait pour but, tout comme nous, de travailler au développement de l'activité littéraire dans notre pays et à la formation d'un vrai public. Seulement, sa tactique était détestable et ne pouvait avoir d'autre effet que de disperser les forces que nous tentions d'unir et de replonger dans l'ignorance ou dans l'indifférence un public que nous nous efforcions d'instruire et d'émouvoir. Il est parvenu à fanatiser quelques douzaines de snobs, qui croient en l'*Art Moderne* comme jadis quelques bons bourgeois, moins agités, croyaient en l'*Office de Publicité*. Mais, en dehors de cette petite troupe, nul ne l'écoute. On l'entend moins aujourd'hui qu'il y a cinq ans. Ainsi, sans aucun bénéfice pour lui-même, il a recreusé le fossé qui séparait naguère le public des écrivains et que nous avons commencé de combler.

De même que la production littéraire s'éparpille en cent petites revues, de même elle se fractionne en sectes. Sur ce point encore, il y a non pas progrès, mais régression. On oublie les leçons du passé, on fait ici de la littérature catholique, là de la littérature socialiste. On ne veut pas publier sous la même couverture qu'un hérétique. Or, on sait que pour chaque doctrine toutes les autres sont des hérésies. Le point de vue principal n'est plus l'art littéraire, mais le dogme, la morale, la conception philosophique ou sociale. Dès lors, l'art est divisé en sectes. La maladie nationale, que nous avons su conjurer pendant quelques années, reprend avec une fureur nouvelle.

Dans ces conditions, nous devons bien constater que notre mouvement littéraire ne répond pas aux espérances que nous avons mises en lui. En 1893

nous avons signalé le péril (1). Le mal n'a cessé de s'aggraver. Il est bien certain que Bruxelles n'est pas en train de devenir un petit Weimar.

Les Jeunes-Belgique des premières générations se sont longtemps obstinés dans leur rêve. Sollicités maintes fois d'aller travailler à Paris, au grand foyer central de l'activité littéraire française, ils opposaient aux conseils bienveillants leurs espérances patriotiques. Ils sacrifiaient volontiers à celles-ci l'espoir d'une notoriété plus rapide et plus étendue. Sans la moindre hésitation ils cherchaient à faire partager leurs convictions... et leurs illusions aux jeunes gens qui venaient les consulter.

Ils n'oseraient plus donner aujourd'hui les mêmes conseils.

IWAN GILKIN.

Figures et choses qui passaient

par M. P. LOTI.

Personne n'a oublié le genre d'impression qu'a produit la lecture des premiers livres de M. P. Loti. *Aziyadé*, *Ràrahû*, le *Roman d'un spahi*, quand on avait fait la part du cadre grandiose qu'ils évoquaient, laissaient subsister longtemps encore une émotion dont il était difficile de se défendre. La mise en scène était si riche, d'une notation à la fois si exacte et si neuve, qu'elle grandissait l'intérêt dramatique et donnait un attrait particulier aux moindres détails du récit. Le talent descriptif n'était pourtant qu'un des multiples secrets de cet écrivain délicat. Il n'excellait à peindre la nature, à lui donner la vie d'une façon si saisissante, que parce qu'il démêlait mille associations intimes, de perception et de sentiment, que nul n'avait soupçonnées avant lui; il découvrait des influences de lieu, de temps, de moment où d'autres n'auraient vu que des aspects quelconques; les choses lui apparaissaient avec plus d'étrangeté, et il savait les évoquer avec une puissance, une netteté de contour, une précision de forme et de couleur qui tenaient du prodige. Cette qualité maîtresse, il l'a développée et perfectionnée dans la suite. Il a écrit des livres où la description est *tout*; où elle paraît si vivante et si

infiniment variée qu'elle suffit à captiver et à charmer, — comme le dessin compliqué et merveilleux de ces broderies d'Orient, où s'épanouissent la fantaisie et le rêve de l'artiste et où semble palpiter un peu de son âme. Ces livres-là valent des poèmes. Qui ne se souvient des tableaux délicieux de son voyage au Maroc? et ces décors incomparables, ces jeux de lumière, ces mornes magnificences du Désert, qui ne les a dans les yeux et dans le cœur?

I

Pour tout observateur un peu attentif, l'œuvre de M. P. Loti contient, depuis ses débuts, la manifestation d'une âme fort complexe, extrêmement sensible, pleine d'élan passionnés et de vibrations infinies. A mesure que ses livres se sont succédé, on a pu s'expliquer mieux, sans le résoudre toutefois, le mystère de cette organisation profondément grave, irrémédiablement triste, toujours inquiète, toujours en éveil et toujours frémissante.

Il subjugué tout d'un coup. Il vous jette dans un trouble, dans un malaise indéfinissable. Il vous communique sa tristesse, vous pénètre de son attendrissement; — surtout il fait passer en vous son frisson personnel. Sa douceur est faite d'exquise tendresse enfantine et de sublime pitié. Son charme est fait d'inquiétude.

Comment a-t-il pu conserver intacte cette originalité initiale? Comment peut-il charmer encore, charmer toujours, et n'éloigner que les médiocres ou les indifférents? Et qu'est-il donc depuis qu'il s'est fait connaître? — Il est lui-même. Il l'est trop peut-être; mais c'est un beau défaut.

..

N'a-t-on pas prétendu bien souvent que la poésie se trouve dans la nature éternelle et non dans le cœur de l'homme d'un jour si grand qu'il soit; qu'elle est essentiellement objective, et que le poète est d'autant plus largement humain qu'il est plus impersonnel? Beaucoup d'exemples peuvent donner une apparence de raison à cette manière de voir; mais cela n'empêche point que l'opinion contraire ne soit tout aussi fondée. On peut prouver que le subjectif l'emporte, dans la plupart des cas, sur l'objectif. Une belle contrée vue par un esprit médiocre produit un médiocre effet. Ce qu'on est importe donc au moins autant que ce qu'on représente; et le monde extérieur, quand il s'agit d'y créer des rapports de beauté et de

(1) DÉCLARATION (*Jeune Belgique*, janvier 1893). — Voir aussi *Quelques propos* (*Jeune Belgique*, 1895).

vérité, ne parvient à nous intéresser réellement que par la façon dont il est vu.

Toute généralisation trop spécialement voulue, tout parti pris d'impersonnalité dans l'œuvre supposent un travail de réflexion et d'imagination qui nous est habilement caché; si nous le suppléons à la longue, c'est par un effort d'analyse et en courant parfois le risque de nous tromper, sinon sur la conclusion du moins sur les prémisses. Au contraire, les manifestations d'art personnelles manquent rarement du mérite d'être immédiates, spontanées et fortes. Elles ne sont affaiblies par aucun labeur, par aucune préoccupation étrangère de synthèse trop étendue. Leur terrain est plus limité et plus solide. Elles ont l'avantage indiscutable de nous surprendre et de nous instruire sur nos états psychiques les plus fugaces. Que si un écrivain du talent de M. P. Loti nous fait la confession publique de ses sentiments intimes, il y a dans son enseignement plus à profiter qu'on ne croit. Tous, tant que nous sommes, nous ne nous connaissons que bien superficiellement; en l'écoutant nous pouvons nous promettre d'entendre un peu de notre secret lui échapper; et à chacune de ses révélations, il se peut qu'il nous éclaire sur notre propre mystère autant que sur le sien.

..

Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite ou m'ennuie, a écrit quelque part M. Anatole France. L'anxiété d'esprit, c'est un peu ce qui rend M. P. Loti si attachant. Vous l'aimez déjà, vous ne le connaissez pas tout entier. Il sait des mots magiques. Il vous conquiert par la douceur, par la musique, par le sortilège de sa prose rythmique. Il vous berce, il vous enivre de phrases mélodieuses et de descriptions enchantées. Il vous prend avec lui, il vous enveloppe, il vous entraîne dans son courant rapide et troublé. Prenez garde. Voici que son inquiétude, que son effroi, que son anxiété tremblante reparassent. Il vous entr'ouvre bientôt l'abîme insondable de sa pensée et de son cœur, et voici qu'il vous étreint jusqu'à la souffrance!

Tantôt il donne une âme à la matière et vous fait concevoir les objets comme s'ils étaient présents; tantôt il attache à des choses inanimées je ne sais quelle sensibilité contagieuse qui vous remue dans tout votre être. Il y a de lui, dans le

Chagrin d'un vieux forçat, un pauvre moineau à l'aile coupée, tombé par-dessus bord pendant une bousculade, qu'on voit se débattre un instant sur la mer et sombrer, — et dont le souvenir seul arrache des larmes.

Vous vous souvenez, à la fin de *Matelot*, de cette triste plume grise passant du chapeau de la vieille Berny et balayant le fond de la barque; et dans *Pêcheur d'Islande*, de la mèche de cheveux dénouée de la mère Yvonne, — cela a fait jaillir des pleurs de tous les yeux.

..

Terreur ou pitié, quelle est la note qui domine dans ses livres? Je suis bien près de croire qu'elles sont également fortes. Il me semble que M. P. Loti les emploie tour à tour, non pour le facile mérite d'en tirer un effet prémédité, mais pour exprimer les propres mouvements de son âme. Ces deux sentiments sont irréductibles chez lui. Vous rappelez-vous quels mots l'ont le plus frappé en ouvrant, un jour, un dictionnaire de la langue maorie? Précisément ceux qui sont les signes de la sensibilité et de la terreur.

Mêlées de large sympathie humaine, de vive et infinie tendresse, cette angoisse et cette pitié se retrouvent au fond de toutes ses œuvres; elles se renforcent l'une par l'autre; elles se séparent, se rapprochent, et, tantôt isolées, tantôt confondues, suscitent des mouvements inattendus, des ébranlements qui atteignent nos fibres les plus profondes. Je crois que c'est à leur combinaison à la fois simple et savante, à leur relation étroite, graduée, harmonique pour ainsi dire, qu'il faut attribuer beaucoup du pouvoir que l'auteur d'*Aziyadé* exerce si incontestablement sur ses lecteurs même les plus prévenus.

On peut ne pas se plaire dans son idéal, ne point céder à sa mélancolie, ne subir que faiblement les séductions de son esprit; mais ce qu'on ne peut lui refuser, c'est la beauté, la poésie intense, une constante élévation de pensée et une évidente sincérité de sentiment. Ce qu'on ne peut nier, c'est la grandeur tragique des émotions qui sillonnent son œuvre comme des éclairs de génie.

(A continuer.)

VICTOR ORBAN.

Tristan de Léonois

par ARMAND SILVESTRE

Écrire un second *Tristan et Yseult*, après le drame de Wagner, admirable tant au point de vue littéraire et scénique qu'au point de vue musical, pouvait sembler une tentative bien hardie, et il fallait tout le talent de M. Armand Silvestre pour sortir avec succès d'une pareille entreprise. Le public des Français a fait fête à la pièce, à l'auteur et à ses interprètes et, disons-le tout de suite, ce n'était là que parfaite justice.

M. Armand Silvestre avait fort bien compris que pour réussir à traiter à nouveau la légende de Tristan, il fallait s'écarter de la version mise à la scène par Wagner, en modifier complètement la signification philosophique et humaine, transformer tous les effets et employer les moyens ordinaires du drame français.

Le sujet de *Tristan de Léonois* est connu, et la comparaison avec *Tristan et Yseult* a été faite par tous; je ne m'y attarderai donc pas. Une seule chose cependant est à faire remarquer : dans le drame de Wagner, l'idée de la mort apparaît à tout instant; la passion arrivée au point où l'auteur nous la montre touche à l'absolu, le monde est trop étroit pour la contenir toute; c'est la grande Destructrice, sa fin, c'est le Néant. Tout au contraire, la pièce de M. Armand Silvestre a pour thème, — j'allais dire pour *leitmotiv*, — les vers plusieurs fois répétés par différents personnages :

Plus haut que cette vie et plus haut que la terre,
Il est un amour pur, sublime, auguste, austère,
Et qui, domptant en nous le désir révolté,
Seul, verse dans deux cœurs la même éternité !

C'est une apothéose, c'est le triomphe de l'amour; les personnages de Wagner meurent de leur amour, trop faibles pour en supporter l'intensité, avec cet effroi qui saisit les hommes lorsqu'ils ont été touchés par la fatalité; les personnages de M. Armand Silvestre vont à la mort, plein d'espérance, pour prolonger leur vie par une existence plus parfaite: ils sont sûrs de leur bonheur.

La forme adoptée par M. Armand Silvestre est celle du drame romantique, mais sans ce côté exagéré d'individualisme sauvage et faux qui est la caractéristique de l'école de Hugo.

L'auteur a su, avec beaucoup d'art, mêler des mètres différents dans ses vers; certaines tirades sont conçues comme des poèmes en strophes, ce qui est souvent d'un effet très joli; certains vers sont admirables de force et d'émotion :

Laissez-moi face à face avec la mer sauvage...
Elle aussi va gémir sous d'invincibles fers !
L'un à l'autre laissez s'ouvrir nos deux enfers.
Le même ciel nous frappe implacable et farouche,
Et sa plainte éternelle a passé par ma bouche.

Qu'importe à celui-là qu'il vive ou bien qu'il meure,
Qui peut faire tenir l'infini dans une heure
Et vider d'un seul trait son cœur ou le briser !
Le salut éternel ne vaut pas un baiser !

Ils meurent eux aussi. Mais la gloire sanglante
Couche leurs corps meurtris dans l'immortalité !

... C'est l'extase infinie.

Là-bas, un chant divin sonne l'adieu des jours !
Dans le rouge brouillard dont ma vue est ternie
Se lève le soleil d'éternelles amours !

D'autres sont peut-être un peu précieux, mais
toujours beaux pourtant :

Mais d'un mal sans péril, pourquoi me cacherai-je ?
L'aile du vent lointain ne flétrit pas la neige.
Un souffle nous emporte et mon rêve a passé !
La flèche ne plaint pas l'oiseau qu'elle a blessé.

Mon cœur est un jardin à jamais dévasté
N'ayant connu des fleurs que l'arome enchanté.

Sous les vents furieux, les vagues faisaient rage
Lorque, devant la mer, nous nous sommes aimés.
Regarde mon amour : les flots se sont calmés.
Ainsi le ciel descend en nous après l'orage,
Et ces deux infinis ne font qu'un même azur.
Tels nos deux cœurs en qui rien n'est resté d'impur.
Yseult, le ciel en nous descend après l'orage.

Enfin, ce dialogue :

ORIANE

C'est là-bas que flottait jadis son oriflamme
Quand, les fanfares d'or sonnait sur le chemin,
Mon père, le roi Mark, mis ma main dans ta main.
Leur écho chante encor dans le fond de mon âme.

TRISTAN

Le vent a déchiré ma brillante oriflamme.

ORIANE

Là, plus près, c'est la plage au sable caressant,
D'où nous partions, guidés par la voile penchante,
A l'heure où l'horizon de tons roses s'enchanté,
Tous deux seuls sur le flot qui remonte et descend.
Entends, autour de nous, l'appel lointain des grèves.

TRISTAN

La tempête a brisé la barque de nos rêves.

ORIANE

C'est dimanche aujourd'hui. Sous les arceaux sacrés
Où le dais s'inclina sur nos têtes bénies,
Écoute: l'orgue encor roule ses litanies
Et, sur le seuil ouvert, Jésus nous dit : Entrez !

TRISTAN

Ma bouche ne sait plus les vieilles litanies.

Au milieu de ces citations, j'en ai passées et des meilleures; le drame de M. Armand Silvestre est un beau succès pour l'auteur et pour la tradition poétique de la France dont il a toujours été un des plus ardents défenseurs.

ROBERT CANTEL.

L'Art à Paris

L'Exposition des peintres-lithographes

Félicitons l'initiative de L. Bénédite et, en regrettant que Willette n'ait point figuré à cette première exposition, consacrons une mention élogieuse aux hachures du pastelliste Bourgonnier, au charme virgilien vraiment, à la sérénité classique, à la discrétion et à l'émotion de sentiment de Fantin-Latour, dont la *Baigneuse* appelle le baiser, dont la *Pastorale* chante le rythme même de l'amour. Saluons la fougue espagnole de Lunois, dont le *Lawn-Tennis* illustre délicieusement tel conte de Paul Adam, et la finesse et la rondeur grasse de Léandre, dont la *Normande* montre, en effet, des pommes appétissantes, mais dont le *Torse* exagère la tendance de l'artiste à exécuter des nez « où il pleut dedans »; félicitons M. Malleste pour sa souplesse, son *Artémis Elaphébolos* est d'une nervosité remarquable, son *Rat* « se tiendrait » à côté de Pisano et des Japonais. M. Van Muyden n'est pas un animalier négligeable. M. Réalier-Dumas est un hardi simplificateur: son *Napoléon*, taillant le monde avec l'épée, à tout a fait l'œil de l'aigle, avec l'arcade profonde et la prunelle de

côté de l'oiseau de proie. Quant à Jean Véber, son originalité est frappante et il arrive à d'aussi curieux effets comme mouvement et comme impassibilité. M. Zacharri est toujours excellent pastelliste. Quelques autres... *indocti discant!*

A l'œuvre.

Jean-Gabriel Borkmann, joué par M. Lugné-Poe, fut précédé d'une conférence de fort belle tenue par Laurent Tailhade. Le poète des *Vitraux* manie, on le sait, une prose brillante et solide et damasquinée comme une lame catalane. Pour lui, Ibsen est frère d'Eschyle et les barques des Northmans voguent d'un même essor que les galères salamiennes sur la mer de l'idéal. M. Antoine Albalat discernait naguère, justement, dans Shakespeare « le porte-drapeau du romantisme ». Ibsen n'est-il pas le porte-drapeau du symbolisme ?

La lutte véhémement entre deux mères ennemies, l'une naturelle, l'autre adoptive, se disputent un jeune homme qui leur échappe à toutes deux, ouvre la pièce avec une scène remarquable d'intensité psychologique. Le « raté » entêté et hautain, qu'est Borkmann, agace peut-être plus qu'il ne touche, du moins tel qu'il fut figuré. Le vieux poète injoué est une sorte de Chatterton vieilli qui nous émut davantage. Mais l'intérêt n'est-il pas dispersé dans ce drame ? Il semble qu'il y ait dans *Jean-Gabriel Borkmann* matière à deux pièces. L'antique unité de temps y est, en revanche, respectée comme dans *le Cid*. Les dernières scènes ont paru longues et terminer en mélo un conflit moral. Tout de même la pièce fait penser. Une figure épisodique d'aventurière, celle qui « enlève » le fils de Borkmann, fait sourire. Et ce dernier est crispant comme un abonné de *l'Art et la Vie* qui répéterait comme une leçon : « Je veux vivre ma vie ! » lorsqu'il a simplement envie d'une femme.

Dans les ateliers.

Jeudi dernier, chez Carolus Duran. Le maître est revenu de Saint-Aygulf, dispos, le cœur en fête plus que jamais. Sous le veston ajusté de velours violet, évocateur des pompes épiscopales, il va et vient dans l'atelier, où le luxe des tapis assourdit les pas et la disposition des tentures ménage un quadrilatère de jour franc aux dernières œuvres. Ce sont : le *Portrait de Mme Feydeau* (la fille de Carolus Duran) et de ses enfants, morceau capital que l'État a heureusement acquis et dont l'artiste vient d'exécuter une copie où revit la fougue primesautière de l'interprétation directe du modèle vivant. Puis le portrait de *M. Danel*, commencé seulement, par larges touches, d'une étonnante justesse, déjà frappant de ressemblance. Enfin, différentes esquisses de tableaux d'un sentiment religieux. Une

femme, entre autres, se roulant au pied d'un Christ, poursuivie par l'essaim des images de volupté qui l'affolent, et demandant au dieu des ascètes un refuge contre ces évocations charnelles figurées en une sorte de nuage de nudités vaporeuses... J'avise un album de photographies sur un pupitre de chêne. Ce sont les reproductions des principaux portraits exécutés par le maître, des Anglaises, comme M^{me} Astor, des Françaises, comme M^{me} Pelouze devant le château de Chenonceaux, des hommes politiques comme M. Leygues, des musiciens comme Gounod, des peintres comme Billotte et Henner, des dames surtout, et non des moins jolies...

MARC LEGRAND.

Memento

DE LA *Chronique*. — Les mourants protestent. — La *Ligue Artistique*, « libre tribune », proteste contre l'opinion émise par un de nos rédacteurs, qui a eu l'audace de constater que les lumimistes, les impressionnistes et l'école du pain à cacheter, en peinture, s'éteignent tout doucement dans l'indifférence publique.

C'est une observation que tout le monde a pu faire, et l'appel à Heymans, à Claus et à Wytsman ne prouve pas que le groupe des révoltés n'en soit pas à ses derniers moments.

Combien, parmi ces révoltés, ne reviennent pas de leur erreur par simple crainte des railleries de la jeunesse frondeuse !

(*Chronique*.)

NOUS APPRENNONS avec le plus vif plaisir que M. Jean-Michel Axelos, vient d'obtenir le diplôme d'architecte avec grand succès à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Avant de retourner à Athènes, sa ville natale, Jean-Michel Axelos s'est vu honoré par les distinctions de l'Académie de Bruxelles dont il était venu suivre les leçons. Tout en terminant ses études, il a confectionné le plan d'un *Palais des Arts et Métiers* — qui fut étalé à la section ottomane de l'Exposition — d'une conception si hardie et si neuve qu'il lui a valu, avec la médaille d'or, les plus vives félicitations du Jury des récompenses. Il n'est aucun curieux qui ne se soit longtemps arrêté devant cette œuvre du jeune artiste qui embrasse, dans une ordonnance simple et élégante, toutes les parties d'un vaste édifice destiné à contenir dans ses murs, un théâtre, une salle d'exposition, une salle de concert, une académie, des classes, bref, une suite de bâtiments qui réaliseraient la cité des arts que Richard Wagner rêvait de créer.

EXTRAIT DES *Débats*. — La *Nouvelle Revue internationale* inaugure une ingénieuse rubrique. Elle a eu l'idée d'interroger sur le talent de ses collaborateurs la plupart des écrivains contemporains. C'est un romancier belge, M. Camille Lemonnier, qui le premier a été l'objet de cette enquête bienveillante. Car on imagine aisément que, s'il est parmi les gens de lettres des détracteurs de M. Lemonnier, leur avis n'a pas été sollicité, ou du moins n'est pas parvenu à la connaissance du public. Sans doute, quelques-uns, juges incorruptibles, ont formulé des réserves. Tel M. Alphonse Daudet : « Je tiens à dire que Camille Lemonnier est un admirable écrivain, qui a fait de très

beaux romans et, pour monter dans le train des jeunes, s'est quelquefois affublé de théories pédantes et enfantines. » Tel M. Armand Silvestre : « Un instant, je l'avoue, j'ai craint que cet écrivain, si lumineux dans la force, d'essence si française dans sa substance flamande, cette façon de Flaubert ayant beaucoup regardé Rubens, ne sacrifiait aux fausses énergies d'un style volontairement tourmenté et excessif dans les mots. Mais, à propos du dernier livre de Camille Lemonnier, j'ai salué l'admirable façon dont il s'était ressaisi, assaini, amplifié dans un rassérénement de sa pensée toujours plus haute et de sa forme toujours plus majestueuse. » Allons, tant mieux ! Les critiques austères sont d'ailleurs rares. Beaucoup de gens s'en tiennent à des banalités aimables, dont voici deux échantillons : « Camille Lemonnier est, certainement, un de nos romanciers les plus vivants et les plus puissants, et il a déjà derrière lui un labeur considérable. Il faut, grandement, honorer en lui le peintre de vérité et d'art. » (M. Emile Zola.) « Je suis heureux de trouver l'occasion de dire ici toute mon estime littéraire pour l'écrivain vigoureux et varié de tant d'œuvres fortes et ma sympathie pour l'homme cordial. » (M. Henri Fèvre.)

Puis viennent les enthousiastes. Ils sont de deux sortes. On compte parmi eux des admirateurs réfléchis qui raisonnent et justifient leur bonne opinion ; MM. Rosny offrent l'exemple le meilleur de cette partialité, qui ne va pas jusqu'à l'aveuglement. Et l'on rencontre toute une bande de panégyristes éperdus. La plupart sont des compatriotes de M. Lemonnier. « Son œuvre est une bible apothéotique de la race belge. » (M. Eugène Demolder.) M. Lemonnier a rejeté « les vieux ferments de cosmique discordance... Il a, non seulement la notion, mais la constante jouissance de la vie générale qui anime l'univers. Il est perdu dans le Tout par une native sympathie. Il ne sait pas au juste où il finit et où la nature commence. (M^{me} M. Mali.) « Le signe caractéristique du génie le marque avec évidence... On sent l'instinct monter en lui et lui crier, plus hautement, plus brutalement chaque jour, les commandements sauveurs et exaltants de l'Abandon, confiant et aveugle, aux poussées cosmiques qui travaillent les humanités et qui seules les portent aux accomplissements sublimes et impérissables. » (M. Edmond Picard.) Il n'est pas absolument impossible que les auteurs de ces phrases s'entendent eux-mêmes et s'entendent entre eux. Il faut d'ailleurs que cette hypothèse soit vraie, pour qu'on s'explique la sentence suivante, émise par M^{me} Rachilde :

« Mon avis sur Camille Lemonnier, le très puissant auteur du *Mâle* et de *Happe-Chair*, est que c'est le meilleur écrivain belge de la France où les meilleurs écrivains français sont incontestablement les Belges. »

Une foule d'autres écrivains ont encore donné leur avis. Mais on ne voit pas bien qui pouvait souhaiter de le connaître. Et, après tout, était-il si nécessaire de savoir ce que M. Emile Zola ou M. Alphonse Daudet eux-mêmes pensent de M. Camille Lemonnier ?

ON LIT dans l'*Aurore*, organe de Paris :

M. Henri de Groux, un peintre belge moins connu que Rubens, s'est donné récemment les gants un peu jaunes de railer son pays natal.

Il l'a fait avec la légèreté et la délicatesse d'un hippopotame en joie ; il a réédité les plaisanteries connues sur le manneken-piss ; il a déclaré qu'il est « heureux de respirer loin d'une vasque » ; il a été Flamand au mauvais sens du mot, non seulement avec intensité, mais encore avec furie. Et il a osé se réclamer de Beaudelaire.

S'il vous plaît, mettons les choses au point. Il est vraiment de ces calembours trop faciles. Les Belges nous valent bien, après tout. Ils nous valent à tous les points de vue. Ils ont autant de grands hommes que nous, des grands artistes que Louis XIV

seul a méconnus. Ce n'est pas une affaire. Ils parlent, ils écrivent un français aussi pur que le nôtre...

Je pourrais rechercher s'ils n'ont point un cerveau plus complet que le nôtre, plus d'idées, plus de sensations, une philosophie plus précise. Je pourrais démontrer que la possession espagnole les a peut-être assez latinisés pour que nous puissions prendre chez eux des exemples de lucidité d'esprit, de courage social, de hardiesse de pensée...

Mais, les Belges, ce sont nos égaux. Leurs poètes, leurs dramaturges, leurs peintres, leurs industriels sont les favoris de Paris. Vous les prenez pour des suiveurs. Ce sont eux qui souvent nous mènent.

Je comprends, à la vérité, que M. Henri de Groux ne puisse pas suivre. Il manque de souffle.

L'AUBE, revue artistique et littéraire, nous prie d'annoncer sa transformation sous la direction de M. Maurice Bisschops. A partir du 1^{er} janvier 1898, elle paraîtra tous les quinze jours.

Nous souhaitons bon succès à notre jeune sœur. Dans son numéro du 5 novembre, elle publie une jolie piécette de M. Henry Petitqueux, intitulée *Seize ans* :

Le tiède encens
De mes seize ans
Me porte à l'âme
La douceur d'un
Subil parfum
De jeune femme.

Je sens en moi
L'étrange émoi
Dont gaiment vibre,
Au matin, l'eau
D'un frais ruisseau,
Joyeux et libre.

Dire combien
Il m'est un bien
D'être et de vivre
M'emplit le cœur
D'une langueur
Qui me rend ivre

Tel qu'au réveil
Du bon soleil
Avril irise
Les aubépins
De bouts fins
A chaque brise,

Ainsi troublé,
Le souffle ailé
D'un doux bien-être
En moi fleurit,
M'enchanté et rit:
Je me vois naître.

Si l'auteur ne s'est pas rajeuni par coquetterie littéraire, sa précocité est vraiment remarquable. La sûreté de son métier ne passera pas inaperçue des connaisseurs.

DÉDIÉ AUX AMES PUDIBONDES. — Les œuvres de Guy de Maupassant vont être traduites en allemand, non par un traducteur d'occasion, mais par un écrivain de haute valeur, M. le baron Gœrres von Omptada.

Dans la préface que contient le premier volume, le traducteur proteste contre la créance assez répandue que les écrits de Maupassant sont obscènes. Il ajoute :

« Il me revient une histoire : Un artiste et un simple d'esprit se trouvant devant une statue. Le simple s'écrie effaré : « Mais cette personne est nue ! » L'artiste répond : « Tiens, je ne m'en étais pas aperçu ! » Un monde les séparerait dans leur façon de regarder.

» Je souhaite que Maupassant soit regardé de la même hauteur que celle où il se trouvait comme artiste et d'où il voyait en artiste. »

Ce jugement de l'écrivain allemand sur Guy de Maupassant valait d'être signalé. (Figaro.)

LES DERNIÈRES PRODUCTIONS de l'Archétype, Albert Mockel :

BROUILLARD

*Le voyageur qui marche vers la mer est seul,
à l'aube, dans la forêt.*

Un jour mystérieux étreint le paysage.

Mais l'heure est froide, qui m'éveille,
et germaine du cœur pesant, du front esclave
où nul songe, chanteur de transparents rivages
n'agite, léger, de ses ailes
jusqu'à ma lèvre,
l'aérien baiser mélodieux des mers vermeilles.

Veuve d'aurore, l'aube s'est levée,
pâle, et triste déjà d'être née;

et toi, grande Terre, la toujours vivante,
aujourd'hui glaciale, ô toi
Terre sans voix dans l'inerte silence,
peut-être, maternelle et raidissant ta chair flétrie,
as-tu froid de pitié sous mon corps meurtri.

Et pourtant je me dresse, vois ! mon pied te frappe
et loin d'ici encore tu porteras mes pas...

LE RESPECT DES GRANDS HOMMES CHEZ LES TONSURÉS. — La plupart des journaux catholiques ont publié l'article suivant, dont on goûtera la haute saveur :

Taine et la Foi. — Dans une lettre adressée à *l'Univers*, le R. P. Vaudon, du Sacré-Cœur, raconte quelques détails de la vie de M. l'abbé Barnave qui vient de mourir; il cite entre autres le trait suivant de ses rapports avec Taine :

« Barnave se plaisait plus tard à mettre en relief la loyauté de quelques-uns de ces mécréants, de Taine en particulier. « Le pauvre garçon, disait-il, si intelligent, si travailleur, si *ferré* sur tant de questions humaines, ne savait pas le premier mot des questions divines. En fait de catéchisme il était d'une ignorance crasse; mais déjà il cherchait, même en matière de religion, à s'instruire; déjà il faisait ses enquêtes.

Un jour, il aborde Charles Barnave et lui dit à brûle-pourpoint : « Explique-moi donc l'acte de foi; j'entends là-dessus tant d'insanités qu'il n'est pas possible que se soit l'enseignement de ton Eglise et ta croyance. » Barnave, sans rien dissimuler des ombres sacrées, lui exposa de son mieux le *rationabile obsequium*, et Taine s'écria : « Je m'en doutais bien, ces gens-là vous calomnient. Rien de plus logique et même rien de plus scientifique. L'acte de foi, tel que tu viens de me l'expliquer, c'est un acte de bon sens. Je voudrais croire ». Plus tard, l'abbé Barnave ira visiter l'auteur des *Origines de la France contemporaine* dans sa solitude des montagnes, au bord du lac d'Annecy; et, de ces derniers entretiens qu'il eut avec l'illustre historien-philosophe, il sortit en disant : « Taine est en marche vers la lumière. Prions pour lui. »

On ne sait ce qu'il faut de plus admirer, du style biblique du Vaudon du Sacré-Cœur ou de la logique de ces « ombres sacrées » qui se trouvent être précisément « la lumière ».

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux.* Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . **1 00**

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson.* 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Pour paraître en Décembre à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAÎTRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 franc



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 48

27 Novembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

VICTOR ORBAN. — Figures et choses qui passaient (P. Loti).

HENRY GRAVEZ. — Fin d'été.

C. DE W. — Le bouclier d'Arès (S. Ch. Leconte).

N. L. — Musique.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxim de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Crois-et, Paul de Reul, chevalier Descam s-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervier, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekin, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A. J. Wauteers.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGÈR. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur Hollande numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MOREAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROFAERTZ. — *Amalgames* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Figures et choses qui passaient

Par M. P. Loti
(Suite)

II

Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelle.

PASCAL.

Vouloir approfondir le mystère de notre commune destinée, c'est amasser des sujets d'incertitude et de désappointement. Encore, ceux qui se bornent à interroger les livres trouvent à leur curiosité un aliment presque inépuisable; ils parviennent à s'estimer sages et heureux; ils s'abandonnent à une sorte d'assoupissement léger, à une illusion berçante qui, à la longue, les console. Ne les plaignons pas trop. N'oublions pas non plus qu'il en est d'autres que rien n'apaise, que rien ne satisfait. Ils pressentent de bonne heure, ceux-ci, tout ce que la pauvre science humaine contient d'incertain et de vague; un inconnu plus vaste les attire; ils sont hantés par le confus désir des *ailleurs* et des lointains; ils préfèrent courir le monde et le méditer tout entier. Ils partent...

— Oh! ne leur demandez pas la mesure de leur supplice et de leurs déceptions: ils ont trop de douleurs que vous ignorez, trop de détresses que vous ne pouvez comprendre!

Déjà, cœurs brisés, ils avaient perdu l'illumination bienfaisante et naïve de la foi; ils n'avaient plus de *joie à leurs réveils*... Maintenant ils connaîtront que le monde est insuffisant et vide; ils iront, « berçant leur infini sur le fini des mers »; ils prendront conscience de l'irrémé-

diable misère; ils seront inconsolables et inconsolés; et néanmoins ils *chercheront* encore et subiront jusqu'à la fin leur tourment d'incertitude et de trouble!

Car l'homme a beau changer de place, son malheur le suit; comme l'a dit le poète, *Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt*; et le voyage n'est, au fond, qu'une école de scepticisme et de désenchantement, à peine plus instructive que les autres. On y fait de rapides progrès. On y apprend aussi, mais plus amèrement, hélas! le mensonge des apparences, l'absurdité de la vie, la contradiction des croyances, l'opposition des races, la vanité des religions et le néant de tout.

* * *

Il n'est esprit si averti sur toutes choses qui le soit toujours. On a beau avoir perdu ses plus chères illusions, on a beau être « revenu de tout et de partout », on garde, en dépit de soi, certains attachements terrestres — restes d'humaine faiblesse, sans doute, — qui pénètrent trop avant dans le cœur, qui s'y sont trop profondément enracinés pour ne point survivre à la désespérance. On se mettait en garde contre les mirages de la nature, craignant qu'ils ne fissent souffrir encore; on se défait de ses sens et de ses impressions trop vives... et l'on finit par y céder. Aussi bien on ne résiste pas à l'attraction, on n'échappe pas à la séduction de certains pays, de certains sites, de certaines contrées, même lorsqu'on connaît la tristesse qui git au fond des choses. Et il arrive ainsi qu'on se passionne pour une patrie d'élection, qui souvent n'est pas la terre où on est né.

On voit bien par là comment M. P. Loti a pu s'éprendre de l'Orient. Ce n'a pas été, toutefois,

sans se demander la raison de cette attraction, le pourquoi de cette affinité mystérieuse. Mais nous savons si peu ! — La psychologie laisse supposer tout ; résout-elle ? — Peut-être d'obscurs souvenirs de race se sont-ils éveillés en lui ? Peut-être quelque goutte de sang des Arabes chassés par Charles-Martel bouillonne-t-elle encore dans ses veines ?.. Au surplus, il n'importe : chercher à s'expliquer des tendances ou se raisonner sur une passion, ce n'est que vouloir s'y livrer plus sûrement.

* * *

L'Orient ! l'Islam ! Avec quel pouvoir d'incantation magique ces syllabes frappent l'imagination des poètes et des peintres ! Qui dira jamais tout ce qu'elles font apparaître de lumière, de couleurs, de formes, de sons et de parfums ? Qui dira ce qu'elles peuvent évoquer soudain de ciel bleu, d'air suave et léger, de rêve calme et de souriant repos ?...

L'Orient, M. P. Loti ne l'a regardé d'abord qu'avec un sentiment d'entraînement presque aussitôt réprimé. Peu s'en est fallu qu'il ne se soit écrié, avec le même enthousiasme que Henri Regnault : « Oh ! la lumière, quelle ivresse !... (1) » Mais ce n'est pas tout de suite qu'il devait en arriver là ; il est bien de ceux qui ne s'abandonnent qu'à la longue. Sa première impression avait à vaincre une défiance naturelle, une sorte de crainte inexplicable de tout. Un miracle s'opéra cependant : Aziyadé « aux yeux verts » l'avait conquis ; le poète méditait son premier roman. L'Orient triomphait par ses charmes, par le temps... et par l'amour !

Dès lors, sa pensée s'en empare, de cet Orient merveilleux ; il y songe ; il n'y résiste plus. Il le contemple, toujours plus rêveur, et ne lui trouve de comparable que la mer, cet autre gouffre également superbe et terrible, également farouche et profond,

Ayant la même énigme et le même secret.

L'Océan et l'Islam, il les considère déjà dans leurs rapports d'immensité et d'éternité. De l'un, il éprouvera bientôt l'oppression d'une prodigieuse et accablante antiquité ; de l'autre, il recevra le frisson de l'incommensurable et de l'infini. De tous deux, il subira la dangereuse et mortelle attirance ; de tous deux, il essaiera de définir le morne, le solennel enchantement ; de tous

deux, il voudra exprimer les sublimes, les navrantes tristesses... Tous deux, enfin, il les aimera avec passion, jusqu'au vertige, jusqu'à l'épouvante. Et désormais, il y aura au monde deux choses qu'il ne pourra écouter sans frémir : la prière douce et déchirante, l'appel mélancolique, plaintif et délicieux des muezzins, — et l'étendue effroyable des eaux, la mer, qui gémit et se tord et se lamente avec des voix désespérées.

III

D'ailleurs, les sages ont dit : il ne faut pas attacher son cœur aux choses passagères.

SADI.

Ces deux passions sont si vives qu'il les tient déjà pour le bonheur, — bonheur très imparfait, sans doute, comme tout ce qui est de l'homme, mais qui pour un temps lui suffira, parce qu'il n'en sentira pas tout d'abord les limites et n'en prévoira pas la fin. Elles lui inspireront des pages admirables, des descriptions lumineuses, des évocations puissantes, donnant l'illusion de la vie réelle et la fascination nostalgique du rêve ; elles le feront atteindre à la hauteur de pensée qu'il faut pour créer ses plus dramatiques récits ; elles lui permettront de donner le souffle à des héros d'une gravité douce, d'une âme fière et pleine d'orage, — comme Yann, — ou à des héroïnes gracieuses et simples, voluptueuses et tristes, — comme Suleïma...

* * *

C'est surtout sur sa passion pour l'Islam qu'il revient le plus volontiers dans ses livres. Qu'il nous parle de la Polynésie ou du Japon, un rien la lui rappelle ; tout l'alimente et tout la ravive. C'est en elle qu'il cherche le calme qu'invoque à tout moment son *esprit inquiet* ; c'est en elle qu'aux heures sombres sa pensée se réfugie ; c'est, enfin, par le « charme de mort des choses orientales » qu'il réussit le mieux à se distraire et à s'étourdir.

Elle est de lui, et bien finement exprimée, cette pensée : « L'Islam vers lequel j'avais incliné jadis, pourrait, compris d'une certaine manière, devenir plus tard la forme religieuse extérieure, toute d'imagination et d'art, dans laquelle s'envelopperait mon incroyance » (1). Que si une telle conception, à premier examen, paraît étrange ou exagérée, bien d'autres l'on exprimée pourtant, qui

(1) *Correspondance de M. H. Regnault*, par CLAIRIN.

(1) *Jérusalem*, p. 210.

l'avaient puisée à l'antique sagesse de l'Inde. Au reste, voici un passage qui l'expliquera mieux, et que j'emprunte à un livre célèbre d'E. Fromentin :

« L'Orient, c'est un lit de repos où l'on s'étend, où l'on est bien, où l'on ne s'ennuie jamais, parce que déjà l'on y sommeille, où l'on croit penser, où l'on dort; beaucoup y semblent vivre, qui n'existent plus depuis longtemps. Voyez les Arabes, voyez les Européens qui se font Arabes, pour avoir un moyen lent, commode et détourné d'en finir avec la vie par un voluptueux suicide... » (1).

IV

On ne s'avise jamais de tout : je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un mot du style de ses livres. J'avoue qu'à défaut d'autre motif, le seul plaisir de les lire m'eût fait oublier le soin de le juger. D'ailleurs, me convient-il bien d'en parler? Peut-être moins qu'à tout autre. Je sais trop que le style touche à l'érudition. Il peut s'acquérir; il reste un ornement; il passe toujours après le don d'émouvoir. Je ne sache pas que l'auteur d'*Aziyadé* s'en soit autrement préoccupé. Nous devons lui en savoir gré. S'attarder à des minuties de forme, on le sait, c'eût été manquer à la simplicité qui le distingue; c'eût été aussi diminuer la force, l'expansion soudaine de ses sentiments. Sa plume exacte n'a pas de ces détours. Ce n'est pas d'elle qu'on peut craindre qu'elle ne « s'eschaude souvent à corriger et mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valait mieux ». (Montaigne.)

* *

D'aucuns prétendent qu'il y a, dans *Rarahu* par exemple, une allure coupée, haletante, convulsive, des répétitions de mots... et pas mal de négligences. Je n'y contredis point. J'ajouterai que ce n'est pas un reproche sérieux. Les écrivains qui mettent beaucoup de soin dans leur « écriture artiste » flattent leur goût personnel, se charment eux-mêmes et risquent fort de nous tromper sur l'état de leur âme. Ils sont trop façonnés, trop travaillés, trop soucieux des périodes; sans doute, ce n'est que par là qu'ils veulent plaire. La prose, lorsqu'elle contient un souffle, un frisson de douleur ou d'épouvante, ne peut pas ne pas être abrupte; lorsqu'elle décrit la passion, elle peut facilement paraître désordonnée, haletante; lorsqu'elle exprime la lassitude, la défaillance elle peut s'alan-

(1) *Une année dans le Sahel*, p. 85.

guir et se montrer inachevée, flottante, sans cesse brisée et coupée de points suspensifs.

Mais quoi! Est-il bien besoin de faire d'aussi simples remarques? — Du moins est-il nécessaire d'affirmer, une fois pour toutes, que si négligée qu'on la veuille voir, cette prose est toujours claire, aisée et très française (1); elle est très savante aussi; elle a des ressources qui étonnent; elle a décrit ce qui n'a pas de forme palpable, ce qui est fuyant, insaisissable et imaginaire comme les visions du rêve; elle est restée simple, et néanmoins elle a enfanté des chefs-d'œuvre (2), faits presque entièrement de choses et d'effets que le langage n'avait jamais songé à rendre, où chaque mot est un trait décisif, un détail précis, une touche accentuée...

* *

Je n'insiste pas. J'aime mieux dire que tels mots, bien que très familiers, prennent à tout moment, dans les livres de M. P. Loti, une grâce toute neuve, toute rajeunie et tout imprévue. De belles rimes ne frappent pas plus délicatement. Combien j'en pourrais relever qui m'ont délicieusement surpris! Mais c'est dans les beaux récits où ils sont enchâssés qu'il faut les lire; c'est là seulement qu'ils ont tout leur prestige. Certes, voilà des qualités très spéciales, qui tiennent plus de la poésie que de la prose, et qui ont leur prix. Ce sont elles qui m'auraient fait admirer son œuvre et me l'auraient fait aimer, si mon penchant ne m'y eût porté.

V

Les romances peuvent vous attrister.
Les contes vous sont dits pour vous donner de la peine.

E.-A. POE. *Léonanie*.

Je viens de lire le recueil de contes intitulé : *Figures et choses qui passaient*. Dès les premières pages, j'ai voulu m'arrêter à ce doux profil d'enfant, le petit Roger, esquissé avec des mots si légers, si ténus, qui effleurent à peine, qui semblent inconsistants et comme aériens. Ce « passage d'enfant » me laisse une impression de drame, sous une forme délicatement réduite, il est vrai, mais si émouvante. Qu'est-ce donc qui m'a le plus

(1) N'oublions pas ce qu'a dit Michelet dans son Introduction à l'Histoire : « C'est la prose française qui explique clairement le Verbe de l'Europe et du monde »; et, dans sa Bible de l'humanité : « Le barbare, c'est le bégayeur ».

(2) Témoin : *Pêcheur d'Islande*.

touché à la lecture de ce récit, où tout est prévu pourtant, où il n'y a point de dénoûment? Simple-ment ceci :

« A Paris, ce matin gris de décembre, dans une chambre d'hôtel quelconque, sans nouvelles depuis quatre jours, arrivant d'un voyage du Nord, j'ouvre au hasard une de mes lettres prises à la poste restante. — Et elle commence ainsi : « Hier au » soir, à huit heures, cet amour de petit Roger » mourait dans d'affreuses souffrances. Nous le » pleurons tous, et Sylvestre fait une pitié pro- » fonde... »

« ... D'abord, je tourne sur place et je marche, vite, comme sous la poussée et l'exaspération d'une douleur physique... Ensuite, je reprends la lettre, pour continuer de savoir : c'est le croup, qui l'a emporté en quelques heures, au milieu de l'affolement de ceux qui le soignaient...

» Je marche encore, détaillant, sans savoir pourquoi, les objets, les laideurs de cette chambre, repoussant du pied des choses qui m'entravent pour passer, — le temps de bien comprendre l'inexorable réalité de ce que je viens de lire, et puis, tout à coup, un nuage, je n'y vois plus — et je pleure... »

Les larmes ne sont pas venues tout de suite. Il s'est écoulé un temps. Une réaction à peine consciente, mais voulue, désirée, essayait d'atténuer, de retarder la secousse nerveuse provoquée par cette nouvelle... Vain effort! La douleur s'est soudainement montrée invincible.

Tout a-t-il été ménagé, disposé, soumis à la loi d'une progression étudiée pour que je me sente ému précisément à ce passage? Non. La vérité éclate avec un accent auquel on ne peut se méprendre. Tout calcul, toute recherche d'esprit se trahiraient visiblement. Il n'y a ici aucun artifice; il n'y a d'autre arrangement que la subordination naturelle des impressions et des souvenirs. Ce qui touche, ce qui plaît dans cette page, c'est la franchise, la sincérité d'expression.

* * *

Je citerai encore, mais sans revenir sur ce que j'ai déjà dit, ces lignes qui appuieront quelques-unes des remarques faites au cours de cette esquisse incomplète quoique si longue :

« Comme au sortir de quelque rêve de l'ancien temps, je m'en réviens seul, du côté de la barque qui doit me ramener sur la rive française. Je m'en reviens plus attristé, parce qu'un Noël encore a

passé sur ma tête, parce qu'une année encore est tombée au gouffre, sans m'avoir apporté la solution de rien, ni l'espérance de rien. »

(Messe de minuit.)

* * *

Faut-il parler maintenant de la beauté de ces *Impressions de Cathédrale*, qui se terminent par un contraste si touchant? Faut-il faire ressortir l'étrangeté triste de *Carmencita* et l'extrême simplicité qui rehausse le mérite historique de ces *Trois journées de guerre*? Faut-il dire le plaisir que j'ai trouvé à lire *Le mur d'en face*?... Non. Le sujet est inépuisable.

J'ai assez montré, je crois, que M. P. Loti n'a rien perdu de son talent de *faire penser* et de faire savourer les plus fortes, les plus poignantes émotions. A défaut de conviction bien arrêtée, son nouveau volume nous le prouverait. Sa mélancolie et sa sensibilité sont toujours aussi pénétrantes, toujours aussi grandes et aussi généreuses; elles ont gardé, telles deux Muses inspiratrices, leur caractère de pure noblesse, leur grâce exquise et simple qui retient, qui charme, qui élève et fortifie les cœurs. Au fait, l'écrivain, le poète doivent sentir; leurs livres, leurs poèmes doivent émouvoir et entraîner; et n'est-ce pas parce qu'il peut idéaliser la douleur que leur art est le plus grand de tous?

VI

A peine ai-je su dire que je l'aimais.
J. LEMAITRE. (*Contemporains*.)

J'aime ces contes en dépit de leur caractère sombre. J'étais préparé à les comprendre et à les admirer : il y avait déjà, dans le mélancolique *Livre de la Pitié et de la Mort*, bien des pages immortelles où l'auteur avait vaincu les dernières hésitations de se livrer tout entier, où il avait tendu pour ainsi dire toutes les fibres de son cœur. Ce volume-là je n'ai jamais pu le rouvrir sans une sorte de crainte mêlée d'étonnement douloureux : j'y sens frémir tant de détresse désespérée ! Je m'y suis attaché pourtant, et plus qu'aux autres s'il se peut.

Plus on avance, plus on s'efforce de saisir le sens vrai des réalités et plus on redoute l'entraînement de la vie qui émousse nos facultés, plus on veut revenir à la forte et sublime leçon des livres qui, en nous transformant et en nous perfectionnant peu à peu, nous ont grandis et nous

ont affinés presque à notre insu. Embellis encore par le souvenir, il semble, à certains moments, que nous leur devons le meilleur de notre pensée; que ce soient eux qui nous inspirent un immense besoin de justice et nous portent à relever les déshérités et les faibles. Comme on se prend à les aimer et qu'on leur pardonne de nous avoir fait souffrir, si c'était pour nous améliorer ainsi ! Alfred de Vigny disait, dans son journal, qu'il en arrivait à n'estimer plus que les auteurs qui le faisaient penser. J'avoue, pour ma part, que je ne comprends point qu'on puisse leur en préférer d'autres. Tout change et se renouvelle, beaucoup de choses déçoivent et passent... Véritablement humaine, l'émotion demeure. Elle grave son empreinte ineffaçablement et elle retentit à travers toute l'existence... Que dis-je ? elle ne saurait rencontrer de limites, son impulsion se transmet de génération en génération et voilà pourquoi, seule, elle préserve à jamais le nom de celui qui l'a donnée.

VICTOR ORBAN.

Fin d'Été

Vers son tombeau pourpré déjà l'été s'incline...
Attardé par les champs, dans leur sérénité
A peine entrevoit-il, en sa langueur divine,
La fin de ses splendeurs et de sa royauté.

Bien que l'ardent éclat de ses beautés magiques
N'ait pas, sur les bois roux, cessé de resplendir
On sent, dans la douceur des jours mélancoliques
Le regret attendri de ceux qui vont mourir.

Dans les sentiers perdus, dans les prés mordorés
L'été sourit encore aux choses qui le pleurent;
Ainsi, bien doucement, s'en vont les jours dorés,
Si doucement qu'à peine on s'aperçoit qu'ils meurent.

Sournoisement cachés à l'ombre des buissons
Les frimas vont saisir la plante qui tressaille
Et dans les bois jaunis, agités de frissons,
Novembre, sous son pas, fait craquer la broussaille.

(Imité de l'anglais.)

HENRY GRAVEZ.

Le Bouclier d'Arès

PAR SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

(Édition du *Mercure de France*)

Au printemps, M. Sébastien-Charles Leconte nous donnait ce livre qui fut remarqué : *L'Esprit qui passe*; l'automne nous en apporte un second : *Le Bouclier d'Arès*. Ce poète fécond porte donc deux moissons dans l'année, dirions-nous, s'il convenait d'employer des images aussi douces, aussi pastorales, pour des poèmes évocateurs de la violence antique. *Le Bouclier d'Arès*, aux jours hantés par le poète, était l'orbe du monde, d'un monde seulement fourmillant de cimiers, de piques et d'armures :

Et des rois imbriqués de bronze, sagittaires
Bardés de métal fauve et rouges de sang pur,
Y passaient, lourds de proie et d'orgueil, sous l'azur,
Et poussaient les captifs aux seuils héréditaires.

Le poète buccinateur sonne en ces vers la gloire de Shin-Akhé-Irib, roi d'Asshour; de Sennacherib, écrivait-on, avant que Leconte de Lisle eût appliqué à l'ortographe poétique les inductions de l'exégèse.

Peut-être, je n'ai point la superstition de l'histoire, Shin-Akhé-Irib est-il aussi éloigné de la prononciation assyrienne que l'était notre vieux Sennacherib, mais cet artifice poétique — *genus subtile vatum* — présente l'avantage de doter l'épopée d'une langue étrangère à l'opérette; nos scrupules archéologiques refont à Homère une virginité compromise par Offenbach.

Cette petite querelle vidée, je ne puis trop admirer la figure du conquérant assyrien telle que nous la présentent ces vers admirablement forgés — des vers comme nous n'en avons vu que dans deux poètes encore, Hugo et Leconte de Lisle.

Je cite au hasard ces images éclatantes : les captifs

« Avec des mains sans doigts atrocement crispées
Et des regards cherchant leurs paupières coupées...
... Et des paquets vivants d'entrailles arrachées
Comme un nid de serpents lavés sur le sol noir. »

Et comme sur la pourriture tourbillonnent les mouches stridentes, corseletées d'azur :

« Ainsi, droits sous la mitre encerclant leur front dur,
Multipliant l'éclair du cimier courbe,
Les cavaliers d'Asshour qui poussent cette tourbe
De chair presque insensible et qui palpète encor,
Resplandissent dans leur cuirasse aux squammes d'or,
Et les chefs étalant leurs amples robes peintes,
Avec leurs cils fardés et leurs paupières teintes
Et leurs cheveux lissés à l'huile de santal,
Semblent des baalim d'ivoire et de métal.
Et dans ce fleuve épais mêlant leurs longues lignes,
Les étalons cabrés montrent, comme des cygnes,

Leurs ventres, par l'éclair un moment embrasés,
Et leurs sabots battant sur les rangs écrasés,
Où des haillons de peau tournent avec les roues
Des chariots sculptés et hauts comme des proues... »

Sennacherib regarde s'engouffrir ses armées dans
Ninive et les guerriers qui l'aperçoivent debout, immo-
bile et solitaire sur les remparts, l'acclament. De ter-
ribles hommes, ces guerriers!

Nous avons dit beaucoup de mal des Prussiens, en
1870, parce qu'ils volaient nos pendules et crevaient
nos tapisseries. Français, mes frères, Dieu vous garde
des soldats d'Asshour! Écoutez leurs chants de vic-
toire :

« Ils avaient, soulevant leurs forces innombrables,
Bravé le nom d'Asshour et méprisé les dieux,
Et nous les avons vus se tordre, misérables,
Empalés sur les croix et cloués sur les pieux.

Nous avons, des vaincus qui râlaient d'épouvante,
Crevé les yeux, scié les pieds, coupé les mains,
Et de troncs empilés sur la plaine mouvante,
Fait trente tours de chair et de débris humains,

Sur les angles des rocs et les ronces des haies
Tendu d'horribles peaux qui claquent dans les vents,
Et dans le sable ardent roulé comme des plaies
Sur leurs muscles entiers les écorchés vivants;

Et quand le soir tomba sur la Shéfala rouge,
De supplices repus et de carnages las,
Cherchant parmi les morts quelque blessé qui bouge
Aiguisé sur ses os le fil des coutelas... »

Après de tels vers, on se prend à sourire en lisant
ce vers de M. François Coppée :

« Ah! quel mal nous ont fait ces féroces Prussiens! »

Et, tout de même, on donne un petit bonjour de
reconnaissance au christianisme et on se reprend à
croire en la perfectibilité de notre race humaine, en
Europe du moins, car si l'on songe à la Chine, à
l'Afrique, on se sent moins fier...

Aux acclamations des armées succèdent celles des
hiérodoules, des vaincus, des courtisanes sacrées d'Is-
thar :

« Avec leur profil court sculpté dans les chairs mates. »

Et le livre déroule ainsi une théorie d'incantations
dont quelques-unes sont entièrement belles et toutes
curieuses. Les vers où les peuples réduits en servitude
renient solennellement leurs dieux impuissants à les
protéger sont tout à coup interrompus par un Nabi qui
s'élançait hors de la troupe servile des Beni-Israël :

« Seul, dans la foule abjecte et folle de stupeur
Il redresse sa taille effrayante et sans peur
Droit au regard du Maître et du Chef invincible
Son regard a volé comme un trait vers la cible. »

Et puis, quatre beaux vers pour marquer la terreur :

« Tout s'est tu L'ombre seule a marché sur le sol.
Les chevaux ont cessé de souffler, et leur col
A senti sur leur poil, que l'épouvante ride,
Passer comme une main qui les prend à la bride. »

Cet insolent parle, et, cependant que les bourreaux
silencieux apprêtent leurs instruments de torture, il
prédit au grand Roi le néant qui l'attend au sépulcre :
Il dit aux hommes à venir :

« Retenez votre voix, car les faibles haleines
De vos lèvres, pourraient aux poudres du chemin
Disperser ce qui fut le héros surhumain,
Et son talon de fer, qui fit trembler les plaines
Est comme un peu de rouille au creux de votre main.

Et le père, en sifflant, dressant sa hutte veuve
Sur le sol où tes dieux partagent ton sommeil,
Fera dans la splendeur de l'Orient vermeil,
Mêlant le roseau souple aux vases de ton fleuve,
L'argile de ton nom, sécher au grand soleil. »

Et cependant Shin-Akhé-Irib obtiendra cette immor-
talité qu'il ambitionne ; mais ce ne sera point, comme
il le croyait, le renom de cent victoires tôt oubliées. On
dira simplement de lui : Ce fut la verge d'Israël.

Voilà la texture curieuse de ce livre que Leconte de
Lisle eût aimé. Le *Bouclier d'Arès* ne possède pas la
variété de ressources des *Poèmes Barbares* ; la Muse en
est tragique et, chaussée du cothurne, n'aspire jamais
à marcher sur les pieds nus de l'idylle.

Mais l'auteur des *Poèmes barbares* n'a point, dans le
genre majestueux, de successeur plus puissant que
celui qui s'appelle, curieusement, Leconte comme le
grand poète lui-même, mais Leconte tout court, à
moins que ne voulant poursuivre l'analogie jusqu'au
calembour, on ajoute à ce Leconte continuateur du
premier, du grand, de Leconte de Lisle l'éponyme,
l'épithète — pardonnez-la moi — de Leconte de la
presqu'île. Ce sont de ces calembours qui conduisent
leur victime à l'Académie.

C. DE W.

P.S. — J'extrait du *Bouclier d'Arès* une des pièces
détachées qui font suite au poème principal, et dont on
jugera la maîtrise par les strophe que j'en donne :

LA TÊTE DE KYROS

Seule, en la vaste plaine uniformément nue,
Une tente de peaux de buffes et d'aurochs
Sur des pieux croisés se dresse, maintenue
Par des cordes de poil et des quartiers de rocs.

De sauvages toisons et des haillons farouches
Noircissent aux rayons du soleil carnassier,
Et sur le seuil, où siffle un tourbillon de mouches
S'élève un pieu carié, garni de crocs d'acier.

Une tête d'un fer reluisant transpercée
Est clouée au milieu du poteau meurtrier
La moustache est pendante et de sang hérissée
La mâchoire est roide, et, comme pour crier,

Souvre hideusement tordue et convulsée
Sur les muscles gonflés de ce visage blanc,
Tandis que sous la langue exsangue et retroussée
Le rire affreux des dents éclate, étincelant

Goutte à goutte, la pourpre horrible de ses veines
Figée en flaque rouge élargit lentement
Son croissant d'écarlate et de fanges malsaines
Dans la poussière sèche et le sable fumant...

Immobiles et droits, les grands pans de la tente
S'affaissent dans l'air chaud et le silence épais,
Et la mer embrasée en longs jets haletants.
Des torrides midis verse la lourde paix

Mais dans l'ombre des peaux, sur d'énormes fourrures,
Gît un blanc corps de femme adorable et vermeil,
Et des étendards fiers comme des chevelures
D'une aurore de gloire éclairent son sommeil

Sa gorge altière bat et bombe son armure,
Comme un couple d'aiglons qui dans l'aire s'endort,
Sa lèvre fraîche rit et son haleine pure
Soulève à temps égaux son torse imbrigué d'or.

La masse de combat de grands clous constellée
Chaude encore du massacre et du tumulte humain
A ses côtés repose, et sa main fuselée
Enserre de ses doigts l'arc aux cornes d'airain.

Sur la belle amazone en l'ombre étincelante
L'horrible tête rouge et qui voudrait crier
Semble, dans la lumière atroce, pantelante,
Comme une sentinelle effrayante, veiller.

Celle qui sommeille est la Reine Managète
Tombris, qui commande aux cavaliers de Tour,
Dont le cimier d'argent dans la bataille jette
Plus d'ombre que la nuit, plus d'éclair que le jour !

Et la tête pendue aux crocs noirs de la barre
Est celle de Kosron, le maître de l'Iran,
Que les fils d'Iavan, dans leur parler barbare
Ont salué Kyros, seigneur et conquérant.

Musique

Le premier concert populaire était consacré à la musique de M. Richard Strauss. L'habile capellmeister du théâtre de Munich est venu diriger l'orchestre et ses œuvres n'y ont rien perdu. En tête du programme figurait *Don Juan*, un poème symphonique d'une orchestration savante construite sur des motifs courts, mais d'une saveur caractéristique. Un autre poème symphonique, *Ainsi parla Zarathustra*, inspiré par des théories philosophiques de Nietzsche, suivait. Les philosophes allemands sont complexes, ils aiment à entourer leur pensée de brumes et de voiles qui en rendent la compréhension inaccessible au vulgaire. Nietzsche, plus que ses prédécesseurs, enveloppe ses idées d'abstractions insaisissables pour les non initiés. Rendre ces abstractions métaphysiques par des sonorités instrumentales, c'est renchériser encore sur Nietzsche. M. Strauss doit être un bien grand philosophe et un bien plus grand musicien, pour avoir osé réaliser de telles obscurités. Ce ne serait encore qu'un logogriphie à expliquer et qui serait amusant à jouer quand on l'aurait compris, mais ce poème a des passages symphoniques bien rudés et parfois même d'une vulgarité déroutante qui enlèvent tout désir de le réentendre. Le *Till Eulenspiegel*, encore un poème symphonique, déjà entendu l'an dernier et qui décrit, avec de jolies sonorités et des thèmes d'une exquise ingéniosité, quelques équipées de ce personnage germanique d'une gaieté légendaire, est autrement personnel et intéressant, et autrement clair. M^{me} Strauss-de Ahna, cantatrice d'un talent agréable, et qui fut autrefois au théâtre de Bayreuth, a délicieusement chanté, avec accompagnement d'orchestre ou de piano, une série de mélodies, dans lesquels son mari se montre le continuateur apprécié des Schubert, des Schumann et des Brahms, ces rois du lied, ces poètes du chant. Il convient de signaler la belle tenue de l'orchestre qui a exécuté ces symphonies d'inspiration littéraire avec un très beau sentiment et une précision absolue. Remercions M. Dupont de nous avoir permis d'applaudir à Bruxelles M. Richard Strauss, un auteur savant et poète dont les conceptions orchestrales ne sont pas d'une compréhension immédiate, mais auxquelles la postérité réserve un avenir glorieux et justement mérité. Inutile d'ajouter que le public a fait à l'auteur et à l'orchestre un succès enthousiaste.

N. L.

Memento

LA NUIT, par Iwan Gilkin, vient de paraître à la librairie Fischbacher, à Paris.

En vente à la librairie Lamertin.

NOUS RECEVONS la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Le dernier numéro de la *Jeune Belgique* contient une critique intéressante d'un vers — tiré de mon poème *Salamine* — où je montre Thémistoclès :

Debout ainsi qu'un Dieu dans son auréole d'or, du soleil levant. Voulez-vous me permettre d'y répondre ?

Je crois qu'il n'y a pas anachronisme à décorer un païen de l'auréole, car les peintres et les graveurs antiques en entouraient la tête de leurs dieux, Apollon ou Diane, et de leurs empereurs, Trajan ou Caligula. Cette fiction paraît même remonter aux premières religions solaires.

Je crois que les mots « auréole d'or » ne constituent point un pléonisme, car beaucoup de sens étymologiques se sont singulièrement étendus, au cours de l'évolution de la langue

et le mot auréole s'applique aujourd'hui à tout cercle ou encadrement lumineux. Balzac parle d'auréoles bleues quelque part.

Enfin, si j'ai reproduit une expression de Victor Hugo, croyez que c'est tout à fait inconsciemment, et que je m'efforce — comme tout artiste digne de ce nom — de n'imiter personne.

Veillez agréer, mon cher confrère, mes meilleurs sentiments.

CHARLES TÉNIB.

Voici ce qu'on peut lire dans la boîte aux correspondances de *la Plume*, au sujet du livre de M. Eugène Demolder, *Légende d'Yperdame* :

« Ce livre est sans intérêt; vous pouvez le vérifier en allant chez M. Le Champion, libraire, où vous trouverez un exemplaire dédié à M. Camille Maclair et que ce dernier a revendu aussitôt, ne voulant pas en charger sa bibliothèque ».

Du *Temps* : à propos d'un article de M. Grieg sur Mozart :

« Mais revenons à l'excellent article de M. Edvard Grieg. « Comment, se demande-t-il, comment expliquer ce dédain que témoignent aujourd'hui pour Mozart les jeunes musiciens? C'est que ces jeunes gens, et nous-mêmes tout comme eux, nous avons dans notre enfance adoré Mozart, mais qu'ensuite nous avons morlu à l'arbre de la science moderne et que le goût que nous y avons pris nous a fermé, comme à Adam et à Ève, la porte du paradis. Quelques-uns de nous, heureusement, ont pu la rouvrir. J'avoue que moi aussi j'ai passé par ces phases. J'ai d'abord aimé Mozart, puis pour un temps je l'ai perdu, mais je l'ai maintenant retrouvé pour toujours. Il en est un peu de son cas comme de l'attitude de nos jeunes gens à l'égard du dessin et de la couleur. Nous commençons notre éducation artistique par l'étude du dessin. Nos professeurs nous font connaître les grands maîtres du passé, les artistes de la ligne, et nous cachent avec soin les coloristes modernes. Aussi dès que ces derniers se révèlent à nous, tout notre cœur s'élançe vers eux, et rien ne compte plus pour nous que la seule couleur. Nous sommes transportés, enivrés, rien ne reste plus en nous de nos idées de l'école. Et de même en musique. « De la couleur, encore et toujours », c'est notre devise à tous. Et le dessin, la ligne musicale, cela nous paraît une vieillerie hors d'usage. Mais déjà des symptômes se montrent d'un changement prochain. Déjà une petite minorité d'artistes se reprend à sentir le charme du dessin. Le temps n'est peut-être pas éloigné où Mozart recevra de nouveau l'honneur qui lui est dû. Peut-être verrons-nous enfin nos jeunes musiciens guéris de l'étrange maladie qui leur fait paraître laide la beauté parfaite. Ils ressemblent, aujourd'hui, à cet enfant d'un conte d'Andersen, à qui un fragment du miroir du diable était entré dans l'œil, et qui avait perdu depuis lors, la faculté de percevoir la forme exacte des choses. Mais l'éclat de verre finit un jour par sortir de son œil, et le monde reprit pour lui son aspect normal. Puisse-t-il en être un jour de même de nos musiciens! »

LES FRESQUES DE L'ÉGLISE DE MEYSSE restaurées par M. J. Middelcer. Un journal d'art apprécie comme suit le remarquable travail :

« A la vérité, ces peintures murales avaient beaucoup souffert, à l'exception de deux d'entre elles, situées l'une à l'extrême droite, l'autre à l'extrême gauche des panneaux qu'elles revêtent. Nous les vîmes une première fois jadis, fraîchement débarrassées de leur manteau de badigeon. L'*Adoration des bergers*, dans le transept gauche, la *Charité de Saint-Martin*, dans le transept droit, avaient seuls conservé, avec la séduction de leur coloris, l'intégralité de leurs contours. L'*Annonciation*, qui voisine avec l'*Adoration*, la *Conversion de Saint Hubert*, qui forme le pendant du *Saint Martin*, et les deux vastes com-

positions allégoriques qui couronnent les deux groupes : *La Mort de la Vierge et son Assomption*, d'une part, *Le Jugement dernier*, d'autre part, le tout peuplé d'un grand nombre de figures allégoriques, de portraits de donateurs, etc., étaient si écaillés, si mourtris, si dégradés qu'on avait peine à en saisir le détail.

« Grâce au travail intelligent, patient et persévérant de M. Middelcer, voici les six compositions remises, on peut l'affirmer, dans l'état où elles se présentèrent, pour la première fois, aux yeux émerveillés des fidèles, vers l'an 1580. Le meilleur éloge qu'on puisse faire du travail de l'artiste, c'est que les parties restaurées se raccordent si habilement à l'harmonie des fresques auxquelles il n'a pas eu à toucher, qu'il serait à peu près impossible, sans les éclaircissements qu'il donne dans une courte notice explicative, de délimiter les unes et les autres. »

LES PETITS PAPIERS DE GUY DE MAUPASSANT. — La récente inauguration du monument de Maupassant ne pouvait manquer de stimuler le zèle indiscret des éditeurs de petits papiers. Il a fallu l'intervention formelle de la famille pour empêcher qu'on ne livrât au public les dernières lettres du romancier, celles qu'il écrivit à la veille d'entrer à la maison de santé, élocubrations lamentables dont l'incohérente niaiserie n'attestait que trop son gâtisme affligeant. Voici que la *Fortnightly* publie aujourd'hui une correspondance amoureuse de l'écrivain, les lettres « de Philippe à Denise ». Philippe, c'était Guy de Maupassant; Denise serait une femme mariée, qui, après avoir tout d'abord repoussé son amour, se serait ensuite offerte éperdument à lui, et aurait reçu de Maupassant, calmé, les plus dignes conseils. « Denise, Denise! écrivait celui-ci, comprends-moi bien. Ayez pitié de vous-même, ayez pitié de votre fille. Réfléchissez, avant que le vulgaire et irréparable mal n'arrive. Il m'en coûte de jouer le rôle grotesque de repousser votre amour. Mais faire de vous, que je respecte et que j'aime, de vous, ma sœur, l'amie et la compagne que j'ai choisie entre toutes parce que je lui connaissais les vertus élevées, la loyauté et l'honneur d'un homme, — faire de vous ce que j'ai fait des autres! Mon cœur se brise. Mais, Denise, chère âme délicate, chère nature d'élection, comprenez toute l'étendue de ma probité, quand je vous dis : « Ne m'aimez pas! » Pourtant, c'est mon devoir et je l'accomplis. Ah! pauvre chère amie, si frêle, comme il faut que je vous aime pour vous infliger ce chagrin! »

Et, sans doute, tout cela, bien qu'un peu prudhommeque, n'a rien que d'honorable pour la mémoire de Maupassant; mais ces lettres si essentiellement intimes méritaient-elles d'être publiées? Elles seraient tout à fait dépourvues d'intérêt sans leur allure prédicante qui contraste étrangement avec le ton cavalier de la correspondance anonyme et célèbre qu'échangea un moment avec Marie Baskirtseff l'auteur de *Bel-Ami*.

(Débats).

Bibliographie

Ferdinant Brunetière : Manuel de l'histoire de la littérature française. — GYP : Totote. — Ernest Maindron : Les programmes illustrés. — Georges Courtelaine : Un client sérieux. — Xanrof : La forme. — Henry Lyonnet : Le théâtre en Espagne. — Emile Gebhart : Au son des cloches. — Enrick Ibsen : Jean-Gabriel Borkman. — Lucien Descaves : Soupes. — Remy de Gourmont : D'un pays lointain. — Paterné Berrichon : La vie de J-A. Rimbaud. — Eugène Demolder : Le royaume authentique du Grand Saint Nicolas. — Philippe Gille : Ceux qu'on lit.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'ématurité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. **1 00**

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau, conférences* données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
 Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
 SIX COULEURS
 Grandeur de l'Affiche 72 x 176

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Pour paraître en Décembre à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

Vient de Paraitre

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON

DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 49

4 Décembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Nos femmes de Lettres.
N. LEKIME. — Reprise des « Maître chanteurs ».
VALÈRE GILLE. — La Cithare.
LE LISEUR. — Au hasard des lectures.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de LÉOPOLD WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Edition ordinaire* 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Nos Femmes de Lettres

Nany à la fenêtre

Sans être de la paroisse de Chrysale, ni même du diocèse de Barbey d'Aurevilly, je n'aime pas beaucoup la femme qui écrit. Elle me paraît aussi anormale qu'un homme qui tricote. Une tache d'encre sur de jolis doigts suffit à me gêner le baise-main. A se faire homme de lettres, la femme perd quelque chose de son charme et de sa grâce. D'abord, il est rare, très rare, qu'elle ait du talent; et quand elle en a, ce n'est presque jamais un talent de son sexe. Lorsqu'elle n'a point de talent, elle s'appelle Louise Collet, née Révoil, sert de cible aux épigrammes de Banville, veut planter dans le dos d'Alphonse Karr un couteau qui devient célèbre, et suffirait seule à expliquer le pessimisme et les enragements de Flaubert. Lorsqu'elle a du talent, c'est presque toujours un talent d'homme ou le reflet d'un talent d'homme. Le mot de M^{me} de Girardin sur George Sand n'est que joli et cruel : il devient profond et juste si on le généralise en l'appliquant à la femme de lettres. Elle veut être un homme, et n'y réussit jamais entièrement. Elle arrive à être un confrère avec des hanches, une amazone, une virago. M^{me} Akermann, malgré son éloquence, n'est qu'une caricature d'Alfred De Vigny. Certaines *authoress*, en Allemagne et en Angleterre, vont à la bataille littéraire avec les hommes. Ce sont des vivandières qui ressemblent à de vieux grenadiers, et leurs bas bleus disparaissent dans des bottes. De ces femmes-là, que l'on peut coiffer, comme d'un bonnet de Sainte-Catherine, du vers de M^{me} de Girardin :

Vous ne connaissez pas le malheur d'être belle !

et que leur disgrâce physique a jeté dans le féminisme et dans toutes les sottises qu'il traîne à sa suite, de ces femmes-là préservez-nous, Seigneur ! Mais si la femme qui écrit reste femme — ce miracle arrive trois ou quatre fois par siècle ! — si, comme je le disais plus haut, son talent est du même sexe qu'elle; si elle ne s'habille ni en docteur, ni en avocat, ni en philosophe; si sa robe est assez longue pour cacher la couleur de ses bas, — l'épigramme désarme et brise ses flèches devant elle. Quand elle a ce talent-là, elle s'appelle Marceline Valmore et le monde ne connaît d'elle que son beau nom mélancolique, et des vers aussi beaux et aussi mélancoliques que son nom.

La Belgique a produit quelques femmes de lettres. Le mouvement romantique, qui fut long à se répandre dans nos provinces, — son étoile y brillait encore lorsqu'elle était depuis longtemps éteinte à Paris — fit éclore tout un jardin de bas bleus. Peut-être, si je compte des lecteurs ayant deux fois mon âge, les rajeunirai-je pendant une minute en leur rappelant M^{me} Loisa Stapparts. J'en citerais, sans trop de peine, plusieurs autres, dont la lyre plus bourgeoise était en bois d'acajou. Parmi les romanciers du sexe auquel nous devons George Sand, M^{me} Caroline Gravière se fit une place enviable. On se demande pourquoi M^{lle} Marguerite Van de Wiele, qui lui a succédé, est l'objet du silencieux dédain de nos esthètes. Nos lettrés goûtèrent jadis les premiers poèmes de M^{lle} Hélène Swarth, devenue depuis Muse néerlandaise. Ils apprécient aujourd'hui les nouvelles et les critiques littéraires de M^{lle} Léonie Denuit et s'inclinent devant la grâce de M^{me} de Tallenay.

M^{lle} Blanche Rousseau, l'auteur de *Nany à la fenêtre*, est la dernière venue de cette longue

dynastie. C'est une femme de lettres, et c'est une femme, et elle a beaucoup de talent.

M^{lle} Blanche Rousseau est née à la vie littéraire dans un moment critique, ingrat certes pour tous les débutants sans distinction de sexe, mais particulièrement difficile pour les débutantes.

Notre littérature, en effet, est devenue folle, ou peu s'en faut. Non seulement nous avons toutes les maladies dont souffre la jeunesse française, mais nous en souffrons avec une exagération provinciale, et la contagion est beaucoup plus redoutable en Belgique. L'esprit de la race, en France, a beau sembler affaibli, il n'en sourit pas moins, lorsque les Mirbeau et les Bauër l'invitent au sacre d'un Rodenbach. Il assiste à la cérémonie, mais ce n'est point pour crier : « Vive le Roi ! » et il se moque bien des Messieurs de la Sainte-Ampoule. En d'autres termes, il existe encore, en France, une tradition littéraire qui sert de contrepoids aux sottises du jour. Une tradition de ce genre nous fait malheureusement défaut à Bruxelles. Nous sommes livrés sans défense à des exagérations d'exagérations, à des caricatures de caricatures. Notre sol est idoine à toutes les extravagances : elles y poussent dru, avec une vigueur étonnante, sous la douce chaleur que leur verse le fumier flamand.

Or, si nos jeunes écrivains exagèrent les exagérations des jeunes écrivains français, nos jeunes femmes de lettres sont exposées à exagérer à leur tour les exagérations de leurs jeunes confrères. Elles exagèrent à la troisième puissance. M. Sully-Prudhomme a dit :

L'ombre de l'ombre humaine existe et fait de l'ombre.

Nos femmes de lettres font, à leur insu, la parodie de la parodie d'une parodie. Qu'on se figure une pecque bruxelloise viélégriffinant des viélégriffinages viélégriffinés d'après M. Viélé-Griffin, ou ajoutant sa magnificence naturelle aux magnificences inspirées de M. Saint-Pol-Roux le magnifique ! Au regard de nos folles, nos fous ont presque l'air d'être raisonnables, et le petit groupe d'Amazones qui caracolent autour de *l'Art Moderne* mériterait de susciter un Aristophane.

Ce n'est point sans appréhension que j'ai ouvert le livre de M^{lle} Blanche Rousseau. J'avais peur de trouver dans *Nany à la fenêtre* toutes les turlutaines d'un milieu qui, au point de vue littéraire, est abominable.

Allais-je tomber sur une papesse de M. Papus,

sur une fée enpéladanée par un disciple de M. Péladan, ou sur une petite Notre Dame du symbole bibiche, ou sur une voyante pour jeunes revues néo-catholiques, ou sur une vivandière du groupe de prétentieuses fausses couches qui croient faire œuvre vivante en vagissant à tue-tête : « Vive la vie ! » C'était probable, presque certain. Et je me hérissais déjà, et je me croyais en état de légitime défense, lorsque je me mis à lire, au hasard, *Bonne Maman perdue*. Je fus tellement étonné que le livre me tomba des mains. Mais je me hâtai de le ramasser et je le lus d'un bout à l'autre avec une joie dont la jeune école belge m'a déshabitué depuis longtemps : la joie d'admirer un talent qui se lève.

Un talent, un vrai, et jeune, et primesautier, et sans grimaces, et jaillissant comme une source fraîche des profondeurs de la sensibilité. Un talent, un vrai talent venu au monde parmi les insupportables mousses du dernier bateau ! Une amphore au milieu d'un tas de cruches ! Un talent, un vrai talent féminin chez une femme de lettres ! Deux miracles en un, et dont un seul devrait suffire à mettre en branle toutes les cloches et tous les gros bourdons de la critique !

Depuis les débuts de M. Louis Delattre — il y a déjà belle lurette, hélas ! — nous n'avions plus été à pareille fête. En vérité, les nouvelles de M^{lle} Blanche Rousseau sont charmantes d'imagination, de verve et de tendresse. Elle a une jolie prose colorée et fine, et qui sent bon la jeunesse et le printemps, une prose dansante, une prose mousseuse ! Elle a des yeux clairs, pénétrants, malicieux, et qui brillent encore plus fort lorsqu'ils se mouillent. Et le geste de la phrase est d'un pittoresque délié, élégant et souple.

Comme M. Louis Delattre, à qui elle ressemble, — ils sont tous les deux du pays où l'on sait conter — M^{lle} Rousseau, loin de se confiner dans la stérile contemplation de son moi, est vivement attirée par les êtres et par les choses. Elle possède la sympathie sans laquelle il n'est ni conteur ni romancier, et elle est sensible à la beauté, ce qui la distingue heureusement de plus d'un conteur même fameux et de plus d'un romancier même célèbre. Et enfin, elle est femme, d'une manière exquise, jusqu'au bout des ongles et jusqu'au bout de la plume, qu'elle tient parfois comme un éventail.

Si l'on pouvait enlever à certains contes, surtout à *l'Étranger* et à *l'Éveilleur*, ce que leur symbo-

lisme a de trop vague et de trop enfantin, et si M^{lle} Rousseau consentait à expurger sa prose de quelques barbarismes sans malice et de quelques minauderies de style qui lui viennent de son milieu littéraire, les jolies pages de *Nany à la fenêtre* seraient bien près de la perfection.

L'œuvre de M^{lle} Rousseau est ornée d'un dessin de M. Henri Meunier, qui nous montre une Nany plus fine que vivante, et précédée d'une préface de M. Henry Maubel, que l'on ne comprend guère si on la lit avant le livre, et qui, si on la lit après, n'est qu'une paraphrase inutile.

ALBERT GIRAUD.

Reprise des « Maîtres Chanteurs »

L'apparition des *Maîtres Chanteurs*, de Richard Wagner, à l'Opéra de Paris, est la consécration absolue et triomphale du Wagnerisme en France. La direction de l'Académie Nationale de musique n'a rien négligé de ce qui pouvait faire oublier l'ostracisme dont furent si longtemps frappées les géniales productions du dieu de Bayreuth. On a déployé une grande richesse de mise en scène, gratifié l'œuvre d'une interprétation hors ligne, et secoué pour la circonstance quelques-unes des traditions surannées de l'Opéra. Le succès a été complet et le public subjugué.

Le théâtre de la Monnaie, souvent à la remorque de ce qui se fait à Paris, a voulu aussi restituer l'œuvre qui depuis 1885 aurait dû rester au répertoire de notre première scène lyrique. Malheureusement, la direction n'a pas fait preuve d'un souci d'art semblable à celui qui a présidé à l'Opéra. La reprise des *Maîtres Chanteurs*, telle qu'on vient de la donner, semble indiquer surtout le désir de bénéficier d'une réclame déjà faite et de profiter du snobisme du public élégant de Bruxelles qui, en matière d'art, prend toujours les ordres des arbitres parisiens du goût. Cependant, l'ensemble scénique est au-dessus du niveau artistique habituel, les chœurs surtout se sont comportés avec une rare vaillance, mais le cadre, pas plus que l'exécution, ne sont appropriés à cette œuvre, dans laquelle Wagner a voulu condenser toute la joie dont les difficultés de sa laborieuse existence lui ont interdit la continuelle jouissance. Car du

prélude au finale c'est une joie croissante dans cette comédie lyrique. Joie toujours juste, exempte de trivialité, soit qu'elle exprime la gaieté juvénile des apprentis ou le côté piquant de la réunion des maîtres réglementant l'esthétique musicale avec une conviction aussi sévère qu'amusante; soit qu'elle se serve d'une vive satire comme dans la sérénade de Beckmesser, un personnage tout à fait moliéresque, qui tient des barbons de Beaumarchais et des Cassandres de la farce italienne. Et ce finale du second acte, cette échauffourée qui n'est que la réalisation de la joie au paroxysme, la joie brutale des kermesses de Teniers ou des disputes de cabaret d'A. Brouwer.

Et tout aussi bien venues les joies intimes du troisième tableau, le contentement d'Hans Sachs, triomphant sur lui-même, la satisfaction fière de David, qui est élevé au rang de compagnon, le bonheur naïf de Magdalene, qui va devenir madame, la félicité chaude et sereine de Walther et d'Eva, qui sentent l'approche d'un bonheur inespéré. Enfin, ce dernier tableau, qui est la synthèse de la joie sous sa forme la plus extérieure, la joie d'un jour de fête religieuse d'été, la joie populaire, débordante, générale, la joie de la foule acclamant des défilés, des cortèges dans lesquels les costumes pittoresques, les bannières déployées, les guirlandes fleuries, les insignes, les emblèmes et les instruments rutilent sous un ciel bleu et un soleil d'or et de flammes. Il n'y a pas, depuis l'ode à la joie, de Schiller, telle que le génie de Beethoven l'a fait survivre dans le Scherzo et la péroration chorale de la neuvième symphonie, une expression poétique de la joie plus intense et plus puissante que celle des *Maîtres Chanteurs*. Et quels délicieux contrastes que cette scène religieuse du début, cette douce rêverie d'Hans Sachs sous la tonnelle parfumée et ces deux apparitions du veilleur de nuit, personnage farouche qui, malgré ses allures sinistres et la sonorité lugubre de son *stierhorn* n'est qu'un croquemitaine dans ce milieu bourgeois et souriant, dont les mœurs tapageuses et espiègles ne sont en rien entravées par son *autorité nocturne*.

Et la partition d'orchestre, une pure merveille d'inspiration, de fougue, d'une abondance mélodique, jamais entrevue. Quelle science dans l'emploi des motifs que dominent les quatre thèmes de Walther, des maîtres, des apprentis et de la ville de Nuremberg, tous d'une plastique saisissante et d'une forme harmonique inoubliable.

Et cette sérénade de Beckmesser, d'une allure si distinguée, malgré son caractère grotesque et caricatural. Comme tout cela est conçu dans un but littéraire et philosophique. Il faudrait analyser la partition mesure par mesure pour en détailler la suprême beauté, ce travail long et ardu n'entre naturellement pas dans le cadre d'un simple compte rendu. Il vaut mieux renvoyer nos lecteurs au livre que Maurice Kufferath va publier incessamment sur les *Maîtres Chanteurs*. Maurice Kufferath est un peu notre Hans Sachs à nous, jeunes Stolzing de la critique, et sans aucun doute, son volume résumera en des pages courtes et solides, toutes les appréciations que peut susciter la belle partition de Wagner, en même temps quelle nous initiera par une analyse thématique complète et savante aux complexités de l'orchestration.

L'interprétation du théâtre de la Monnaie n'est pas entièrement à la hauteur de l'œuvre. M. Seguin a repris possession de la noble physionomie d'Hans Sachs. On avait pu apprécier, en 1889, le beau talent de l'artiste dans le même rôle. Cette fois encore, c'est lui qui domine. Il a réalisé avec un art parfait la touchante bonhomie du personnage et sa cordiale simplicité. Un peu solennel, peut-être, au premier acte, il devient aisément dès le second, l'artisan, poète à ses heures, philosophe aux autres, prenant la vie comme elle vient, n'hésitant pas à sacrifier son bonheur pour laisser celle qu'il aime vivre de son rêve et se résignant avec une sagesse digne des penseurs de l'antiquité. M. Soulacroix a exagéré son Beckmesser, il en a fait un personnage un peu vaudevillesque, mais il convient de rendre hommage à sa belle diction, à sa voix d'une jolie souplesse et à son costume d'une intéressante recherche. M. Imbart de la Tour a été un piètre Walther de Stolzing, la voix est belle et, musicalement, il n'y a rien à reprendre à son rôle, mais il a composé le personnage avec une ingénuité peu compatible avec l'éducation du seigneur de Franconie. Il est de plus guindé dans son costume et dans ses mouvements. M. Journet est un Pogner trop dédaigneux, beaucoup plus mécène que syndic de corporation.

M^{me} Mastio est séduisante dans ses costumes, la voix est jolie, mais elle ne joue pas un instant le rôle, elle semble, dans une candeur qu'on devrait appeler autrement, se désintéresser absolument de l'action. De plus, sa diction rend le texte déjà

brumeux de M. Ernst, complètement incompréhensible. M^{me} Gianoli joue en dehors, au proscenium, devant le trou du souffleur, partout où l'opéra comique de l'ancien répertoire se chante, et précisément à des endroits de la scène proscrits par l'art Wagnérien.

M. Bonnard a été un très bon David, d'une note juste, d'une insouciance pieuse. Son physique, du reste, convenait à l'apprenti amoureux et inconséquent.

Les autres interprètes, maîtres chanteurs et veilleur de nuit, ont été d'une insuffisance unanime. Mention spéciale, du reste, pour le veilleur de nuit, M. Gilibert, qui a eu une trouvaille de mauvais goût. Il simule une scène d'ivresse à sa seconde apparition, comme s'il avait pu se griser dans les tavernes que son approche devait faire fermer. Cette ébriété voulue est non seulement contraire au texte, mais peu conforme à la raison; elle gâte tout l'effet que doit produire le retour de ce fonctionnaire rébarbatif dans un carrefour tumultueusement troublé pendant sa courte absence. Peut-être M. Gilibert a-t-il cru être dans l'esprit germanique de l'œuvre.

Les chœurs ont été bons et ont figuré avec une vérité qui devrait être de tradition dans cette phalange routinière et généralement figée. L'orchestre n'a pas toujours été à sa place, il n'a pas ménagé les *forte* inutiles et a souvent couvert les voix; de plus, tous les thèmes ne sortent pas avec cette netteté qu'on admire dans l'orchestre de Bayreuth, chose absolument indispensable cependant pour savourer dans son entièreté la géniale alliance de la musique, du poème et de la conception philosophique. Car c'est là la supériorité suprême des œuvres de Wagner, qui en fait le spectacle des lettrés tout en donnant satisfaction à l'idéal du public. Sur ce rapport, les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* est une pièce type. Absolument théâtrale par la mise en scène, la coupe des épisodes, le choix de l'époque, du lieu et des situations, elle est symbolique par le caractère des personnages, par leurs sentiments et par l'esprit qui domine l'œuvre d'un bout à l'autre. De plus, elle est nationale, d'une couleur germanique intense et populaire au sens le plus concret du mot. Ces qualités primordiales répondent à toutes les exigences du théâtre moderne. Et cet optimisme généreux qui imprègne la pièce dans toute son étendue, ne sera pas un des moindres éléments de sa popularité future. Tout et tous glorifient la vie humaine dans

ces quatre tableaux. Hans Sachs chante les victoires intérieures et la beauté de la pensée qui s'affine, Walther chante la jeunesse, l'amour et la liberté de l'art, et le peuple, avec le choral de la réformation, manifeste son émancipation intellectuelle par le travail et la liberté qui en découle. Les *Maîtres Chanteurs* est l'œuvre maîtresse du théâtre Wagnérien. Le titan de la tétralogie a voulu se réjouir et il l'a fait suivant son procédé coutumier en synthétisant toute la joie des Teniers, des Breughel, des Steen, tout le rire de Rabelais, de Molière, de Beaumarchais et en écrasant par sa science orchestrale et sa divine inspiration, tout ce que l'opéra comique a produit de verveux, de sentimental et de spirituel depuis un siècle.

N. LEKIME.

La Cithare (1)

LA CIGALE

Je suis la frêle Muse agreste : m'abreuvant
Dans le creux des rameaux de gouttes de rosée,
Sur la cime des pins harmonieux posée,
Tout le jour je me berce au caprice du vent.

Parfois je me blottis dans les fleurs, mais souvent
De son panache vert la fougère frisée
M'abrite, et ma chanson s'envole, improvisée,
Dans les bois argentés par le soleil levant.

Je ne suis pas toujours l'hôte de la clairière.
Et sur la lance aussi de la Vierge guerrière,
Dans ma cuirasse d'or éclatant je reluis.

Apprends donc, Voyageur frivole qui t'amuses
De mes chants continus et stridents, que je suis
Non moins chère à Pallas que je suis chère aux Muses.

LE VAIN TOMBEAU

Sur la mer Saronique à la blanche toison,
Au vent frais du matin qui l'irise et la moire,
Vers Samothrace et vers la terre vaste et noire
Je partis, confiant en la belle saison.

Mais, la nuit, un orage enflammant l'horizon,
— Tous les marins en ont conservé la mémoire —
A chaviré ma nef, et, surpris par la Moire,
J'ai sombré dans les flots avec ma cargaison.

(1) D'un volume de vers qui paraîtra dans quelque jours, sous ce titre, chez l'éditeur Fischbacher, à Paris.

Je ne reverrai plus, en dépassant la rade,
Ton éclatante aigrette, ô Pallas Poliade,
Ni la ville au beau nom, ni mon humble verger.

J'habite les palais sombres d'Hadès avide.
Mes os sont dispersés; et ma mère, Etranger,
A, sur ce sable amer, construit un tombeau vide.

LE SATYRE

L'été rutil. Au fond de la vallée étroite
Un temple blanc s'élève entre les hêtres bruns :
Dans les grêles bosquets traînent de lourds parfums.
Rien ne bouge; au lointain la mer d'azur miroite.

Les épis scintillants dressent leur tige droite,
Et, tandis qu'assaillis par les taons importuns,
Les bœufs lourds cherchent l'ombre à l'entour des ner-
Ça et là sur le roc bondit la chèvre adroite. [pruns,

Nul souffle harmonieux n'agite les roseaux.
Tout dort. L'air est brûlant; couchée aux bords des eaux,
Paresseuse et rieuse, une nymphe s'étire;

Et, vêtu d'une peau de panthère ou de lynx,
Mollement appuyé contre un arbre, un satyre
Promène en souriant ses doigts sur la syrinx.

ESCHYLE

Cesse ton chant joyeux; que ton troupeau docile
S'éloigne. Cette tombe, enfant, respecte-la;
Elle abrite un héros que le sort exila.
Elle est sacrée, elle est l'honneur de la Sicile.

Nul rosier n'y fleurit, nulle ombre n'y vacille;
Eschyle dort en paix dans les champs de Géla.
Cette terre que, vieux et proscrit, il foula,
Loin d'Eleusis, hélas! fut son dernier asile.

C'est ici que, songeant au Destin, il aimait
A contempler, les soirs d'orage, le sommet
De l'Etna monstrueux que l'éclair illumine.

Mais son marbre est muet? — Au Mède chevelu,
Au bois de Marathon, au flot de Salamine
De vous proclamer, seuls, ses titres. Ils l'ont vu.

EURIPIDE

Nous ne l'entendrons plus, le divin rossignol,
Dont la voix amoureuse émerveillait Athènes :
Vers le séjour d'Hadès plein d'ombres incertaines
Le chantre aimé des dieux jaloux a pris son vol.

Quand les derniers rayons s'allongent sur le sol,
Euripide ! écoutant les sanglots des fontaines,
Tu n'iras plus cacher tes souffrances hautaines
Dans la gorge où le pin s'éploie en parasol.

Ta cendre ici repose. Aux champs de Macédoine,
Dans la vallée en deuil, parmi la chélidoine,
Sur un socle j'ai lu tes titres éclatants.

Mais non ! l'inscription est fausse, ô vaine pierre
Que la foudre a frappée et qu'effrite le temps,
Car il a pour tombeau la Grèce tout entière.

A UN ATHLÈTE

Rappelle-toi ta ville abattant ses murailles,
Ton retour solennel, ton char enseveli
Sous les roses, le ciel d'une clameur rempli,
Et ta mère montrant le fruit de ses entrailles !

Célébré par les vers des poètes, tu railles
Le temps qui tout efface et qui verse l'oubli.
Jamais, au fond des cœurs, ta gloire n'a pâli :
Notre patrie en deuil paya tes funérailles.

Trois fois vainqueur, dans ton triomphe et ta beauté,
Miron, plein d'une ardeur sublime, t'a sculpté.
Le marbre a conservé ta figure athlétique,

Et pour toujours, puissant, tranquille et surhumain,
Tu te dresses, parmi les dieux, sous le portique,
Couronné d'olivier et le ceste à la main.

LE TROPHÉE DE PHILIPPE

Au sombre et dur Arès, telle est ma destinée.
Le fils de Cécrops fuit mon ombre avec effroi,
Car je témoigne ici des triomphes d'un roi,
De Philippe au cœur fier, vainqueur à Chéronée.

Thébes ! rappelle-toi ta fatale journée.
Athènes ! désormais tu trembles devant moi ;
J'insulte à Marathon et je dicte la loi,
Ta gloire est pour jamais en ces lieux profanée.

Allons, dresse le front ! Crie aux armes ! Au moins
Tu peux jurer encor, tu peux prendre à témoins
Les cadavres couchés dans ces champs, Démosthènes !

Nul ne bouge ? La peur, la honte et le remords
Retiennent tes guerriers sur des rives lointaines.
Ma pierre est aussi lourde aux survivants qu'aux morts.

CRÉPUSCULE

Entends-tu, dans la paix des campagnes, la caille ?
Hélios a tourné vers l'ombre ses chevaux,
Les vaches aux pieds ronds reviennent des travaux,
Tout est bien ; le chien veille et notre lait se caille.

Près du ruisseau qui rit dans son lit de rocaille
Et dont le vif argent fuit en mille écheveaux,
Viens, sous l'orme, avec moi, goûter les vins nouveaux
En cadencant nos chants sur la lyre d'écaille.

Ce bosquet, qu'un dernier rayon d'or colora,
Te plait-il ? Avançons. Aux bruits de l'Agora
Je préfère l'oubli dans cette humble retraite.

Et qu'un autre à présent rêve un destin guerrier,
Il m'est plus doux, ami, de couronner ma tête
Du myrte pacifique et du chaste laurier.

VALÈRE GILLE.

Au hasard des lectures

Notre collaborateur, M. le vicomte de Colleville, vient de faire paraître dans la Bibliothèque de l'Association, à Paris, un excellent manuel d'archéologie à l'usage des artistes, des touristes et même des archéologues. Cet abécédaire d'architecture ancienne est une sorte de lexique sommaire, renseignant, par ordre alphabétique, les différents termes d'architecture, ainsi qu'un rapide exposé de l'histoire de l'art chez les différents peuples. Tour à tour, l'auteur résume l'art des Phéniciens, des Egyptiens, des Grecs, des Romains, pour aboutir, en terminant, au style ogival. M. de Colleville a voulu faire surtout un livre pratique, un résumé utile des nombreux travaux accumulés par les savants dans ces dernières années.

* * *

Voici quelques souvenirs sur Barbey d'Aurévilly, extraits du dernier volume des *Mémoires des autres*, publiés par la comtesse Dash :

« Il y avait, cet année-là, à Paris, l'année où j'ai revu M^{me} de V... — il y avait, dis-je, un jeune homme récemment arrivé de la province avec la ferme volonté de parvenir. C'était un Normand de Cotentin. Il avait achevé son droit à Caen, au sortir d'un collège de Paris, où il avait eu pour condisciple Maurice de Guérin, devenu si célèbre depuis. Il a vécu longtemps dans l'intimité de celui-ci et de sa sœur, Eugénie de Guérin.

» Ce jeune homme avait fait d'excellentes études. Il savait beaucoup, mais il cherchait sa voie, et sa grande intelligence flottait indécise.

» Fils d'un bon gentilhomme appartenant à la haute société de son pays, il fit jeter les hauts cris à son père, lorsqu'il lui déclara qu'il voulait être homme de lettres. Peu s'en fallut que ce père le maudît; il le chassa du moins, en lui déclarant que s'il ne changeait pas de direction, il n'avait pas un sou à attendre de lui.... »

L'auteur trace alors le portrait de Barbey d'Aurévilly, à l'époque où il fréquentait chez M^{me} la marquise de V...

« Il devint alors un habitué de la maison, où on le voyait presque chaque jour.

» Il a pu changer physiquement depuis ce temps-là, je ne sais même s'il n'a pas gagné. C'était le même regard et le même nez en bec d'aigle, la même moustache panachée, le même teint pâle, les mêmes cheveux noirs; sa bouche, le trait défectueux de son visage, est mieux qu'elle n'était alors, ses dents se sont rangées.

» Il avait la même taille de guêpe, un peu plus mince seulement, les mêmes allures, mais comme c'était encore à la mode, cela ne paraissait pas comme aujourd'hui. Beaucoup d'hommes étaient aussi serrés, aussi pincés que lui; son chapeau, néanmoins, était excentrique; il avait la même forme que celui d'à présent. Il le posait également sur l'oreille; il me semble que je le vois encore.

» Ce n'était ni un bel homme ni un joli garçon. C'est une personnalité, c'est un être tout à fait à part, qui ne ressemble à qui que ce soit. Il est naturellement affecté. Ceci a l'air d'une dissonance, et pourtant c'est un fait. Quand il est sorti du corps de sa mère, il a dû faire une grimace, pousser un cri qui ne ressemblait pas aux nôtres.

» C'est un original; il ne pose pas, comme on le croit. Dans ses moments d'abandon de la plus intime amitié, si on ne le connaissait pas, on croirait qu'il joue la comédie.

» Pas du tout, c'est sa nature.

» Il entre chez son frère, chez son père; il leur dit : Bonjour, comment vous portez-vous? d'un ton qui frise la déclamation. C'est le sien. Il n'en a pas eu d'autre sur les bancs de l'école. Je ne prétends pas dire qu'il soit exempt de prétentions: il en a de nombreuses, au contraire; je n'en connais qu'une qui ne soit pas amplement justifiée, celle de se regarder souvent au miroir, comme s'il croyait y voir le visage d'Apollon. A cela près, il ne réclame que ce qui lui appartient.

» Il aime l'intimité, il aime un dîner dont les convives lui plaisent et où l'esprit peut se placer, les coudes sur la table; alors il est étincelant. C'est, pour moi, la conversation la plus complète que je connaisse, parce

qu'elle a toutes les faces possibles. Il sera savant avec les savants. Sa tête est une bibliothèque. Il discutera avec deux amis de toutes pièces, glacé s'ils sont froids, exalté s'ils s'emportent: sa logique est invincible quand il se donne la peine de la motiver.

» Il a des mots, il a du trait, il est drôle jusqu'à l'extravagance; il est satirique à emporter la pièce, et se moque des gens avec une désinvolture qui les empêche de se fâcher. Ils ne se figurent point qu'on puisse garder un pareil sourire, mais si franchement bonhomme en face d'une couche d'épigrammes. Ces gens-là ne regardent pas les yeux.

» D'Aurévilly a ses mélancolies qui le rendent sauvage; il se renferme, il fuit ses meilleurs amis, il pense et il souffre. Qu'a-t-il? lui seul le sait. Après ces accès, il lui reste des nuages, non pas sur l'esprit, mais sur le mauvais côté de son être. Il est meilleur, il est presque indulgent. S'il emporte le morceau par une malice, il consent volontiers à y faire une reprise. Une causerie avec lui est alors infiniment agréable. Ce sont des moments de trêve dont ses ennemis même peuvent profiter.

» Bien qu'il ait mené la vie de bohème, il n'en a pas les instincts. L'élégance, — à sa manière — le confort lui sont indispensables, et ces privations-là eussent été pour lui les plus sensibles. Il supporta, avec une fierté d'hidalgo, les longues années d'épreuves que la ténacité de son père et son propre entêtement lui imposèrent. Il eut des moments de magnificence qui reflétèrent autour de lui et passèrent à l'état de légende.

» Maintenant qu'il est sensé et raisonnable, il ne peut s'empêcher de rire lui-même de ce temps de folies où il devait neuf mille francs à son tapissier Azile, pour un mobilier insensé, fourni quelques années auparavant, et emporté par un tourbillon, comme il était venu. Le tapissier ne se lassait pas de le relancer dans une petite chambre en garni, rue Geoffroy-Marie, et un jour il eut l'audace de lui demander un acompte.

» — Un acompte! s'écria l'écrivain stupéfié, où voulez-vous que je le prenne?

» — Jen'en sais rien, mais j'en ai absolument besoin.

» — Vous l'exigez?

» — Absolument, vous dis-je.

» Il se leva avec cette majesté qui ne l'abandonna jamais, alla chercher toute sa défroque, vida sérieusement ses poches l'une après l'autre, en face de l'industriel qui le regardait faire et ne comprenait pas cette exhibition de doublures où le diable dansait à l'aise. Après ces recherches minutieuses, il réunit trois francs, tant en pièces blanches qu'en gros sous, et les présentant à son créancier avec un geste d'empereur romain :

» — Voilà, mon cher, dit-il, comme s'il lui eut donné mille écus.

» Rien ne peut rendre la physionomie de cet homme;

il n'osa ni refuser ni se plaindre, tant la forme fut pompeuse et déguisa l'indigence du fond. »

Pour terminer, nous transcrivons le souvenir suivant qui se rapporte à l'héroïne de l'un de ses romans.

« Je ne sais où il rencontra l'idéal de cette perfection dont il a fait sa *Vellini* de la *Vieille maîtresse*. Je n'ai jamais vu cette Vénus camarade, mais je sais qu'elle demeurait place de la Madeleine, qu'elle le tint cinq ans sous un joug de fer et qu'elle parvint à le fixer, non pas sans révoltes de sa part; pourtant, il y revenait toujours. Il pleuvait, dans leur nid, autant de coups de becs que de baisers. C'eût été l'enfer pour un autre; ce fut pour lui le paradis, jusqu'à ce que la femme, lassée d'une pareille existence, lui céda la place et s'en alla.

» Pendant toute cette période, d'Aurévilly fut mort pour ses amis; il disparut, on ignora son adresse. On le demandait à tous les échos; nul ne répondait: à peine si son nom apparaissait de loin en loin dans un journal. Il travaillait pourtant dans l'intervalle de ses crises, quelquefois au milieu de la crise elle-même. Il avait alors des élans admirables, des larmes dans sa plume, une sorte de rage et de frénésie qui l'abandonnait dans la quiétude. »

LE LISEUR

Memento

LES « MAÎTRES CHANTEURS » A PARIS, selon le *Journal des Débats*:

Dès le premier jour, les directeurs de l'Opéra avaient pratiqué, dans les *Maîtres Chanteurs*, d'abondantes coupures. Personne, jusqu'ici, n'avait osé leur en faire un reproche. Tant que les Parisiens, sourds aux exhortations de M. Sarcey, persisteront à dîner à sept heures et demie et à venir au théâtre à neuf heures, on sera bien obligé d'abréger les ouvrages de Richard Wagner pour les accommoder aux habitudes des estomacs français. Encore faudrait-il établir les raccords avec intelligence et, sous prétexte de coupures, ne pas aller jusqu'au massacre. Celle qu'on fait, depuis hier, à la fin du dernier acte, est tout bonnement scandaleuse. On supprime complètement le discours de Hans Sachs, en sorte que, après le dernier couplet de la chanson de Walther, le peuple entier acclame les « Maîtres d'art », dont personne, dans la version actuelle, ne lui a dit un traitre mot. C'est en vain que M. Gresse, dont on connaît les qualités de comédien, se précipite au devant de la foule et essaye de suppléer par une généreuse pantomime à la musique omise et au texte absent: ces méritoires efforts ne font qu'aggraver l'incohérence de la situation. Grâce à cette coupure, le spectacle, qui finissait à minuit moins trois minutes, finit maintenant à minuit moins huit. Cette médiocre économie valait-elle qu'on mutilât l'une des pages les plus sublimes de la partition? Il est vrai que les amateurs d'opérettes croient communément que, l'héroïne une fois mariée ou morte, il ne leur reste plus qu'à

redemander leur vestiaire. Telle est peut-être la conception dramatique des directeurs de l'Opéra; mais Wagner en avait une autre. L'intrigue, assez banale, d'Eva et de Walther n'occupait, à ses yeux, qu'un rang fort secondaire et le noble discours de Sachs lui avait paru la digne et nécessaire conclusion de son œuvre. Il y a beaucoup de raisons de croire que l'opinion de Wagner valait mieux, à elle seule, que celle de MM. Gailhard, Taffanel et Bertrand.

QUELQUES CITATIONS. — « Les Belges vantent à l'excès leur nation et leur nationalité; mais, en revanche, ils se font réciproquement, et d'individu à individu, une guerre constante de mépris, d'injures, de dénigrement. Les partis et les passions du régime représentatif descendent chez eux au niveau des coteries d'un conseil municipal. Si vous leur demandez le nom d'un homme capable, ils auront soin de citer tout autre qu'un ministre. »

(*Courrier français*, octobre 1838.)

— Conclusion du discours académique prononcé le 16 décembre 1839, par le baron de Stassart:

« Ainsi, je dirai, Messieurs, pour me résumer, que la pensée » soit belge, mais l'expression française! Et si nous voulons être » lus de nos voisins, si nous voulons que la postérité nous » accueille, tâchons, tout en traitant de préférence des sujets » nationaux, d'acquiescer ce naturel qui devient tous les jours plus » rare, et ce charme communicatif que rien ne remplace... »

— Un conte d'Erckmann-Chatrian:

« Notre professeur de métaphysique, Hans Weinland était ce » que les cabalistes appellent un *archétype*... »

Cabalistes, nos archétypes belges? Diable! En attendant, qui s'attendait à trouver ce vocable... inédit dans la littérature des bons vieux auteurs de l'*Ami Fritz*?

— Dans la *Bataille*, de Lamartine:

« Le coursier, retenu par un frein impuissant... »

— De *Tartarin sur les Alpes*, de Daudet, dans l'édition populaire:

« Comment croire que cette petite main, si fine sous le gant chamois, avait eu la force morale et le courage physique de tuer un homme! »

UN COMITÉ de peintres, sculpteurs et amateurs en tête desquels nous voyons MM. Clays, de Haas, Franz Courtens, Jef Lambeaux, Victor Gilsoul, Eugène Smits, Constantin Meunier, Vincotte, Jules Dujardin, Somzée et Léon Lekime, vient de se former à l'effet d'offrir un banquet à MM. Cardon, A.-J. Wauter et Robie en reconnaissance des services rendus à l'art par le remaniement des musées ancien et moderne.

LE NOUVEAU THÉÂTRE, qui a si heureusement débuté, poursuit brillamment la série des représentations de *Blanchette*. La jolie salle du Passage du Nord est pleine, chaque soir, d'une foule enthousiaste qui fait aux interprètes de l'œuvre le plus chaleureux accueil. La durée des entr'actes est limitée strictement, en sorte que le spectacle se termine assez tôt pour que les personnes de province puissent prendre le dernier train.

Rappelons qu'on peut retenir ses places sans que les prix soient majorés à la location.

Bibliographie

Ernest Gossart: Note pour servir à l'histoire de Charles-Quint. — *Maurice Griveau*: L'interprétation, musique de l'orage; analyse de l'orage de la symphonie pastorale. — *A. Gruyer*: La Peinture au Château de Chantilly; École française.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCO (fils). — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCO (fils). — *L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux.* Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . **1 00**

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson.* 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Pour paraître en Décembre à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

Vient de Paraître

VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

VIENT DE PARAITRE

LE FRISSON

DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N° 50

11 Décembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- IWAN GILKIN. — Les méfaits de la littérature.
V^e DE COLLEVILLE ET F. DE ZEPÉLIN. — Les femmes dans l'œuvre
d'A. Strindberg.
PAUL ANDRÉ. — Cœur en détresse (A. Daxhelet).
F. D. C. — Les Samedis populaires.
LE LISEUR. — Au hasard des lectures.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean-Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchemps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A. J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Edition ordinaire* 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féerique*, *les Derniers vers*. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagieltos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Les méfaits de la littérature

Par ce temps où il est de bon ton d'ignorer les classiques, peut-être ne connaissez-vous pas certaine fable de La Fontaine intitulée : *Les animaux malades de la peste?*...

Il paraît que la société est bien malade. Il paraît aussi que sa maladie ne saurait être une maladie naturelle. On a empoisonné la malheureuse. Que dis-je ? On l'empoisonne encore, on l'empoisonne tous les jours. Il y a donc d'affreux coupables. Cherchons les coupables, c'est le jeu à la mode. Les gens « sérieux » ont cherché et, naturellement, ils ont trouvé. On trouve toujours le coupable qu'on cherche. L'empoisonneur, ou plutôt l'empoisonneuse, c'est la littérature. Il y a bien aussi la Science, mais celle-ci est moins universellement accusée et, si vous le voulez bien, nous remettrons l'examen de son dossier à plus tard.

Donc, la littérature empoisonne la société. Elle l'empoisonne par son immoralité, elle l'empoisonne aussi par son pessimisme.

Le pessimisme est, paraît-il, un abominable poison. On en a beaucoup parlé, ces jours derniers, à propos du suicide collectif de la famille Dreyfus et de la lettre que M. Dreyfus a adressée à la presse pour justifier, plus ou moins philosophiquement, sa mort et le meurtre de ses enfants.

La *Gazette* estime que les gens qui se tuent sont, non pas les vaincus des luttes de la vie, mais de simples fuyards. Et, là-dessus, elle s'en prend aux poètes :

Il faudrait, dit-elle, pour arrêter les fuyards, une voix puissante et pure, la voix d'un Homère, qui leur dirait la noblesse de la vie bien remplie, la noblesse de la souffrance elle-même et

l'orgueil de ses lendemains. Mais nous n'avons que de petits Dante qui chantent la lassitude de vivre, la volupté de la mort, et qui, d'ailleurs, eux, ne se tuent pas.

D'abord, n'est-il pas vrai ? n'est pas Homère qui veut. Il y a beaucoup de porte-lyre qui ne dédaigneraient point de l'être, mais, comme dit Gavroche, ça n'est pas pour leur fichu nez. Si la *Gazette* a une bonne recette pour faire des Homère, de grâce, qu'elle la donne aux pauvres poètes ! Cela ne tombera pas sous les yeux d'un aveugle !

Mais, triste souvenir ! Est-ce que la *Gazette* n'est pas précisément un adversaire convaincu du grec et du latin ? Il nous semble pourtant qu'Homère... Comment, diantre, conciliera-t-elle sa haine de l'antiquité classique avec l'amour soudain qu'elle manifeste pour le poète de l'Iliade et de l'Odyssée ?

Respectons ce mystère. Bornons-nous à remarquer qu'il n'est déjà pas si mal d'être un Dante. Beaucoup de poètes borneraient à cela, très volontiers, leurs modestes prétentions. Passons !...

Donc, comme le dirait dans ses élégants à peu près notre ami Max Doussière, la société souffre d'une carie des Dante...

Dans le discours de rentrée que M^e Jaspar a prononcé à la conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, discours qui a eu un grand retentissement et qui a été reproduit par toute la presse catholique, l'orateur a cité parmi les plaies qui corrompent le cœur de la société contemporaine la littérature immorale :

La littérature dont se repait le public, c'est cette littérature française contemporaine, marquée au coin du sensualisme le plus effréné, qui, usant d'un procédé simpliste et général, rend le vice toujours attrayant.

Le monde dans lequel elle nous transporte, que ce soit celui de l'aristocratie ou celui du peuple, est un monde sceptique et cynique, d'où la morale a disparu, où les êtres ne semblent vivre que pour satisfaire les instincts les plus bas ; où l'existence

paraît se borner à une lutte rusée ou sauvage entre des hommes toujours brutaux et des femmes toujours corrompues.

Quels milieux que ceux dépeints par ces livres, où le vide de l'esprit comme la sécheresse du cœur éclatent chez tous les personnages, où le mariage n'est qu'une association d'intérêts, où l'adultère encore est une règle générale, où la femme et la mère, la jeune fille même sont représentées comme les plus intéressées et les plus perverses des courtisanes; où l'enfant n'est qu'un objet d'ennui et de colère; où tous les devoirs d'un père et d'un époux se réduisent à vivre séparé des siens, fréquenter un club de désœuvrés, entretenir des maîtresses, ne voir ses enfants ou sa femme que de loin et le moins possible!

Et dans ces autres romans, quel peuple que celui où l'ouvrier est un alcoolique, paresseux et débauché, battant sa femme et ses enfants; où le paysan est un oiseau de proie ne songeant qu'au gain avide et le supputant même sur le lit de mort de son père! Sans parler de la fange que remuent certaines productions, où, sous prétexte d'études psychologiques, s'entremêlent le saphisme et l'inceste, le sodomisme et l'inversion.

Livres néfastes, trop lus par trop d'ignorants et trop de jeunesse, qui pervertissent l'âme et durcissent le cœur en même temps qu'ils dépravent les sens.

Mais c'est la presse qui, par sa diffusion et son bon marché ou sa gratuité, exerce une action prépondérante sur l'éducation morale d'une nation.

Laissons la presse à ses péchés, et occupons-nous seulement des livres.

Il en est qui sont des œuvres de pure spéculation pornographique: ce n'est pas moi qui songe à les défendre. D'habitude, ils ont une allure spéciale, caractérisée par le manque absolu de talent. Mais il y a des degrés dans la platitude, il y a aussi des demi-talents qui aiment à battre monnaie: ces cas-là ne sont pas toujours aisés à classer.

Parmi les ouvrages où se révèle un vrai talent, un grand nombre répond assez bien à la sombre description de maître Jaspard.

Que faut-il penser de leur prétendue immoralité?

Les savants contemporains qui ont le mieux étudié la psycho-physiologie, admettent généralement que les artistes et les poètes se distinguent des autres hommes par une sensibilité plus vive et une imagination plus active. Ils sont, de par leur tempérament physique, plus impressionnables, c'est-à-dire plus réceptifs. Le milieu agit sur eux avec plus de force. Les impressions qui leur viennent du dehors sont plus puissantes et déterminent en eux des images plus nombreuses et plus vivantes. Les courants d'idées dans lesquels ils sont plongés les entraînent. Les bruits dominants de la pensée contemporaine se répercutent dans leur âme et se multiplient en échos renforcés.

Or, de quoi parle-t-on autour d'eux, depuis vingt ou trente ans, si ce n'est des plaies et des bosses

de la société? Un chœur innombrable d'économistes, de moralistes, de médecins, de physiologues, de sociologues, de prédicateurs en calamités publiques, ne cesse de hurler sur tous les toits que la société s'effondre, qu'elle dégringole dans la boue, qu'elle s'abreuve de honte et se nourrit de scandales. On écrit de gros livres pour démontrer l'effroyable développement de la Dégénérescence. Impossible d'ouvrir un journal français ou belge sans y découvrir: 1° des lamentations sur la Décadence des races latines; 2° une série de scandales; 3° des déclamations furibondes sur la gravité de ces scandales; 4° les remèdes proposés par des docteurs rouges ou noirs pour guérir infailliblement la société qui non moins infailliblement se meurt; 5° s'il s'agit d'un journal conservateur, la dénonciation des anarchistes et des collectivistes, qui vont assassiner la société; s'il s'agit d'un journal révolutionnaire, la dénonciation des horribles pourritures de la même société, que les anarchistes ou les collectivistes sont seuls en état de guérir.

Plaies, ulcères, gangrène, lèpre, satyriasis, sadisme, hystérie, tout le vocabulaire pathologique y passe. Ce sont les hommes « sérieux », les gens « graves » qui, dans leurs journaux, leurs revues et leurs livres se livrent tous les jours à cette clinique sociale. Ils créent à la société contemporaine une véritable atmosphère d'hôpital. Cette atmosphère, les artistes et les écrivains la respirent, ils s'en imprègnent, elle agit sur leurs nerfs, sur leur cerveau avec une puissance centuplée par la délicatesse et l'impressionnabilité de leur organisme, elle détermine les formes qui surgissent dans leur imagination, qui hantent leurs rêveries. Et quel est leur crime? Ils traduisent à leur façon, en formes imagées et vivantes, les mêmes pensées que les gens graves, les savants et les moralistes formulent aussi doctement qu'ennuyeusement en termes abstraits.

Nombre de critiques, applaudis par les personnes vertueuses, ont affirmé que la littérature naturaliste peignait des choses ignobles. C'est au temps de la publication de *Nana* que le scandale fut à son comble. Les écrivains, disait-on, se repaissaient d'immondices.

Un poète de mes amis osa dire en vers ce que tous les moralistes disaient en prose. Il écrivit :

Les poètes aussi, pareils aux stercoraires,
Mangent les excréments des boueuses cités.

Indignation générale... des quelques journalistes qui lisent des vers. Un périodique déclara que le petit poème de mon ami était « une cochonnerie ».

Mon ami est un philosophe. Il ne se fâcha point. Il constata seulement que le processus de la pensée poétique est un phénomène inconnu des esprits prosaïques. Où le prosateur positif ne trouve qu'un fait à cataloguer et à juger sommairement (selon la couleur, d'ailleurs, de sa jugeotte) l'artiste *voit* un phénomène vivant. Il le voit comme si les acteurs qui l'accomplissent s'agitaient sous ses yeux. Il le considère avec un intérêt suprême, indépendamment de toute espèce d'autre considération, et, selon la tournure personnelle de son esprit, il le peint sous telle ou telle couleur.

On a dit que Shakspeare aimait autant ses brigands que ses plus pures héroïnes. Il a peint, avec le même amour de son modèle, Richard III et Roméo, Cordélia et ses sœurs monstrueuses, Jago et Desdémone, Falstaff et Ophélie. C'est trop évident ! Il a peint amoureusement les uns comme les autres. L'artiste, dans sa vision artistique, est possédé par la curiosité de la vie. Son cerveau est un miroir qui réfléchit l'univers. Mais ce n'est pas un miroir abstrait situé hors du temps et de l'espace ; il réfléchit son milieu et son époque. Si les contemporains qui viennent s'y mirer, estiment qu'ils y font la grimace, à qui la faute ?

Quand nos philosophes, nos historiens, nos économistes, nos sociologues, nos médecins, nos hygiénistes et *tutti quanti* nous feront un tableau riant du monde actuel, peut-être les poètes nous donneront-ils à leur tour des peintures aimables et innocentes. En attendant, n'oublions pas qu'ils sont plus passifs qu'actifs ; tenons compte avec équité de leur tempérament impressionnable, et s'il faut blâmer certains écrivains du mal qu'ils font à la société, c'est aux moralistes tout d'abord qu'il convient d'adresser ce reproche. C'est eux qui empoisonnent les poètes. Que ces messieurs se frappent la poitrine, renoncent à leur pessimisme, et deviennent gais ! S'ils veulent que la société se mette à chanter et à danser, eh bien ! qu'ils battent la mesure, puisqu'ils prétendent toujours au rôle de chefs d'orchestre ! Je suis persuadé que l'on s'amusera.

IWAN GILKIN.

Les femmes dans l'œuvre d'Auguste Strindberg

Le théâtre de l'Œuvre a fait à M. Strindberg une singulière situation à Paris : en effet, M. Lugné Poë a mis en mouvement toute la presse parisienne autour du « Mysogine suédois ».

M. Strindberg, qui est cependant un grand écrivain, un esprit inquiet, mais hautement original, s'est laissé faire ; ne faut-il pas avoir une spécialité, présenter une singularité pour étonner ce public si blasé du boulevard ? Strindberg a donc dû accepter volontiers cette bizarre étiquette.

Dumas fils avait écrit : *l'Ami des femmes*, Strindberg nous donna : *l'Ennemi des femmes*.

Nous nous promettons bien de mettre en lumière le talent de Strindberg et d'analyser les phases successives par lesquelles a passé cet esprit pour lequel aucune manifestation de l'âme moderne n'est demeurée étrangère ; mais nous sommes forcés de parler d'abord du Strindberg connu en France — du mysogine.

Strindberg est un parvenu dans le bon sens de ce mot ; il ne doit sa notoriété et sa situation littéraire qu'à lui-même ; sa jeunesse fut pauvre et difficile ; sa patrie, où l'esprit est borné et étroit, lui fut cruelle ; mais par son énergie puissante et son intelligence d'élite, Strindberg a su se mettre en lumière non seulement en Scandinavie, mais dans l'Europe toute entière.

Et ce n'est pas seulement un grand romancier et un grand dramaturge que Strindberg, c'est aussi un sociologue profond et un chimiste distingué.

Né en 1849 à Stockholm, Auguste Strindberg fit d'excellentes études en cette ville, mais sa pauvreté et peut-être aussi son caractère difficile l'empêchèrent de poursuivre les hautes études universitaires, dans lesquelles il s'était déjà fait remarquer. Depuis, les exigences de la vie matérielle l'obligèrent à exercer différents métiers ; il dut être successivement instituteur adjoint dans une école primaire à Stockholm, précepteur chez un médecin, figurant dans un théâtre, journaliste, peintre et même photographe. C'est ainsi qu'il gagna péniblement son pain quotidien.

Strindberg nous est représenté comme un sensitif extrêmement nerveux ; il faudrait s'entendre cependant : ce n'est pas la tendresse qui domine chez Strindberg et vainement nous cherchons en lui la douce pitié de Jacobsen et la sentimentale

délicatesse de Ola Yansson, son compatriote et son ami.

Toute intellectuelle est cette sensibilité de Strindberg, et le cœur de l'écrivain paraît dur et fermé à toute tendresse.

L'homme a beaucoup souffert de la médiocrité de sa situation sociale en désharmonie complète avec son talent. Ses successives opinions furent engendrées par la douleur et aussi par l'âpre expérience de la vie; enfin la femme qu'il a très imparfaitement connue lui fut particulièrement cruelle; c'est là une explication de ce pessimisme morose, mais non une excuse pour l'écrivain.

Résumons trois de ses actes d'accusation dirigés contre la femme; nous parlerons ensuite du type que Strindberg a créé et, arrivant par les faits seuls à notre conclusion, nous dirons que la femme comme nous la présente Strindberg est une exception, rare surtout dans les pays scandinaves.

Strindberg, qui a la prétention d'être un écrivain naturaliste, expérimentaliste, scientifique, nous prouve, une fois encore, combien l'artiste transforme la réalité selon son tempérament. En art, l'objectivisme est absolument chimérique, les phénomènes ou les apparences du monde réel ne nous sont révélés que par des sens et par une intelligence qui varient selon chaque individu.

Le miroir seul est objectif, mais la photographie est simplement un métier et non pas un art. Idéalistes ou réalistes, les écrivains transforment tous la vie, les uns l'embellissent, les autres l'enlaidissent, mais tous, depuis l'impassible Flaubert, jusqu'à l'excentrique et fougueux Strindberg, nous content l'histoire de leur propre sentiment, nous avouent leurs haines ou leurs amours, nous confessent leurs douleurs ou leurs joies; et nous disons grand, vrai, noble, idéaliste ou réaliste l'écrivain qui partage notre propre conception et qui mieux que tout autre a su nous toucher.

Dans le *Père* (1887), M. Strindberg nous montre un ménage où les époux sont en lutte et veulent tour à tour dominer; déjà nous voyons poindre en cette pièce la thèse chère aux misogynies modernes, à savoir que les relations conjugales se résument en une continuelle lutte: l'amour n'est pour eux qu'une supercherie de la nature.

Un capitaine de cavalerie, intelligent et cultivé, noble de caractère, mais peu énergique, est marié avec Laure, femme entêtée, éprise d'idées d'émancipation. De cette femme, il a une fille qui va atteindre l'âge de la confirmation, qui se fait tardi-

vement chez les protestants. Le capitaine, qui est libre penseur, entend élever son enfant dans ses idées et, pour l'enlever à l'influence de sa femme, de sa belle-mère et d'une nourrice, il veut faire élever Berthe dans un pensionnat fermé à tout enseignement confessionnel; mais Laure, la femme du capitaine, par besoin d'autorité bien plus que par scrupule religieux, veut empêcher à n'importe quel prix son mari d'agir ainsi et elle y réussit en faisant médicalement constater que le capitaine est aliéné.

A vrai dire, le mari est dans un état voisin de la folie, car sa femme, avec un art diabolique et un raffinement de cruauté abominable, l'a fait passer par d'horribles souffrances psychiques en faisant naître en lui des doutes atroces sur sa paternité. Et, tandis que pour conduire l'infortuné à un asile d'aliénés, on l'emprisonne dans une camisole de force, Laure déclare, avec un cynisme ou une hypocrisie qui dépassent toute mesure:

— C'est Dieu qui a tout conduit!

L'année suivante, 1888, Strindberg donna à la scène une comédie en quatre actes, intitulée *Les Camarades*.

Comme dans le *Père*, nous assistons à un drame conjugal créé par des procédés analogues:

La femme, tout en se laissant nourrir par son mari, entend dominer celui-ci; elle ne désire plus seulement l'égalité, elle réclame la supériorité pour l'épouse. Cette comédie est résumée toute entière par ces mots, prononcés avec ironie par un certain docteur Ostermark: « Blague! blague! amour, joie de vivre, réaction, modernisme, libéralisme, conservatisme, idéalisme, réalisme, blague, blague! Tout ce qui existe, au diable! »

M. Charles de Casanove, notre distingué collaborateur à la *Revue d'Art dramatique*, considère *Mademoiselle Julie* comme l'œuvre capitale du maître.

Nous considérons, au contraire, cette tragédie en prose comme la production la plus écœurante, la plus basse et la plus fausse du simili-naturalisme suédois.

Une jeune femme se laisse séduire par son domestique. Celui-ci veut la forcer de s'enfuir avec lui. Mais, dévorée par le remords, elle s'écrie dans une scène déchirante: « Non, je ne veux pas partir! Je ne puis... il faut que je voie... vous croyez que je ne peux voir du sang! Oh! je voudrais voir ton sang, ta cervelle sur un billot. Je voudrais boire dans ton crâne, je voudrais baigner

mes pieds dans ta poitrine et manger ton cœur!... Tu crois que je suis faible, tu crois que je t'aime parce que j'ai eu envie de toi, tu crois que je veux porter ta progéniture dans mon sein et la nourrir de mon sang... enfanter ton fils et porter ton nom! Écoute, comment t'appelles-tu? Je n'ai jamais entendu ton nom de famille — tu n'en as sans doute pas, je présume? Je serais « M^{me} la garde-barrière » ou « M^{me} la balayeuse ». Chien qui portes mon collier, laquais qui portes mes armes sur tes boutons... je partagerais avec ma cuisinière, je serais la rivale de ma servante! Oh! tu crois que je suis lâche et que je veux m'enfuir! Non, à présent je reste, et qu'il arrive ce qu'il voudra! Mon père rentre chez lui, trouve son secrétaire forcé, son argent dérobé! Alors il sonne — cette sonnette-là — deux fois pour appeler son domestique; puis il envoie chercher le bailli... et je raconte tout! tout! »

Les paroles de haine que Julie prononce contre le valet sont les seules vraiment éloquentes de la pièce. Mais de quel droit s'indigne-t-elle donc, M^{me} Julie? Est-elle d'un plus noble caractère que son amant? N'est-elle pas plus basse et plus indigne que le valet?

Nous avons comparé le texte original de cette pièce à la fidèle adaptation de M. de Casanove; ici, comme là, les scènes sont également nuageuses, invraisemblables, les thèses, ou même les idées émises dans les simples répliques; enfin, les personnages nous paraissent agir comme de vagues hallucinés et proférer des vocables incompréhensibles.

La psychologie des personnages est d'abord infantine, puis nous les voyons brusquement disserter à la manière de Bourget et de Barrès sur leurs propres caractères et sur le milieu où ils s'agitent.

Nous le répétons, c'est avec écœurement qu'on poursuit jusqu'à la fin cette lecture et ces sentiments de dégoût ne ressemblent en rien au désenchantement qu'inspirent les pages cruelles d'un Maupassant, les descriptions naturalistes d'un Zola. Aucune sensation d'art ne demeure.

M. Strindberg est tenu de nous expliquer en quel point des pays scandinaves il a découvert ce type de femme, qu'on retrouve constamment dans ses livres.

Serait-ce dans ces petites villes bourgeoises où tout le monde affecte une moralité protestante? Assurément non. *Emma*, dans *Sous la loi*, de

Brandès, est un type bien autrement réel. Tinka, dans *Au bord de la route*, de Herman Bang, ou M^{me} Koudsgaard, dans les *Noces d'argent*, de M^{me} Gad, sont des personnes que nous connaissons. Quant aux Hedda Gabler ou aux demoiselles Julie, ce ne sont pas des femmes de Copenhague, pas plus que de Stockholm.

M. Strindberg, qui est un savant sociologue, en même temps qu'un philosophe à opinions successives, a donné une définition aussi poétique que véridique de la femme telle qu'il la comprend.

La femme, a-t-il dit, est un adolescent qui a atteint seulement la moitié de sa croissance, un homme né avant terme, arrêté dans son développement; un être atteint d'une chlorose chronique, une ardoise, etc.

C'est avec raison que M. Strindberg, dans ses nouvelles et dans ses romans, a voulu noircir ces femmes émancipées qui entendent n'être ni mères, ni épouses, ni amantes; mais de ces exceptions conclure que toute femme est un être irresponsable, répugnant, névrosé et cruel, c'est extravagant.

On nous affirme que Strindberg a beaucoup souffert de la femme, c'est possible; cependant nous avons la conviction qu'il n'a jamais connu la femme, et nous nous demandons même si l'étrange écrivain a jamais aimé. C'est un monomane possédé par une idée fixe, qui lutte contre des illusoires fantômes et perd pied dès qu'il touche au réel.

Il est possible que le monde soit plein de femmes qui trompent leur époux, fraudent la nature, mentent, tuent, se vendent et sont assoiffées de domination. Mais, à côté de ces monstres, il y a des créatures d'élite, au cœur tendre, des femmes généreuses et nobles, d'honnêtes femmes aussi, qui consolent des réalités brutales de la vie ceux qu'elles aiment.

Vicomte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPÉLIN.

Cœur en détresse

par ARTHUR DAXHELET. (Paris, Victor-Havard, éditeur. 1 vol. in-18 à fr. 3.50.)

« Hélas! c'est une profonde vérité que l'homme est tel » que son amour; mais cet amour, pourquoi et d'où nous vient-il? » C'est en posant cette énigme, cette cruelle énigme, que Paul Bourget termine le roman tout de

douleur et d'anxiété des amours d'Hubert Liauran et de M^{me} de Sauve.

Et pour le psychologue qui a glorieusement, au cours de tant d'œuvres, scruté le périlleux problème des responsabilités passionnelles, il semble donc, d'après cette conclusion, que la cause de nos souffrances est hors de nous, que nous sommes des victimes, non des coupables.

Le même souci de cette profonde question a certes préoccupé M. Daxhelet. Mais je crois que sa doctrine n'est pas celle de Paul Bourget, que, pour lui, l'amour est responsable de l'homme. J'aime à rapprocher du grand moraliste des *Mensonges* et du *Disciple* l'auteur de *Cœur en détresse*. Après avoir acquis en Belgique une réputation de conteur aimable, de poète délicatement inspiré, d'évocat très sentimental et perspicace des sites émotionnants et des mœurs vivantes d'un coin de Wallonie, qu'il a délicieusement chanté, il vient de se révéler comme un analyste et un éplucheur d'âmes armé pour les belles victoires.

Jacques de Vesoule est un amant d'une plasticité en tout aussi irréprochable qu'illusoire. Ce qui n'est *beau* lui est antipathique et de trouver tant d'inharmonie de gestes et de tons, tant de laideurs autour de lui l'attriste. Sa vie est morose et il souffre.

Aussi il en change. Le voilà parti pour Paris...

Il en ramène une femme et cette femme devra vivre auprès de lui selon l'idéal d'existence qu'il se forge et l'aimer de l'amour qu'il rêve et surtout se laisser aimer selon qu'il en a la fantaisie. Jacques est un être d'exception, un « sujet d'étude » ; pourquoi le mettre en présence d'une Germaine Mirvel cueillie, une nuit, au bal Mabelle, la plus banale des galantes, la moins « esthétique » des amantes ? Jacques, épris du seul beau parfait enlève une brunette dont l'auteur, dans son court portrait, ne trouve qu'à dire qu'elle est « presque fraîche » ! *Presque...*

Ce soir-là Jacques a fait trop bon marché de ses professions de foi, de ses dévotions à une Norme impeccable. Il en est d'ailleurs bien puni par la suite : c'est du malheur qu'il a forgé là pour tous deux !

Germaine, venue de ses plaisirs bruyants de fille de joie de Paris en le calme de l'ancestral manoir de Mavesée, connaîtra, malgré toute sa bonne volonté à vivre la vie apaisée et sereine de cette retraite seigneuriale, à aimer de toute son âme sincère son amant, l'ennui, la désespérance, l'abandon. Et la mort bientôt vient la délivrer de ses souffrances.

Jacques de Vesoule poursuit son idéal de beauté complète et la seconde partie du livre nous montre les progrès de la désillusion, de la vanité, de tous les efforts et des lassitudes définitives dans le cœur et la raison désemparés du pauvre garçon.

Pas plus qu'en Germaine, pas plus qu'en toutes celles avec qui il trompa son amante, pas plus qu'en les

autres femmes auprès desquelles il tâta de l'amour par la suite, Jacques ne rencontra celle dont le rêve éperdu lui fut un leurre obstiné durant toute sa vie douloureuse. Et ce n'est, enfin, que dans la mort, une mort d'une impressionnante majesté, qu'il parvient à trouver la définitive quiétude.

Et je crois que c'est bien, hanté par son idéal de Beauté, la conduite et les affections et les rêves de Jacques qui dépendent de son caractère, que ses amours sont *responsables* de lui comme je le disais en commençant. Une preuve aussi, c'est que c'est au triomphe de ce caractère avide d'introuvable, fasciné d'utopies peut-être même, en tous cas à l'affût de sentiments et de bonheurs qu'il ne rencontre pas qu'aboutit le roman : la mort n'est-elle pas la victoire de l'impossible ? Et n'est-ce pas l'impossible, la chimère splendide, mais d'illusion trop radieuse pour espérer sa réalisation, que ce rêve incessant de Beauté dont est épris Jacques de Vesoule ? Non pas le Beau de l'âme, le Beau de l'intellectualité qui attire, par exemple, le vieux précepteur Gervel, cet évadé de la Religion — dont les dogmes et les rites ne répondaient pas à ses enthousiasmes d'admiration esthétiques, — cet intellectuel anormal devenu en fin de compte d'une monstrueuse insensibilité, resté dévot à sa seule idée fixe de perfection impeccable — mais le Beau plastique, réel, le Beau dans la ligne, le Beau aussi dans la sensualité. Pour lui « le Beau est l'infini ; c'est l'absolu » et il est éternellement la vie ».

C'est, du reste, cette préoccupation qui nous vaudra de la part du héros de M. Daxhelet cette ingénieuse et admirable conception des faneurs « en beauté » réalisant aux champs l'harmonie de gestes et d'ensemble que Paul Adam imagina dans les usines de splendide ordonnance qu'il bâtit pour ses *Cœurs Nouveaux*.

En quelle langue claire, d'une richesse sévère et somptueuse comme ces étoffes d'apparat magnifique, en quelles phrases colorées et précises toutes ces choses sont dites. Certains fragments du *Journal* de Jacques de Vesoule m'ont évoqué les plus belles pages d'Octave Pirmez, du Pirmez tant ému de *Rémo* ; et je ne sache pas d'œuvre de plus touchante sentimentalité superbement écrite que ces *Souvenirs d'un frère*.

C'est un bien grand honneur pour la jeune littérature belge que la parution de ce *Cœur en détresse*, et pour son auteur c'est un triomphe dont nous ne saurions être assez fiers et heureux. Et il est reposant et encourageant d'assister au succès de livres comme celui de M. Daxhelet et d'admirer ces jeunes artistes de Belgique que nul mesquin souci d'école ou de coterie, de querelles puériles ne vient distraire des belles, méritoires et triomphantes besognes !

PAUL ANDRÉ.

Les Samedis populaires de poésie ancienne et moderne

Il est un peu honteux pour nous de n'avoir pas encore parlé des Samedis Populaires organisés à l'Odéon par M. Catulle Mendès.

C'est pourtant là une des plus glorieuses conquêtes de l'esprit sur « la majorité compacte » que d'avoir pu, — toutes les semaines, une heure et demie durant, — maintenir, dans une application et un recueillement admirables, une foule généralement hostile à la poésie.

Je l'ai vu, ce public tant calomnié, écouter avec une patience et une conscience qui me ravissaient, ce langage si incompris des vers. Dans son âme un écho répondait à cette grave et douce musique et je songeais, en voyant ces hommes si attentifs et si compréhensifs, combien est puissante la souveraineté de l'Art et comme, vivant au milieu d'un tel peuple, les poètes auraient tort de désespérer.

Il n'y a entre l'auditeur et l'interprète aucun intermédiaire. Point de conférencier qui établisse de trait d'union par une causerie familière ainsi qu'un pont frère jeté du poète à la foule, point de décors, point de costumes, rien que la nudité harmonieuse des vers.

Cette tentative était périlleuse, et plus d'un l'aurait jugée impraticable. Mais, pas plus que pour Napoléon, le mot *impossible* n'est français pour Mendès.

Le programme est divisé en trois parties.

La première comprend les poètes des siècles de Ronsard, de Racine ou de Chénier.

La seconde est consacrée à la poésie du XIX^e siècle et dans la troisième prennent place les jeunes.

Le jugement le plus impartial et le plus éclairé préside au choix des pièces de cette dernière partie et plus d'un adversaire peut saluer de l'épée M. Gustave Kahn, lequel oublie, quand il s'agit des œuvres à faire lire, toutes les rancunes et toutes les polémiques.

F. DE C.

Au hasard des lectures

Les nouveaux billets de banques français suggèrent à un journal d'art de Paris les réflexions ci-dessous, dont le caractère narquois n'a pas besoin d'être souligné. Que dirait notre confrère, s'il avait vu nos billets belges, nos timbres-postes et les autres bienfaits dont nous menace l'Art à la Rue.

L'Art appliqué.

(... On en a mis partout.)

« Il y a deux ans et demi, quand il fut question de modifier le type de certains billets de la Banque de France, nous protestions contre l'idée fautive et puérile qui consiste à transformer

ces papiers fiduciaires en images artistiques. Mais le rôle de l'image, appliqué à tort et à travers, a, depuis lors, grandi de jour en jour, et il ne faut pas s'étonner que les Régents de la Banque aient fait appel à deux excellents artistes pour créer les nouvelles effigies destinées à remplacer le dessin de Baudry et celui de quelques anciens billets. S'ils s'étaient contentés de rinceaux, d'entrelacs et de filigranes, on les aurait traités de béotiens et d'esprits mesquinement utilitaires.

MM. François Flameng et Luc-Olivier Merson ont dessiné les nouvelles vignettes et ont, paraît-il, apporté tout leur art délicat à remanier ingénieusement d'éternelles allégories dont on peut dire qu'elles ont cours forcé avec leurs accessoires, leurs écussons, leurs banderoles de style antique ou Renaissance.

» Honneur et fortune aux nouveaux billets ! On nous permettra cependant de leur prédire, sans malice, le sort des précédents modèles. Dans quelques années, ils ne seront plus au goût du jour ; on trouvera ces petits tableaux trop clairs ou trop chargés ; on les remplacera par d'autres *chromos* et, pendant ce temps la *bank note* anglaise n'aura pas varié d'une guillochure ; on n'aura dérangé ni Burne-Jones ni Abbey pour la remplacer par une estampe en couleurs.

» La mode incline de plus en plus à mettre l'art à toutes les sauces, à le monoyer, à le parceller à l'infini. C'est d'un grand air satisfait que les réformateurs se vantent de moraliser jusqu'à l'âme des enfants par le spectacle d'œuvres d'art mises à leur portée quotidienne. C'est également avec un naïf orgueil que la Banque pourra se féliciter de faire circuler dans le monde entier et pénétrer dans la plus humble chaumière, une affiche artistique portant ses initiales. Et il se trouvera des commentateurs pour faire ressortir que, par ces petites innovations, la France reste à l'avant-garde, dirigeant le goût universel et donnant l'exemple aux nations ! »

(Chronique des Arts et de la Curiosité.)

LE LISEUR.

Memento

NOTRE CONFRÈRE HENRY MAUBEL vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nous le prions de recevoir ici nos vifs compliments de condoléances.

L'ESPRIT DE « L'ART MODERNE ». — Les *Débats* ayant eu le malheur de parler de la *Jeune Belgique* en termes aimables et de M. Picard en termes ironiques, le dernier numéro de l'*Art Moderne* nous apporte ceci :

« Braves vieillards des *Débats*, braves vieilles filles de la *Revue Britannique*, innocents Cantet, Croissel et Cartoffel, laissez-nous donc en paix, ici en notre Belgique... »

Quant à répondre spirituellement, je vous en défie, disait jadis notre cher Max Waller.

LES JOIES DE LA RÉCLAME. — Nous lisons dans une feuille légère :

« Sous presse : *Poèmes confiants*, par Henri Vande Putte. C'est en la nature généreuse et en la bonté sourieuse de son cœur que ce poète a mis sa confiance. S'il rit, le monde entier participe à son allégresse. »

Quand un Vande Putte rit....

LA DÉCADENCE, selon M. Henri des Houx, dans le *Matin* de Paris

Un escholier limousin dit à Pantagruel :

« Nous transfrétons la Séquane au dilucule et crépuscule, nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale et, comme verisimiles amorabonds, captions la bénévolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe féminin », etc., etc.

Les escholiers contemporains, dont la prose, cessant d'être confinée dans les recueils spéciaux, déborde sur les feuilles dites littéraires, n'écrivent guère autrement, sauf qu'ils sont un peu moins doctes ès « verbocination latiale » que le cuistre immortalisé par Rabelais. Ils suppléent, d'ailleurs, à l'insuffisance de leurs études classiques par un jargon ibsénien, tolstôïen, germanique, anglo-saxon, chirurgical, obstétrical, que sais-je ?

« Des touffes aux pétales inconsistants tombent en frisons comme des poils de *sky dog*; d'autres capitules ont un aspect carniforme, revêtent des tonalités d'ecchymoses ou étalent, pantelantes, d'avidés tentacules de goule, des corolles crispées comme un sexe de stryge. » Ou bien encore : « Je les connais, ces verbes vengeurs, ces virulences qualificatives, ces expectorations nécessaires que provoquent hors de lui les quotidiens déchets du panmuffisme courant. »

Voilà le style moderne ! Tout « verbe » est beau pourvu qu'il ne soit pas français. Toute pensée est noble pourvu qu'elle soit enveloppée d'une forme inintelligible. Et l'« omnijuge sexe féminin » se pâme en ces obscurités.

On a coutume de répéter que les qualités naturelles de notre race, comme de notre langue, sont la précision et la clarté. Grave erreur. A moins que de vigoureux satiriques ne la rappellent perpétuellement au bon sens, notre race a toujours accordé honneur et crédit aux débiteurs de galimatias. Toujours il lui a plu d'être ébahie par le prestige des plus vulgaires charlatans. La muse grecque et latine de Ronsard et de la Pléiade, toute nourrie de la harangue de l'escholier limousin, a régné pendant toute une moitié du seizième siècle sur le Parnasse français. Plus tard, les Précieuses n'ont cessé de se délecter aux gentillesces des Mascarille, des Vadius et des Trissotin. Que de brumes venues de la Tamise, de l'Elbe ou de la Vistule ont obscurci le génie de nos romantiques ! A présent, nos bas-fonds littéraires sont ensevelis sous une épaisse alluvion faite des détritits de tous les idiomes barbares, de toutes les insanités, de tous les avortements laissés par les civilisations en enfance ou en décrépitude.

Au moins, les vieux maîtres protestent-ils contre le débordement de cette fange ? tâchent-ils de tendre une main secourable aux jeunes gens qui s'y vautrent, afin de les tirer à la lumière et de leur faire entrevoir les beautés du soleil et de la nature vraie ? Que les très peu lettrés directeurs ou propriétaires des feuilles dites littéraires veuillent servir à leur clientèle une marchandise appropriée à leur goût, rien d'étonnant. Ils n'ont d'autre idéal que de tenir boutique des articles les plus recherchés, quelle qu'en soit la nature ou la forme, pourvu que l'étiquette tire les yeux. On s'étonne déjà que des écrivains respectables et respectés, experts en leur art bien français consentent à exposer leurs produits à côté de l'informe friperie de l'école déliquescence.

Mais ici apparaît un triste phénomène, caractéristique de notre époque, où tout succès, toute gloire vient d'en bas. Comme ce sont les « jeunes » qui, dans leurs cénacles, dans leurs brasseries, dans leurs roulottes, distribuent la popularité, on voit d'augustes pontifes encourager, admirer, caresser, encenser les petits monstres éclos dans les cerveaux juvéniles et ignorants. On les voit décerner les grandes épithètes aux faiseurs de coq-à-l'âne, aux distillateurs d'incohérences. Ils affectent de respi-

rer avec délices ces miasmes, de s'épanouir dans ces marécages. Ils se font les Philamintes maquillées des hôtels de Rambouillet, de la butte Montmartre. Et, même, tout proches de la soixantaine, il s'essayent à bégayer la langue nouvelle. Il peinent pour élaborer les longues phrases vides de sens, accumuler les barbarismes et les stupides néologismes. Leur précoce sénilité, qui ne veut pas avouer les rides, s'essouffle pour enfanter d'informes avortons.

Qu'on nous passe cette longue citation. L'article de M. des Houx est d'actualité chez nous comme en France.

En voici la conclusion :

Il est temps sans doute de réagir. Mais qui l'ose ? Le public ? Il est résigné, abruti, dompté par la torpeur. Les maîtres ? ils sont indifférents, satisfaits ou complices. Vienne le Molière qui nous rappellera au bon sens ! Nous nous contenterions encore d'un Boileau.

Il en est de la décadence artistique comme de la démagogie. On s'y abandonne tout doucement jusqu'au jour où un fouet énergique cingle à la fois les mesures et les dupes imbéciles.

LA SCULPTURE BELGE chagrine la *Gazette*.

Les naturalistes, dit-elle, qui sont allés voir la nouvelle décoration du Jardin Botanique n'en sont pas encore revenus.

Au-dessus de quatre chandeliers en porphyre qu'on a plantés sur la terrasse, sous le curieux prétexte qu'il y fallait des fontaines, ils ont vu quatre oiseaux de bronze dans lesquels ils ont à peu près reconnu un aigle, un condor, une cigogne et un vautour.

Et chacun de ces oiseaux est en train de dévorer un cabillaud.

Les naturalistes font observer qu'aucune des espèces susdites n'est cependant ichthyophage ; la cigogne elle-même se borne à gruger les grenouilles. Le cabillaud lui est un manger inconnu.

Et ils demandent pourquoi ces oiseaux se livrent à une si étrange occupation.

Ils ont aussi découvert, un peu plus bas, une lionne qui protège un canard, ce qui est très rare, pour ne pas dire inusité ; puis deux perroquets perchés tout juste au-dessus des cheminées des petites serres qui les enfument copieusement ; et ils disent que si l'on a vu des cigognes nicher au-dessus des cheminées, on n'y a jamais vu des perroquets.

Ils ont été également troublés par le spectacle d'un homme qui a des guêtres et pas de chemises et qui fraternise avec un sanglier ; et par un autre homme, ficelé à un arbre, auquel on a donné à garder un lot de hérons et qui les laisse échapper de sa main. Et ils cherchent à quel âge et à quelle variété de l'humanité appartiennent ces deux spécimens.

Les naturalistes sont des gens qui veulent tout savoir : ils ne seront jamais heureux !

Bibliographie

ERNEST HERRIOT : *Philon le juif*; Essai sur l'École juive d'Alexandrie. — EMILE DESCHAMPS : *Au Pays d'Aphrodite*. — GORON : *Mémoires*, t. III.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trait)
Pour l'imprimerie GASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître à la **LIBRAIRIE FISCHBACHER**, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan **GILKIN**

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Pour paraître en Décembre à la **LIBRAIRIE FISCHBACHER**, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

A PARAÎTRE EN DÉCEMBRE CHEZ L'ÉDITEUR P. LACOMBLEZ, A BRUXELLES

Hors du Siècle

par ALBERT GIRAUD

Edition définitive. 1 volume in-18

3 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE

LE FRISSON

DU SPHINX

par Jean **DELVILLE**

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N° 51

18 Décembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

Vie DE COLLEVILLE ET F. DE ZEPÉLIN. — Bjornstjerne Bjornson.
IWAN GILKIN. — Conversation.
GEORGES MARLOW. — Vers.
PAUL ANDRÉ. — Deux livres de vers.
MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE M. BULS.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marche-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	------------------------	---

Bjornstjerne Bjornson

Dans une lettre, écrite en 1880, par Bjornson, nous relevons cette phrase : « Je veux demeurer en Norvège, c'est en Norvège que je veux encore donner et recevoir des coups, je veux mourir et chanter en Norvège. »

Examinez attentivement le visage caractéristique de Bjornson, parcourez seulement quelques pages de son œuvre, et vous comprendrez aussitôt par quels liens puissants cet écrivain est attaché à sa patrie.

Mais vous saisissez encore mieux le caractère du Norvégien s'il vous était donné d'assister à une réunion publique tenue par Bjornson à la campagne, et si vous pouviez entendre la voix formidable de ce gros homme dominer un nombreux auditoire de paysans. Certes, il est mille fois plus Norvégien que son grand rival Henrik Ibsen, et beaucoup plus en communion de pensée avec ce peuple si démocratique et si moraliste. Car Bjornson est, avant tout, un moraliste. Il a eu deux opinions successives, ou, plutôt, il y a eu deux Bjornson, un qui fut chrétien, le second, libre-penseur, depuis un certain nombre d'années. Mais les deux Bjornson ne sont pas essentiellement différents : libre-penseur, il ne l'est pas comme Brandès et Jacobsen, et s'il nie désormais la divinité de Jésus-Christ, il est resté l'adepte de la morale chrétienne, et c'est pourquoi il se trouve dans un commun sentiment avec la majeure partie de ses concitoyens. Fils de pasteur, il est lui-même un missionnaire populaire, et l'évangile qu'il annonce n'est point du tout aussi révolutionnaire qu'il semble l'être avant mûr examen.

Il existe, en Scandinavie, une catégorie d'hommes inconnue dans le midi de l'Europe : ce sont les missionnaires populaires. Ce ne sont point des prêtres et le plus souvent ils sont en mauvais termes avec le clergé. Ils sillonnent le pays en tous sens, prêchant l'Évangile. Parfois ce sont des *pietistes* qui rappellent rigoureusement leurs auditeurs à la pratique la plus étroite de la religion de Luther; parfois aussi ils parlent dans un esprit plus libre, plus humanitaire, retenant seulement la morale du christianisme, mais toujours ce sont gens du peuple, assurés d'une clientèle habituelle et liés profondément au sol national et à la démocratie.

Bjornson est un missionnaire de cette espèce, mais, à vrai dire, le plus grand, le plus génial des prêcheurs produits, à notre époque, par les pays du Nord. Bjornson est un moraliste, nous l'avons dit, et, bien que libre-penseur, un moraliste chrétien, qui n'a rompu en rien, à ce point de vue, avec l'enseignement évangélique, qui en a même conservé tous les préjugés.

En voici un exemple : la victoire remportée par les Allemands, en 1870, sur les Français, doit être attribuée, selon lui, à la force que donnent la chasteté et la religion sur la faiblesse engendrée par la corruption et l'impiété. Ainsi, comme le déclare Brandès, Bjornson ne voulut voir, dans les résultats de la campagne franco-allemande, ni l'art de la guerre, ni le talent des généraux, ni le nombre, ni la discipline des soldats; c'est à la chasteté seule qu'il attribua le succès des Allemands. C'est là une légende qui fera sourire tous ceux qui connaissent la moralité des gens de cette nation. Mais, pour le fils du pasteur, pour le missionnaire populaire, la victoire ne pouvait être autre chose que le triomphe de la vertu; la défaite, au contraire, la punition céleste de la corruption.

Assurément, quand on n'a d'autre *criterium* pour juger l'Histoire, on est exposé à se tromper souvent, et c'est le cas de Bjornson. Mais il reconnaît volontiers son erreur et il n'hésite pas à le confesser publiquement; car peu d'hommes aiment la vérité d'une façon plus absolue. Nous n'en voulons pour preuve que ces quelques paroles adressées par lui à Georges Brandès: « Mon plus mortel ennemi peut cacher la vérité dans ses mains, je demeure obstiné dans mes idées, mais si j'aperçois cette vérité, même par hasard, elle m'attire, et je ne saurais lui résister. »

Bjornstjerne Bjornson naquit, le 8 décembre 1832, dans une pauvre et triste vallée de la Norvège, où son père était pasteur. Mais l'enfant avait à peine six ans quand son père fut envoyé à Bomsdalen, un des sites les plus pittoresques et une des localités les plus belles du pays.

A l'âge de dix-sept ans, le jeune homme fut envoyé à l'Université de Christiania, où il s'adonna plus particulièrement à l'étude de la littérature danoise.

Dès 1852, il composa des poésies populaires qui furent bientôt célèbres dans toute la contrée. Ce fut surtout comme peintre de la vie rurale que le jeune écrivain attira tout d'abord l'attention; d'un pinceau plus fidèle, plus réaliste que celui de Georges Sand, il retraça des scènes pastorales, en même temps qu'il les animait de sentiments plus tendres, plus idéalistes, que ceux prêtés par Zola ou Maupassant à leurs paysans. Cependant, c'est en qualité d'écrivain dramatique que Bjornson se fit une réputation européenne. Comme Ibsen, il fut, lui aussi, directeur de théâtre et, par deux fois, il administra les mêmes scènes qu'Ibsen, celle de Bergen (1857-1859); celle de Christiania (1865-1867).

Deux de ses premières pièces: *Marie Stuart* (1864) et surtout *les Nouveaux mariés* (1865) eurent un éclatant succès.

Mais le véritable écrivain moderne ne se manifesta réellement chez Bjornson que dans un grand drame intitulé: *Une Faillite*. Cette pièce a été représentée à Paris sans succès, mais traduite d'après l'allemand, interprétée d'une façon insuffisante et arbitrairement élaguée, elle n'a pu, ainsi mutilée, donner qu'une idée fautive du magnifique talent de son auteur.

Peu de temps après *Une Faillite*, Bjornson publiait encore et faisait représenter *le Rédacteur*, cette cruelle satire de la presse scandinave, *le Roi*,

Magnhild, *le Capitaine Mansana*, *le Nouveau système*, *Léonarda*, *Un Gant*, *Au delà des forces* et *Amour et géographie*, la seule pièce qui n'ait pas rencontré dans le public un accueil aussi chaleureux que les précédentes.

Bjornson joue de malheur avec le public français. Nous avons dit comment *Une Faillite*, mal traduite et tronquée, avait été mise à la scène. Nous devons parler maintenant de *Un Gant* et d'*Au delà des forces*, ces deux autres pièces du maître également connues en France.

La première, assez mal construite, prêche, avec un rigorisme cruel et une sorte d'exaltation religieuse, la nécessité de la continence absolue hors du mariage; nous l'analyserons tout à l'heure.

La seconde, *Au delà des forces*, est un fort beau drame, qui a plus d'un rapport avec le *Lourdes*, de Zola. Bjornson s'est inspiré des *Leçons sur le système nerveux*, de Charcot, et des *Études cliniques sur la grande hystérie*, du docteur Richet, pour écrire cette pièce qui est une étude pathologique tout à fait approfondie. Seulement, il nous eut paru plus logique de commencer à faire connaître en France le talent de Bjornson par la traduction du *Roi*, *Léonarda* ou toute autre pièce nous préparant à mieux comprendre *Au delà des forces*.

Un Gant est une pièce mauvaise parce qu'elle manque de vie, on y sent que l'auteur a étrangement vieilli; il a aimé sans doute autrefois, mais on comprend qu'il n'aime plus maintenant ou, en tout cas, qu'il aime tout autrement que ses personnages.

L'héroïne d'*Un Gant*, Svava, jeune fille singulièrement mal éduquée, rompt ses fiançailles avec un très galant homme qu'elle aime et qui l'aime, sous prétexte que celui-ci, avant de la connaître, a eu des relations avec une autre femme. Elle repousse donc ce fiancé et, par son rigorisme, amène d'irréparables malheurs dans sa propre famille. Tout cela est pour Svava l'occasion de longues tirades remplies d'une morale vraiment haïssable par sa sévérité.

Cette pièce, de l'âge mûr de Bjornson, et une série de conférences sur la *Monogamie* et la *Polygamie* furent considérées dans toute l'Europe du Nord comme des actions très courageuses et donnèrent à Bjornson, dans les pays protestants, une sorte d'auréole héroïque. Il serait curieux d'établir une comparaison entre les œuvres écrites dans la jeunesse et dans la vieillesse par chaque écrivain. Toute fautive qu'elle puisse paraître, la

Dame aux camélias n'est-elle pas plus vraie et plus grande que la *Femme de Claude*, et n'est-ce pas parce que la première vibre de toutes les illusions, de toutes les ardeurs de la vingtième année, alors que l'autre est œuvre de rhétorique pure? Enfin! Peut-être est-ce une des caractéristiques de notre génération, cette singulière manie qu'ont les jeunes de paraître vieux, tandis que les vieux s'efforcent de paraître jeunes.

Dans le *Gant*, de Bjornson, Svava ne parle pas en jeune fille amoureuse; par sa bouche délicate, c'est un vieux sectaire qui prêche une doctrine redoutable. Où est la jeune fille qui agirait selon le sentiment de Svava? Combien sont-elles ces femmes qui ont étudié les lois de l'atavisme, et pour lesquelles cette science fantaisiste qu'on nomme la statistique n'a point de secret? Dieu merci, même dans cette fin de siècle, elles ne sont représentées que par une très mince minorité? Qu'elles vivent en héroïne de théâtre, qu'on nous les montre, cela nous suffit; mais nous ne pouvons imaginer que, dans le réel, une jeune femme amoureuse ne pardonne aisément à son époux les erreurs coutumières de la jeunesse.

Comment ne pas sourire en entendant parler dans cette pièce des ligues protestantes, où l'on décerne des certificats de chasteté aux jeunes hommes qui vont contracter mariage? Non, il est vraiment impossible de considérer *Un Gant* comme un drame; Svava ne vit pas, elle prêche continuellement, et on ne peut que féliciter son amant d'être enfin débarrassé de cette prétentieuse donzelle.

Bjornson a dit quelque part: « Les prêtres ne sont pas plus savants que moi, ni renseignés davantage, et pour la dignité de la vie, la gravité des mœurs, je les vaudrais bien. »

Nous ne savons si la jeunesse de Bjornson a été aussi pure qu'il nous l'affirme, cela du reste nous importe peu. Ce qu'il y a de certain, c'est que maintenant dans l'âge mûr, il vit fort paisiblement à la campagne ou à Christiania. Aussi, pour cet homme accoutumé aux rues silencieuses et aux soirées bourgeoisement calmes de Christiania, la gaité tapageuse des étudiantes mêlées aux étudiants du boulevard Saint-Michel parut une abomination. De Paris, revenant donc au plus vite en son pays, il entreprit une véritable croisade où il attaqua, avec une vivacité d'impressions et une passion ardente, l'état de polygamie dans lequel vivait la jeunesse moderne.

D'après lui, on était en droit d'exiger de l'homme une pureté égale à celle qu'on demandait à la femme: l'homme ne devait connaître qu'une seule femme. Et comme conséquence de sa thèse, ce moraliste ne veut plus considérer l'Histoire universelle tout entière qu'au point de vue de la *continence sexuelle* et il attribue la grandeur et la décadence des peuples exclusivement à la chasteté ou à la débauche.

M. Ernest Tissot demandait un jour, à un familier du vieux maître, comment il pouvait se faire qu'une intelligence aussi nette, qu'un esprit doué d'un sens d'observation aussi perspicace que celui de Bjornson, tombât dans de semblables exagérations, et l'ami répondit en souriant:

« Vous ne connaissez pas Bjornson: une idée ne saurait l'intéresser sans aussitôt le passionner; il remuerait alors le monde pour cette idée, quitte à reconnaître six mois plus tard qu'il s'est trompé. D'ailleurs, il lui est fort facile à son âge de prêcher la chasteté, surtout lorsqu'on est entouré d'affections comme il l'est et lorsqu'on a pour se réjouir le souvenir d'une jeunesse heureuse et fêtée... »

Cette réponse nous ramène à l'idée que nous avons émise plus haut:

L'œuvre accomplie virilement dans la jeunesse, est singulièrement différente de celle élucubrée péniblement dans la vieillesse par le même écrivain.

Vicomte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPÉLIN.

Conversation

Ce soir-là, tout Gérolstein était en fête. Le général Boum, ministre de la guerre, avait prononcé au Parlement un discours patriotique où, grâce à un nouveau système de remparts, dont il était l'auteur, il repoussait victorieusement un envahisseur imaginaire. Pour célébrer cet heureux événement, le gouvernement avait ordonné aux habitants d'illuminer leurs maisons et l'on tirait devant le palais un beau feu d'artifice. Afin de jouir du spectacle de ces grandes fleurs de feu qui incendiaient un moment le ciel avant de mourir dans les ténèbres, la grande-duchesse s'était assise à la fenêtre du salon chinois. Elle avait fait approcher M. le duc de Lamothe-Sandwich,

ambassadeur du roi de France, et s'entretenait familièrement avec lui. Le duc, qui avait bu un peu de champagne à la violette, vantait avec chaleur les charmes de la cour grand-ducale et les avantages du grand-duché. Toutefois, il ne put cacher un étonnement. — Il n'y a donc à Gérolstein, dit-il, ni poètes, ni gens de lettres, qu'on n'en voit aucun ici ? Bien que leur engeance soit vaniteuse et bruyante, elle contribue à l'ornement des cours, voire à leur amusement, car il s'y trouve quelques hommes d'esprit et la bêtise des autres est souvent divertissante.

— Mon Dieu, répondit la grande-duchesse, je n'y ai jamais songé. Mon père s'occupait peu de ces balivernes ; c'était un homme de sabre, encore que la destinée ne lui eut jamais permis de faire la guerre. Aussi passa-t-il sa vie à réunir une collection magnifique d'épées, d'espadons, de bracquemarts, de colichemardes, de badelaires, d'estramaçons, de flamberges, de claymores, de flamards, de brettes, d'olindes, de rapières, de konismarques, de croisettes, de cimenterres, de yatagans, de kandjars, bref, de toutes les variétés imaginables de briquets et de coupe-chou. On en remplit un musée, d'où j'eus, un jour, la malencontreuse idée de tirer le sabre de mon père en personne, pour le confier à l'ami Fritz. Cet imbécile en fit, comme vous savez, un tire-bouchon. J'en suis encore très fâchée. Comme vous le voyez, mon père aimait la coutellerie. J'ai hérité de lui des instincts pratiques, conformes, d'ailleurs, au génie de mon peuple. Mon gouvernement ne songe qu'aux affaires. Jamais mon premier ministre, M. Pansu, ne m'a parlé de poésie.

— Il eut, madame, le plus grand tort, et je suis prêt à croire, par ce que vous me dites, qu'il n'entend rien à l'art de gouverner.

-- Permettez, fit la grande-duchesse ! M. Pansu est fort considéré. C'est un homme heureux. Il possède la confiance des électeurs, qui lui donnent la plus belle majorité du monde. Pourvu qu'il fasse tout ce qu'elle veut, il peut faire tout ce qu'il lui plaît. Que souhaitez-vous de plus ?

— Je sais, madame, reprit le duc de Lamothe-Sandwiche, que les peuples vivent de bonne soupe ; mais c'est une erreur de croire qu'ils ne vivent pas aussi de beau langage. Pour la bonne soupe, M. Pansu s'y entend. Il a le droit de porter un grand cordon bleu. Henri IV ne mettait pas mieux la poule au pot. Mais la vie d'un peuple ne peut toujours tourner autour d'un pot, même s'il

s'y trouve une poule. Le prestige que procurent les lettres et les arts donne aux nations de la grandeur et de la fierté. Il force l'estime des autres peuples. Et les souverains y peuvent trouver des satisfactions plus pratiques. En groupant autour du trône des hommes dont ils créent ou grandissent la gloire, ils en retirent pour eux-mêmes une gloire plus grande vis-à-vis de l'étranger et vis-à-vis de leurs sujets. L'éclat de leur règne fortifie leur pouvoir. Les écrivains trouvent leur intérêt à défendre les intérêts de la Cour, et les Muses deviennent des ministres fidèles. Pourvu qu'on respecte leur liberté, leur zèle est sincère, car il est spontané. Et la décence y trouve son avantage. Ce n'est pas dans les Cours policées que l'on voit naître les littératures grossières.

— Il est vrai, fit la grande-duchesse. Mais quand les poètes veulent plaire au gouvernement, ils font de plates cantates et le public se moque à la fois d'eux et de nous.

— C'est que, répondit M. de Lamothe-Sandwiche, les gouvernements qui ont pour chef un M. Pansu favorisent seulement les mauvais poètes, et que les méchants rimeurs seuls s'avisent d'obtenir les faveurs d'un tel gouvernement. Je ne dis point qu'il faille congédier M. Pansu ou lui demander de se métamorphoser en Mécène. Il n'est pas fait pour ce rôle. Aussi bien n'est-ce pas dans les ministères, mais à la Cour qu'il faudrait installer un Mécène ou un Boileau, si vous ne pouvez trouver un Goethe.

En ce moment, on allumait sur la place de grands feux du Bengale. La fenêtre devint toute rose et le salon chinois s'emplit d'une belle lumière framboisée. On entendit les acclamations de la foule. La grande-duchesse sourit, agita son éventail et dit gracieusement à M. de Lamothe-Sandwiche :

— Mon cher ami, tous vos grands hommes m'ennuient. J'aime mieux un beau feu d'artifice et mon peuple pense comme moi.

M. de Lamothe-Sandwiche eut une grande envie de se gratter le bout du nez, car une mouche s'y promenait, sans le moindre respect de la dignité de l'ambassadeur. Mais comme la grande-duchesse observait cet insecte avec intérêt, il se contenta de soupirer et reprit :

— On peut aimer les feux d'artifice par goût naturel et la littérature par raison d'État.

La belle souveraine éclata de rire.

— Est-ce donc par raison d'État, s'écria-t-elle,

que je devrais m'entourer de petits Baudelaire et de petits Zola ? Car vous n'ignorez pas que tous les écrivains sont aujourd'hui naturalistes ou décadents.

— Madame, répondit gravement l'ambassadeur, les uns sont des solitaires. Ils ne se sont point préparés à la vie des cours, pour la raison, peut-être, que celle-ci ne leur était pas accessible. Quant aux autres, ils ont l'âme expansive et ils briguent la faveur populaire, n'en pouvant trouver une meilleure. Ni les uns ni les autres ne pourraient prospérer dans les États où la gloire littéraire dépend du goût éclairé des princes.

J'en reviens à ma raison d'État. On m'a dit que Gérolstein compte aujourd'hui quelques écrivains non dénués de talent. Prenez garde, Madame, à l'usage qu'ils en pourraient faire. Aucun lien ne les attache à la dynastie. Bénissez le Ciel de ce qu'ils ne se joignent point aux partis turbulents, par violence naturelle, par haine de l'ordre ou, tout simplement, par amour du bruit et de la réclame. S'ils étaient méchants, ils pourraient créer à M. Pansu de terribles embarras. Mais, ce qu'ils ne font point, d'autres le pourraient faire. Il est prudent de canaliser le lit des torrents avant l'heure des inondations. Et, continua l'ambassadeur en soupirant de nouveau et en louchant un peu pour apercevoir l'insecte qui se plaisait sur son nez, ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches.

Un fracas épouvantable interrompit la conversation.

C'était le bouquet du feu d'artifice. La grande-duchesse se leva et, d'un grand coup d'éventail, écrasa la mouche sur le nez de M. de Lamothé-Sandwich, qui devint rouge comme une tomate ; puis elle s'éloigna en criant :

— Zut pour l'Académie !

IWAN GILKIN.

Vers

TENTATION

Poète grave et beau qui poses
Tes mains lourdes d'amer savoir
Sur l'âme idéale des roses,
Pourquoi me parler dans le soir,

Pourquoi, solitaire prophète
D'un Dieu qui ne viendra jamais,
Cueillir pour une folle fête
Les fleurs songeuses que j'aimais ?

Caché sous l'ombrage des feuilles,
Tu dissèques ton cœur blessé
Et dans chaque lys que tu cueilles
Tu cherches un rêve insensé.

Un satanique paysage
Se reflète — royal décor —
Dans tes yeux mornes, où l'image
De l'amour se devine encor.

Tu vois, puisqu'un fatal oracle
Te force à bannir la santé,
Dans chaque souffrance un miracle
D'orgueil, de gloire et de beauté.

L'espoir ne berce plus ton rêve,
La nuit tyrannise tes vœux,
Et sur le bronze de ton glaive
S'étoilent d'insolites feux.

Tu m'invites, hautain et triste,
Aux festins occultes du mal,
Et ta force magique assiste
Mon mélancolique idéal.

Tous mes désirs, s'il faut te croire,
Ne sont que des rêves d'enfant,
Dont la douce flamme illusoire
Mourra sous ton œil triomphant.

J'ai dédaigné la voix obscure
Qui me parlait de royauté,
Pour un triste exil qui m'assure
A peine une ombre de beauté.

Sans ma ténébreuse ignorance
J'aurais pu, puisque tu le dis,
Cueillir les fruits de la science
En de radieux paradis.

Mais la Vie est divine encore,
Elle est belle comme un péché,
Et nul sur son urne sonore
En vain ne s'est jamais penché.

La rouge Idole qu'elle encense
Protège les adolescents
Qui dédaignent leur innocence
Pour ses rites éblouissants.

Triomphe charnel ! L'amour saigne
 Sur des autels d'ébène et d'or
 Où la science amère enseigne
 Les obscurs secrets de la mort.

Elle offre à la foule ruée
 En essaims fous devant son cœur,
 Son enfance prostituée
 Et son clair sourire vainqueur.

Le chœur des éphèbes célèbres
 Sous les buissons rouges de sang
 Chante la gloire des ténèbres
 Qu'en eux ils portaient en naissant.

O guide infernal, je me livre,
 Conduis-moi vers le Dieu du soir,
 Je veux vivre enfin, je veux vivre,
 Je veux chanter, je veux savoir !

Et je te suis, Poète infâme,
 Divin comme l'Archange obscur :
 Ton âme fleurira mon âme,
 Rose de sang sur fond d'azur !

L'AUTOMNE

Les soirs ont étouffé parmi les feuilles jaunes
 Les murmures confus des nymphes et des faunes...
 L'Automne ! Et dans les cœurs comme aussi dans les bois
 S'éplorent doucement mille petites voix
 Que rythment vos chansons frissonnantes, ô feuilles,
 Et ta plainte d'amour, Ame qui te recueilles.
 L'eau se moire d'ardents reflets de pourpre et d'or,
 Les cygnes ont quitté leur asile en ruines
 Et bien qu'au loin résonne un long appel de cor
 C'est à peine si le pâle manteau de brune
 S'entr'ouvre encore au vol des oiseaux pourchassés...
 Contemple-toi, mon cœur, et va vers le passé :
 Tes songes ont fleuri tout un printemps, ta gloire
 Dont s'enorgueillirait à jamais ta mémoire
 Si tu n'avais connu la tristesse des soirs,
 Ta gloire, belle encore comme une fleur brisée
 Offre au ciel alourdi ses grêles rameaux noirs,
 Et ses corolles d'or que l'aube a méprisées
 Révèlent maintenant leurs plus divins secrets :
 C'est l'Automne : l'Amour et la Mort, côte à côte,
 Cueillent les derniers lys qui parfumaient la côte...
 Mais tandis qu'une étoile à l'horizon paraît,
 Phare éternel qu'en vain la bise folle assaille,
 Vous oubliez, ô bois déserts, ô Cœur meurtri,
 La chanson de la Mort qui vous blesse et vous raille !
 Car l'Amour a marché vers l'astre qui fleurit
 Au ciel soudain paré comme aux soirs d'allégresse
 De rayons merveilleux, qui sont, ô bois sacrés,
 Vos roses d'or, qui sont, ô mon cœur ulcéré,
 Les rêves glorieux de ta belle jeunesse !

GEORGES MARLOW.

Deux livres de vers

LE PETIT PAROISSIEN, par Richard Ledent. (Lacomblez, édit. 1 vol à 3 fr.) — LE DÉPART A L'AVENTURE, par Achille Ségard. (Paris. Bibliothèque de « La Plume ». 1 vol. à 3 fr.)

Lorsqu'il y a un an parut un drame en vers de M. Ledent : *Les Entraves*, je dis à cette même place le bien que je pensais de cette œuvre. Aujourd'hui j'ai plaisir à répéter toute l'estime en laquelle je tiens le talent de ce poète.

Le précédent volume était « un livre de volupté », un chant comme éperdu où de la passion, de la sensualité et du grand amour fatal vibraient intensément. *Le Petit Paroissien* que je viens de fermer est au contraire apaisé, un peu en grisaille, comme les fins de ces jours ternes d'automne, et les mots y ont des mystères calmes ainsi que les chutes lentes des grands papillons roux que semblent les feuilles mortes...

Les poèmes en sont simples et naïfs ainsi que des paysages de nature primitive, et les amours qu'ils chantent ont des saveurs charmeuses d'idylles. Et les rythmes des vers bercent comme des cadences de rus jaseurs dégringolant sur du fin gravier blanc.

Ce sont des chansons surtout, des refrains pimpants comme d'autrefois, de minuscules légendes presque enfantines que réussit M. R. Ledent dans ce joli bréviaire de prières jolies.

Plus de volupté, plus de ces phrases frôleuses autant que de sensuelles caresses, plus de cris véhéments, de lyrisme un peu sauvage, mais des tendresses menues, d'héraldiques tableautins, comme des enluminures de vitrail.

L'idéal du poète est un ravissement de lumière et de paix, son rêve est

*Bénir le ciel, bénir la terre en souriant
 Avec aux yeux la joie qu'ôte d'un enfant,
 La joie d'amour, la joie sereine et lumineuse
 Qui regarde ingénue et se penche anxieuse
 Quand l'horloge a sonné la terreur des minuits.*

Et d'un bout à l'autre du livre, pour dire ces pensers naïfs et purs, le vers est diaphane et chantant :

Vers musical et doux comme un soupir de femme.

Les poèmes du début fleurissent surtout un délicieux parfum d'anciennes gerbes fanées, et leurs rythmes câlinent comme ceux des berceuses d'une vieille maman :

*Le vieux moulin touche le ciel
 Et son orgueil infini
 Veut de ses ailes éternelles
 Entr'ouvrir le paradis.*

Mais j'en voudrais citer beaucoup et je ne sais si ce ne serait pas déflorer un exquis petit livre qu'il faut lire à l'aise, sans passer une de ses lignes.

Requis par le seul charme de cette voix de poète, on ne songe même pas à s'étonner que M. Ledent ait écrit des pièces entières insoucieuses de toute règle prosodique, car ce ne sont plus là des vers, ce sont des paroles ingénues répétées comme elles viendraient aux lèvres, parties d'un cœur très ému. Il faut les lire non comme des vers, mais les murmurer pour soi seul au coin du feu, à la mort d'un jour ; et pendant que la bise fait voler de dernières feuilles rousses qui passent derrière la vitre en s'ébattant vous laisserez le *Petit Paroissien* se fermer sur vos genoux, alors que, tout songeur, votre rêve vagabond évoquera le « vent, les arbres et le bel amour » dont il y est parlé...

M. Achille Ségard chante des chants plus vibrants, rêve des rêves plus passionnés. Ou bien il évoque des tableaux majestueux et fiers, dont la somptuosité me plaît. Son *Départ à l'aventure* — le titre du volume est donné par un des poèmes et non celui que je préfère, d'ailleurs — nous mène, sans chemin tracé, par tous les domaines où se complait l'inspiration si diverse et heureuse du poète. Parfois même trop diverse. J'eusse aimé plus d'unité. Que fait ce poème aux Enfants, encore que j'en apprécie la naïve tendresse et tout le charme puéril, parmi les évocations des autrefois somptueux, les souvenirs émus d'antiques splendeurs mortes, toute cette promenade de culte dévot par les *Jardins abandonnés* ?

Dans le bois que le vent d'automne métallise,

sous

Le bleu pâle d'un ciel d'octobre finissant,

aux pieds

Des marbres que le soir flottant idéalise.

Et plus loin, après nous avoir chanté en un lyrisme ému les admirations de son âme d'artiste partie vers les pays dont la beauté l'enchantait, vers ces plaines qui sont « comme un sol de cathédrale », vers les villes de rêve : Assise, Ravenne, Venise et les monts, les chants de la mer bleue, le mystère des cités qui l'émeurent, — pourquoi nous parler de Bossuet, de l'oraison d'Henriette de France, et de Louis quatorze ?

Viennent plus loin des pages où, plus intimement, le poète se raconte et se révèle, où tout entier il se confie. Si les poèmes de cette partie du livre sont contemporains, ils ont été écrits à une époque assez morose d'incertitude, d'abandon, de peine peut-être. Le titre qui les réunit : *Le chemin de la solitude*, indique ces moments où, après des heures passées, et dans l'espoir de futures félicités, le poète dit les joies qu'il ne peut

oublier ou les souffrances dont il a gardé l'amer souvenir. Alors il s'écrie :

Mon cœur en vains regrets s'épuise et se meurtrit.

Il a eu peu de bonheurs, semble-t-il. Des désillusions, des navrances d'amour et de rêve ont rendu indécis et craintif son radieux enthousiasme de première jeunesse. Aujourd'hui, il appelle Celle-là qui lui servira de guide et de gardienne et son cri est de prière et d'appel exploré :

*... Le gîte pour moi serait un cœur de femme
Qui saurait dorloter mon pauvre cœur meurtri.*

Mais il n'a plus cet espoir et son amour désemparé n'aura plus de lendemains. Il fait serment :

*Je vivrai seul, comme un chartreux dans sa cellule,
Et je méditerai sur mes rêves défunts
A l'heure où jusqu'en moi flotte le crépuscule.*

Ici je noterai une contradiction qui me peine. Tout ce *Chemin de la solitude* doit, je crois, être pris comme le long chant douloureux des rêves du poète et non comme une suite de pièces sans lien. Pourquoi, après tous ses regrets, ses affirmations d'un avenir voué à son seul art et au culte du passé, nous vient-il parler d'une autre femme encore, d'une autre *qu'il aime* et dont il jette rageusement l'amour à la tête de celle qui l'a fait souffrir et dont il ne sait si la passion impérieuse ne le possède même pas encore ?

Néanmoins l'intérêt s'attache à ces chants très émus et l'on partage les douleurs et les rêves de celui qui les a dits en des vers véhéments ou câlins.

Mais une page du volume coquet me plaît surtout, car elle me rappelle une heure que je n'oublie point.... Vous vous souvenez, mon cher Ségard, c'était au début tout clair et lumineux de cet été. Nous longions notre belle Meuse et l'aspect sauvagement grandiose des collines boisées qu'escaladent de tortueux sentiers, qu'empanachent des bouquets de sapins sombres vous remémora l'aspect d'un autre paysage, d'un décor du Midi plus éblouissant, mais non de plus imposante majesté. Et j'ai gardé le souvenir ému de votre voix chaude et charmeuse qui nous dit alors cette *Ruine du Temple* que je veux reproduire ici, malgré que pour en bercer le rythme manque le chuchotement des eaux proches et du vent qui les animait :

Sur le flanc des coteaux où broussaient les génisses,
Autour des pieux dressés comme des thyrses d'or,
La vigne aux ceps sanglants se dessèche et se tord
Dans la lumière ardente au vin nouveau propice.

Le temple qui jadis à Pan fut consacré,
Malgré ses ais disjoints et ses voûtes meurtries,
Garde encore au sommet des collines fleuries
Du dieu vague et précis le buste doré.

Ruine, il plane encore au-dessus de la plaine
Et, baigné des rayons éclatants du soleil,
Il profile, encor fier, sur l'horizon vermeil
Son portique orgueilleux et ses frises hautaines.

Autour de lui bruit le murmure confus
Que font les oliviers en agitant leurs branches
Et les genêts en fleurs entre les pierres blanches
Piquent de taches d'or leurs feuillages touffus.

Les plantes d'autrefois, les herbes léthargiques
Mêlent à ces couleurs d'après exhalaisons
Et l'âme du vieux Pan rôde encor sur ces monts
Qu'entourent des vols lourds de corbeaux maléfiques.

Mon âme cependant évoque un ciel moins bleu,
Et les plaines sans fin de ma Flandre natale
Où le soleil avec un peu de brume pâle
Adoucit la splendeur de ses rayons de feu.

Là-bas des fleuves bruns aux flots chargés d'argile
Font chanter en passant la flûte des roseaux
Et, sinueux et lents, reflètent dans leurs eaux
Des peupliers pensifs et des frênes fragiles ;

Là-bas c'est le pays des grands parcs vieillissants
Où le vent apeuré pleure sa plainte vaine,
Et mon âme y sommeille aux nappes des fontaines
Au bercement plaintif des ramiers gémissants.

Oui, vous pouvez la chanter, ami Ségard, votre
Flandre natale ! Aimez-la, honorez-la. Mais qu'elle est
loin de la nôtre et de sa voisine la Wallonie : ne dites-
vous pas en terminant votre livre que ce pays bienheu-
reux est un « Pays où le poète est couronné de roses!!! »

PAUL ANDRÉ.

Manifestation en l'honneur du Bourgmestre M. Charles Buls

Nous recevons la circulaire suivante que nous nous
empersons de transmettre à nos lecteurs :

Monsieur,

Depuis que Bruxelles s'est élevé, grâce à ses ingénieurs, ses
architectes, ses sculpteurs, ses peintres, au rang des grandes et
somp tueuses capitales et se réclame de son passé célèbre pour
s'assurer un avenir digne, le rôle de ses premiers magistrats
s'est précisé et s'est élargi. L'Art se prouvant nécessaire et
dominant les projets d'embellissement ou même d'utilité
publique, le comprendre et le protéger devenait un devoir.

Les initiatives esthétiques se faisaient jour partout.

Nul plus que M. Charles Buls n'y fut attentif.

Il les a découvertes souvent, il les a appelées à lui, il leur a
ouvert des champs d'activité large. Fils d'une race d'artisans
précieus, artiste et savant lui-même, son goût était sûr.

Ce sont les faits, bien plus que les phrases, qui témoignent en
sa faveur.

Alors que les sites les plus rares de la Belgique, et les ves-
tiges les plus pittoresques des siècles disparaissaient, soit sous
les coups pesants de l'ignorance, soit sous l'usure lente des incu-
ries administratives, il s'est attaché, avec autant de dévouement
que d'obstination, d'une part, à relever les décors affaissés du
vieux Bruxelles, de l'autre à ménager des aspects larges et heu-
reusement ordonnés dans le Bruxelles nouveau. Grâce à lui, la
beauté n'a point été bannie entièrement de nos rues ni de nos
carrefours.

Les artistes désireux de solenniser par un témoignage de
gratitude générale le passage de M. Charles Buls au poste émi-
nent qu'il occupe, ont résolu, sur l'initiative du Cercle « Pour
L'ART », d'ouvrir une souscription. Le montant en sera consacré
à quelque œuvre mémoriale dont le caractère et l'importance
seront arrêtés par l'Assemblée générale de tous les souscrip-
teurs.

Les journaux publieront la date de celle-ci.

Le Comité fait appel à tous ceux qui, peintres, sculpteurs,
architectes, hommes de lettres, Mécènes ou amis, sont favo-
rables à cette idée d'honorer et de remercier le bourgmestre
esthète de notre ville.

LE COMITÉ DE PATRONAGE.

Memento

LA CITHARE de M. Valère Gille paraît aujourd'hui chez
l'éditeur Fischbacher à Paris. En vente à la librairie Lamertin.

GOETHE ET H. HEINE. — Lu dans le *Journal des Débats* :

A l'occasion des assemblées qu'ont récemment tenues à Wei-
mar les membres du « Goethe Tag » et dans lesquelles on a étudié
les rapports entre Goethe et Heine, la *Frankfurter Zeitung*
publie une lettre inédite de l'auteur de *l'Intermezzo*, où celui-ci
témoigne à son illustre correspondant une admiration sans
bornes. Voici la traduction de cette lettre :

« J'avais cent raisons d'envoyer mes vers à Votre Excellence.
Je n'en veux dire qu'une : *Je vous aime*. Il me semble que c'est
une raison suffisante. — Mes rimaiïeries, je le sais, n'ont
encore que peu de valeur. Ça et là seulement, trouverez-vous
quelques passages où vous pourrez apercevoir ce que je serai
capable de faire un jour. Pendant longtemps, je n'ai pas été
d'accord avec moi-même sur l'essence de la poésie. On me
disait : « Demande à Schlegel. » Schlegel m'a dit : « Lis Goethe. »
Je l'ai lu comme il faut ; et, s'il advient de moi quelque chose de
bon, je saurai à qui je le dois.

« *Je baise la main sacrée* qui a montré au peuple allemand et
à moi le royaume des cieux. Je suis, de Votre Excellence, le
très obéissant et très dévoué

» HENRI HEINE.

» Cand. jur. »

Berlin, 29. 12. 21.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. **1 00**

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet:

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l’Affiche de Mucha (trait)
Pour l’Imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
SIX COULEURS
Grandeur de l’Affiche 72 X 170

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

A PARAÎTRE EN DÉCEMBRE CHEZ L'ÉDITEUR P. LACOMBLEZ, À BRUXELLES

Hors du Siècle

par ALBERT GIRAUD

Edition définitive. 1 volume in-18

3 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

PAUL ANDRÉ

L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME II

N^o 52

25 Décembre 1897

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

LA JEUNE BELGIQUE. — Au Public.
V^{te} DE COLLEVILLE ET F. DE ZEPÉLIN. — M^{me} Emma Gad.
GEORGES MARLOW — Vers.
V^{te} DE COLLEVILLE. — Doucement chantez.
MEMENTO.
TABLE DES MATIÈRES.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ainsel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vieriset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LECLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Edition ordinaire* 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné* 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagieltos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Au Public

La Jeune Belgique cesse de paraître.

Fondée par Max Waller, dans le but de grouper et de faire connaître les écrivains français de Belgique, il ne lui fallut pas dix années pour ouvrir, à coups de plume, dans l'obscur muraille chinoise dressée entre le public et nos hommes de lettres, la brèche de lumière par où passa, drapeaux au vent et fanfare en tête, le jeune et piaffant cortège de notre renaissance littéraire. En moins de dix années, justice avait été rendue à Van Hasselt, à De Coster, à Pirmez, à M. Camille Lemonnier, chemin frayé aux écrivains nouveaux qui les suivaient, et nique faite à toutes les sottises et à toutes les hérésies esthétiques du jour. La littérature semblait définitivement soustraite à la tutelle de la politique. La vieille chimère d'une langue belge paraissait à jamais vaincue et écrasée. On pouvait croire que c'était la fin des vieilles manies provinciales et des vieux monstres locaux, des dadas et des doudous. Et lorsqu'en 1889 Max Waller mourut, la bataille avait l'air d'être si bien gagnée que les rédacteurs de *la Jeune Belgique* se demandèrent si elle devait survivre à son fondateur.

S'ils résolurent de continuer l'œuvre de Max Waller, ce fut beaucoup moins dans leur intérêt personnel — ils étaient aussi connus qu'un écrivain peut l'être dans notre pays — que dans l'intérêt de la génération nouvelle, qui leur paraissait intéressante et dont ils attendaient beaucoup. Il leur sembla que la maison bâtie par Max Waller devait rester ouverte, pendant quelques années

encore, à tous les jeunes esprits possédés du démon des Lettres. Quelques-uns d'entre nous, moins optimistes et plus clairvoyants, hélas ! que les autres, appréhendaient déjà, avec la recrudescence de barbarie que devait fatalement produire, en Belgique, une recrudescence de vie politique, un retour offensif des vieilles hérésies.

Les uns et les autres furent bien inspirés ; car, si d'une part la maison de Max Waller s'emplit, pour la seconde fois, d'une jeunesse ardente et prompte aux œuvres, et si quelques-uns de nos meilleurs poètes et de nos plus verveux conteurs sont sortis de cette deuxième génération, d'autre part l'esprit belge, remué dans sa médiocrité et dans sa bassesse par les soubresauts d'une politique électorale redevenue, paraît-il, passionnante, manifesta bientôt l'envie de retourner à son vomissement. La littérature utilitaire, l'art social et la poésie servante furent de nouveau prêchés aux débutants. Des professeurs de folie — furieuse ou douce — dévoyèrent les écrivains et déconcertèrent le public, dont le goût n'était pas encore assuré. La prédication de l'art social — c'est-à-dire, dans l'espèce, anarchiste — fut doublée d'une campagne hallucinée en l'honneur du petit nègre, du flamand rose et du macaque flamboyant. Toutes les sottises d'autrefois relevèrent la tête.

Que fallait-il faire ?

Ce qu'eût fait Max Waller : recommencer la bataille de 1880 au nom du même idéal et des mêmes principes, contre d'autres adversaires. *La Jeune Belgique* ne changea point de drapeau, mais d'ennemis, et, si elle eut devant elle d'autres barbares, elle combattit la même barbarie.

Il importait qu'elle ne disparût point sans proclamer encore une fois, pour l'honneur de la maison et dans l'intérêt des écrivains les plus récents, les principes d'esthétique à la vertu des-

quels elle n'avait point cessé de croire. Cette dernière campagne, ouverte en 1893, et qui fut aussi ardente et aussi mouvementée que celle de 1882, nous la considérons aujourd'hui comme close. Nous avons fait ce que nous devions faire, dit ce qui, d'après nous, devait être dit. Nous cessons donc notre effort collectif pour continuer, chacun de son côté, notre œuvre personnelle.

Nous avons vécu dix-sept années sans aucune espèce d'aide officielle. Nous avons rencontré des sympathies et des haines également honorables et précieuses. Nous avons défendu des idées contre une coalition d'instincts, d'appétits et de rancunes. Et nous sommes restés fidèles aux dieux de notre jeunesse.

Nous souhaitons le même sort aux revues qui nous succéderont.

LA JEUNE BELGIQUE.

Madame Emma Gad

M^{me} Gad est un des auteurs dramatiques les plus estimés en Scandinavie, c'est le peintre le plus consciencieux de la haute vie bourgeoise moderne, comme elle est en même temps moraliste dans ses satires de l'Hypocrisie mondaine.

Emma Gad est née à Copenhague le 21 juin 1852; fille d'un riche commerçant, M. Halkier, elle épousa, en 1872, un jeune et brillant capitaine de vaisseau de la marine danoise. C'est dans ce monde officiel, et aussi dans les salons de la haute bourgeoisie, qu'elle passa ses années de jeune fille et de jeune femme.

Ces salons, cette existence, ce milieu particulier n'ont point trouvé d'observateur plus spirituel, plus pénétrant et plus finement ironique, que cette élégante femme. Sans avoir le *chic* tout aristocratique de Gyp, M^{me} Gad n'en est pas moins une grande dame, doublée d'un excellent écrivain, connaissant à la fois et le sujet qu'elle traite et la langue qu'elle emploie. D'un esprit vraiment libre, dépourvue de tous les préjugés et des petites idées du monde dans lequel elle vit, elle démasque l'hypocrisie de la haute classe.

Dès ses débuts, la critique comprit que M^{me} Gad était douée d'un tempérament dramatique et

qu'elle posséderait rapidement cette science de la scène, cette connaissance profonde de l'art du théâtre, si nécessaire aux yeux de M. Sarcey pour accomplir des chefs-d'œuvre. Et, cependant, M^{me} Gad possédait déjà des qualités primordiales plus importantes que la technique du théâtre. Bien que ses pièces fussent légères et gracieuses, qu'elles ne parussent pas mettre en discussion les questions de la haute philosophie, elles n'en furent pas moins profondes.

Et si humaines, si cruelles et si réalistes elles semblèrent au premier abord, qu'elles fixèrent l'attention de tous les penseurs.

Parmi ces pièces, deux nous semblent devoir éveiller particulièrement l'intérêt du public français: *Les Noces d'Argent*, une comédie en trois actes, jouée en 1890, ensuite *Pour les Pauvres*, comédie en quatre actes, représentée en 1891, à Copenhague. Cette dernière pièce est une satire tout à fait réussie des fêtes de bienfaisance: ces kermesses, ces bazars, ces réunions mondaines, où les riches font assaut de toilettes sous prétexte de venir en aide aux malheureux, de jolies femmes qui vendent des fleurs en coquetant, des dandys qui sablent le champagne ou cotillonnent, s'imaginent en bonne conscience faire acte de charité; alors que la majeure partie de l'argent ainsi recueilli sert, avant toute chose, à couvrir les frais écrasants de ces fêtes: location de salle, décoration, réclame, etc.

Une des pauvresses de la pièce fait à une des dames patronesses cette question naïve:

M^{me} Sorensen. — Alors, dans cette fête, vous allez donner à manger à tous les pauvres?

Vibeke. — Mais pas du tout! Les pauvres n'y assistent pas. Ce sont les gens du monde qui jouent la comédie, qui chantent et qui vendent. Mais tout l'argent est pour les pauvres.

M^{me} Sorensen. — Alors, ne serait-il pas plus simple de nous remettre l'argent tout de suite; personne de cette façon n'aurait à se déranger.

Vibeke. — Oh! mais il n'y aurait plus aucun plaisir, ma bonne femme.

Ne croirait-on pas entendre Séverine elle-même, rappelant les riches à la pudeur? et sous cette ironie cruelle, on comprend le cœur si noblement élevé de M^{me} Gad, et on est d'autant plus reconnaissant à cette femme de ses sentiments si sincères de charité pour le peuple, qu'elle appartient par sa naissance et ses relations à cette bourgeoisie si dure et si hypocrite dans tous les pays.

Mais c'est surtout dans *les Noces d'Argent*, que l'auteur s'est montré courageux et vraiment artiste. Elle ne discute pas comme Brandès, comme Bjornson, la si grave question du mariage. Avec infiniment du sens et avec une bonne humeur à la Gyp, elle prêche au contraire la tolérance la plus absolue.

Nous avons eu l'occasion de parler ici des discussions fatigantes que souleva la pièce assez médiocre de Bjornson, intitulée : *Un Gant*. Bjornson, devenu vieux, après une jeunesse assez orageuse, exigeait de l'homme comme de la femme une chasteté absolue. Brandès fit à l'époque une série d'articles très spirituel pour combattre la théorie inattendue du grand Norvégien.

M^{me} Gad, elle, nous dit simplement, dans *les Noces d'Argent* : « La morale est une fort belle chose et la question sociale ne manque pas d'intérêt; cependant, est-ce aux vieilles filles furieuses de rester sans époux, ou aux pasteurs protestants, bêtes et hypocrites, à s'ériger en juges de la moralité ou en réformateurs de la société? Non! que les vieilles filles tricotent des bas pour leurs neveux, que les pasteurs soulagent les pauvres et que la femme tienne dans ce monde la place qui lui est imposée par la nature. Quant à vous, fanatiques et ignorants, cessez de vous efforcer avec vos grands mots de tuer toute jeunesse, de supprimer toute joie dans ces sombres pays du Nord ou vraiment tout est assez triste sans vos prêches. »

L'action de cette pièce est simple et dénote une science profonde de la scène. Acte par acte, toute l'action se déroule logiquement sans faux effets.

Les caractères sont étudiés avec un art consommé. Le mari, brave homme, recherchant avant tout la paix et le bien-être; la femme indolente et faible; la fille, fraîche fleur, n'ayant rien des ingénues traditionnelles. Mais c'est surtout le principal personnage, M^{lle} Koudsgaard, qui est peinte d'une remarquable manière. De même qu'*Emma*, dans *Sous la loi*, de Brandès, est un inoubliable type de l'étroitesse bourgeoise, M^{lle} Koudsgaard est l'inquiétant portrait de la vieille fille protestante, imbue des idées moralisatrice à outrance. C'est l'image de ces femmes qui se réunissent en cercle, font des conférences où elles étalent la prétention de réformer la société; ce sont ces femmes qui ne sont ni mères, ni épouses, ni amantes qu'a voulu nous représenter M^{me} Gad et elle a admirablement réussi dans cette tentative.

L'immense succès qu'a rencontré à Paris, l'an

dernier, notre traduction de *Préludes*, la pièce de M^{me} Gad, jouée au théâtre féministe, a rendu rapidement populaire en France le nom de cet auteur, et les éloges que le *Figaro* a fait de cette personnalité Danoise ont attiré sur elle l'attention de toute l'Europe artiste.

VICOMTE DE COLLEVILLE et F. DE ZEPÉLIN.

Vers (suite).

CHANSONS DE MELÉAGRE

I

A BÉROË

Si ta lèvre sourit aux roses, si ta voix
Joyeuse s'éparpille en notes cristallines,
Si ton âme, fleur d'aube et de bonheur, s'incline
Sous le baiser divin des songes d'autrefois,

Si ton rêve choyé par le chant des poètes
S'exile en des pays enchantés où l'amour
D'un rire émerveillé t'invite tour à tour
Sur des rivages d'or, à ses plus douces fêtes,

O Béroë, si l'heure effeuille sur tes vœux
Les fleurs de l'espérance et de la joie sereine,
Si l'aurore dans ta prunelle souveraine
Reflète ses rayons, si l'or de tes cheveux

S'entrelace aux éclairs des étoiles bénies
Qui t'auréolent d'un horizon de clarté,
Je chanterai pour toi, calme Sœur de l'Été,
Doux Esprit du Printemps, les chansons infinies.

Dans un jardin féerique où des cygnes viendront,
Impérieux et beaux, cueillir sur ta main fine
Les perles du collier de l'aurore divine,
Mes chants tristes et doux, Enfant, t'exalteront.

Tu passeras, Lumière, au milieu des lumières,
Sous les arbres bercés par le chant des oiseaux,
L'Innocence et l'Amour tisseront leurs réseaux
Dans ton cœur ignorant des tristesses premières.

Et tu seras pareille, ô Reine de l'Été,
Muse du clair Printemps, calme Rose d'Automne,
A quelque enfant songeuse et belle qui s'étonne
Du rêve que son âme, un soir, a reflété.

Car il sera plus beau que le plus beau des songes,
Le pays fabuleux où je t'évoquerai,
Puisque aux frêles chansons qu'un jour je murmurai,
Tu répondis par un doux chant qui se prolonge,

Qui se prolonge en fleurs, en parfums, en frissons,
O Béroë, si douce et pourtant si lointaine,
Qui se prolonge en chers sourires sur ma peine,
En rayons merveilleux sur mes tristes chansons.

II

LA MUSE

Sur les bords de la mer que frange un peu d'écume,
Songeuse, elle prélude aux accords enchantés
Qui solenniseront le ciel pur de l'été
Où, gemme radieuse, une étoile s'allume.

Sa chevelure d'or que la brise parfume
Dans le soir qui survient s'empourpre de clarté,
Et les vagues devant son cœur qui va chanter,
Taisent leurs cris d'orgueil et leurs chants d'amertume,

Elle est Celle qui vint des pays fabuleux,
Celle qui porte un peu de ciel en ses yeux bleus,
Et dont l'âme rayonne à travers les sourires;

Elle est la Fée aux doigts divins qui recueillit
Le secret de la gloire impétieuse, ô Lyre,
Sur les lèvres du grand Aveugle enseveli.

III

POUR UNE JEUNE FEMME

Ton âme est un jardin mystique où rêve encore
Le Séraphin pensif qui dédie au matin
Les chants graves et doux de sa lyre sonore
Et les gerbes de fleurs d'un bel amour lointain.

Ton cœur, lys frissonnant de lumière épanche,
Au souffle parfumé d'un immortel printemps
Sur la pensée en proie aux désirs attristants
L'extase de sa gloire éternellement blanche.

Tes yeux qui n'ont point vu les grands cygnes mourir
Dans les forêts d'automne où se fanent les roses,
Gardent pieusement le divin souvenir
D'une enfance endormie en une apothéose,

Et ton rêve où l'amour s'unit à la beauté,
Boit dans l'urne des fleurs l'ineffable rosée
Dont les archanges en pleurs les ont arrosées
Un soir en les frôlant d'un baiser de clarté.

Doux miracle de joie, au fond de la vallée,
Ta voix qui mêle aux vents ses vocables bénis,
Comme l'hymne fervent d'une vierge exilée,
S'élève vers le ciel en accords infinis.

Reine d'une Contrée idéale, tu passes,
Un lys d'or à la main, sur les bords de la mer
Et joyeuse d'auréoler nos vœux amers,
Tu fais chanter ton âme à travers les espaces.

Tu fais chanter ton âme... Et notre âme s'emeut
De tant d'amour soudain essaimé sur sa route :
Le songe du bonheur nous rapproche de Dieu
Et ton geste flétrit nos tristes fleurs de doute.

Pèlerins éblouis par l'étoile qui luit
Mystérieusement sur tes cheveux de fée,
Reine, nous te suivons dans les forêts d'Orphée,
Déjouant désormais les pièges de la nuit.

Car tu portes l'aurore éternelle en ton âme
Et partout où tu vas, ton rêve illimité
Répand, Flambeau sacré, des gerbes de clarté,
O Vierge sainte, calme et belle jeune femme!

GEORGES MARLOW.

De : *Guirlande de Sourires*,
à paraître.

Doucement chantez

Doucement chantez, quand les jouvencelles
Dormant dans la nuit, font des rêves d'or ;
Pour les bien bercer, à des tourterelles
Empruntez la voix, un peu rude encor.

A vos accents, doux comme une caresse
Croyez-moi, bientôt s'ouvrira leur cœur,
Pour s'épanouir sous votre tendresse
Comme aux purs rayons un bouton de fleur.

Sans les éveiller, laissez l'Harmonie
Dans leur âme entrer ainsi que le miel
Et le rêve éteint et la nuit finie,
Vous verrez pour vous ce qu'a fait le ciel,

Et vous comprendrez, aux yeux pleins de flamme,
Aux rougeurs soudain empourprant le front,
Aux seins oppressés, ainsi qu'on se pâme
Ce que fit l'Amour par votre chanson.

Doucement chantez, quand les jouvencelles
Dormant dans la nuit, font des rêves d'or ;
Pour les bien bercer, à des tourterelles
Empruntez la voix un peu rude encor.

PAUVRETÉ DE L'HOMME

Pour tout embrasser, nous avons deux mains,
Mais, lassés bientôt par le poids d'une ombre,
Nos bras épuisés, tendus vers ces biens
Retombent, laissant des trésors sans nombre.

Pour tout admirer, nous avons deux yeux
Et pourtant il faut, à cette lumière
Cet éclat trop vif d'un ciel radieux
Baisser le regard, clore la paupière.

Nous avons deux pieds, aussi pour marcher
Souvent un bâton leur donne assistance,
Mais c'est à la mort, pour plus vite aller
Sans jamais pouvoir saisir l'espérance.

Puis pour exprimer, enfin, dans ce monde
Tristesse et plaisir, et peine à la fois,
Notre langue est seule et, lorsque profonde
Et l'émotion, nous restons sans voix.

SONNET IRRÉGULIER

A UNE ROUSSE.

Ange aux grands yeux, charmant poème,
Bijou que Dieu nous cisela
Vivante fleur, essence même,
Parfum trop doux qui m'enivra,

Je vais partir et je t'implore
De tout ton être, imprègne-moi
De ta fauve odeur que j'adore
De la musique de ta voix,

Et quand, là-bas, dans ma tristesse
Je revivrai chaque caresse
Et chaque instant que tu fis doux,

Alors, vois-tu, dans ma folie,
J'entendrai ta voix si jolie
Je baiserais tes cheveux roux.

VICOMTE DE COLLEVILLE.

Des Poésies complètes du Vicomte de Colleville, actuellement sous presse.

Memento

SÉVÈRES COMPATRIOTES. — Découpé dans le *Journal des Débats* :

Nul n'est prophète en son pays. Tandis qu'à Paris M. de Vogüé décerne à M. d'Annunzio le titre charmant de « député de la Beauté » et que M^{me} Sarah Bernhardt s'apprête à mettre à la scène *la Ville morte*, l'auteur des *Romans de la Rose* se voit assez malmené par la critique italienne. L'aristarque du *Secolo* lui consacrait tout récemment encore quelques lignes peu bienveillantes. Il apercevait en M. d'Annunzio le type achevé de « l'artiste précieux ». Et, sous sa plume, ce qualificatif n'avait assurément point la même acceptation favorable et flatteuse que dans la pensée de M. Gérôme. Mais nous lui laissons la parole :

« D'Annunzio, dit-il, est un étranger parmi nous, un noir parmi les blancs, un Ostrogoth, ou peu s'en faut. Son succès est un succès de curiosité... Un phénomène semblable s'était déjà produit, il y a longtemps, à la fin du cinquième siècle, où l'on assista à la chute en Italie d'un de ces « bolides littéraires » qui tombent fortuitement et n'importe où. La société païenne était, à cette époque, en pleine décomposition ; mais sous cette pourriture se formait une conscience nouvelle, jeune, puissante, enthousiaste, exprimant dans son idéal mystique le pressentiment de son prochain triomphe. On vit alors arriver à Rome un poète venant de la docte Alexandrie. C'était un étranger de naissance et d'esprit. Les dieux étaient morts et cet homme se mit à chanter les dieux. Le révolté de Galilée achevait de détrôner Jupiter et il méditait d'écrire une *Gigantomachie*.

» Le temple de Catane accueillait l'image de Marie et il écrivait un poème sur Proserpine. Ce poète avait nom Claudien et c'était le d'Annunzio du cinquième siècle. Lui aussi il tomba au milieu de cette société nouvelle comme un bolide et lui aussi il eut son quart d'heure de vogue. Comme M. d'Annunzio, il ne sut pas prévoir le lendemain et n'aperçut dans le flot démocratique montant et dans la foi nouvelle que des engouements passagers. Lui aussi, il incarna la surdité préméditée et l'inconscience heureuse. Mais Claudien n'est resté que comme une figure secondaire. L'histoire ne lui a pas pardonné d'être né trop tard. Il en sera de même de Gabriel d'Annunzio. Les critiques du siècle prophétisé par Bellamy diront de cet écrivain : « — Il vécut dans un temps où les choses tourmentaient l'humanité et il ne s'occupa que des formes. Il eut de l'esprit et le sens du beau, mais ses contemporains ne se reconurent pas en lui : d'aucuns l'admirent, personne ne l'aima ».

Nous ne reproduisons qu'à titre de curiosité littéraire ce jugement assez préventif dans la forme et peu équitable dans le fond. D'autant plus injuste que M. d'Annunzio vient de proclamer bien haut, par son entrée au Parlement, l'intention où il est de quitter sa tour d'ivoire et de vivre davantage, désormais, de la vie même de la nation. Cette nouvelle étape hâtera sans doute l'éclosion de l'œuvre d'humanité plus large et plus haute que M. d'Annunzio nous doit et qu'il donnera sûrement un jour. Au demeurant, si le prochain siècle, comme l'espère le critique du *Secolo*, mérite vraiment de s'appeler « l'âge de M. Bellamy », nous n'en devons à M. d'Annunzio que plus de reconnaissance pour le zèle qu'il met à entretenir, dans un temps qui marche à la plus décevante médiocratie, le culte de la forme et le sens de la beauté.

A L'ŒIL DROIT DE NOS FLAMINGANTS. — On lit dans la *Gazette* : Beaucoup d'articles à lire sur cette question des nationalités en Autriche, — intéressants, parce que nous n'avions pas ici com-

pris grand'chose jusqu'à présent à ce qui se passe là-bas, distraits par les nouvelles du voisinage.

La langue tchèque érigée en langue officielle, c'est la confiscation au profit des Tchèques de tous les emplois dans cette partie de l'Empire, l'exclusion de tous les Autrichiens d'origine allemande. Ceux-ci protestent contre cette exclusion où ils dénoncent une inégalité.

— Où est l'inégalité? répondent les Tchèques. Apprenez notre langue, si vous voulez exercer un emploi chez nous; nous apprenons bien la vôtre, pour avoir des places dans vos provinces.

— Hypocrisie! répliquent les Allemands. Vous apprenez tous l'allemand, parce que c'est pour vous une nécessité de la vie et

d'affaires, parce que si vous ne le saviez pas, vous seriez hors du courant des idées qui soufflent sur nos pays, resteriez isolés, désarmés. Et vous nous imposez une injustifiable vexation en prétendant nous faire parler le tchèque, qui est une langue sans débouchés, sans contacts, hors de l'éducation et des habitudes générales, que nous ne connaissons jamais bien, parce qu'elle est difficile et très fermée aux étrangers. Le résultat, c'est que vous serez naturellement aptes à occuper les places chez vous et chez nous, tandis que nous n'en pourrions obtenir, nous, que sur nos terres...

Eh, mais voilà une dispute qui ne nous est pas inconnue et qui, sous d'autres noms, fait même quelque bruit ici. Et l'Autriche n'est vraiment pas si loin.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

— La Campagne antifranaise en Belgique	207	Au Diable-au-Corps	3
— Documents	270	Le Romantisme et l'éditeur Renduel (Adolphe-Julien)	38
— La Belgique de la <i>Revue Encyclopédique</i> et la Presse. 308, 341	312	L'Individualisme et le Vers libre	45
— La Question des Langues	312	Aux Matinées Littéraires.	48
— (<i>Temps</i>). La littérature au Soudan	357	Au Cercle Artistique	54
— (<i>Temps</i>). M. Brunctière en Amérique	366	Vieilles Amours (Paul Arden)	62
ANDRÉ, PAUL.		A la <i>Maison d'Art</i>	62, 167
Paul Adam est un spectacle magnifique.	73	Deux Romans d'analyse (Amitié amoureuse; le Jardin secret (M. Prévost)	75, 83
L'Indifférence et l'Injustice belges en matière littéraire	196	La Critique	99
205, 214, 223		M. Paul Bourget psychologue et moraliste	113
La Contrefaçon des Merveilles.	221	Les Salons de Paris.	166
Cœur en détresse (M. Daxhelet)	405	La Crise Poétique	179
Deux livres de vers.	414	La Samaritaine (E. Rostand)	185
ANSEL, FRANZ.		La Véritable Histoire d'Elle et Lui (Spoelberg de Lovenjoul)	203
La Couronne d'Ombre (v.)	6	La Vie et l'Art (Henry Bordeaux)	211
Adieu à l'Année qui meurt (v.)	20	L'Exercice du Droit de Réponse	213
Athénienne (A. Du Bois)	52	De toute son Ame (R. Bazin)	219
Le Vœu suprême (v.)	125	La Chanson des Yeux verts (E. Rocher)	229
Poèmes catholiques (E. Ned)	135	Les Douleurs cadettes (A. Cantacuzene)	229
Ames simples (Y. Berthou)	136	Dans la Paix du Soir (P. Courtois)	229
La Couronne d'Ombre (v.)	254	Aventures (E. Ducoté)	229
Le Signe (E. Raynaud)	268	Le Roman de l'Humanité (P. Laur)	229
Petites Chansons d'Escholier (v.)	275	Pour plus tard (P. André)	229
Plaintes du Cœur (E. Quet)	279	Le Monde où l'on imprime (C. Muhlfeld)	229
Les Dernières Lettres de Femmes (M. Prévost)	286	Les Hors Nature (Richilde)	233
Les Frissons (Ch. de Saint-Cyr)	286	Aventures (E. Ducoté)	233
Petites Chansons d'Escholier (v.)	334	L'imitation de notre maître Napoléon (E. La Jeunesse)	233
Les Romans de la Voie Sacrée (C. Du Bois)	340	Le Mécanisme de la Vie Moderne (G. d'Avesnel)	233
ARDEN, PAUL.		Petits Couteaux (E. Valentin)	233
Les Contes de « la Boite » Tata.	15	Au Congrès de Moralité publique.	243
Quelques Derniers Livres	31	G.-M. Stevens	285
Musique	55	Voyageuses (P. Bourget)	293
B.... A.		Autour d'H. de Balzac (Spoelberg de Lovenjoul)	313
I. Fioretti	108	Autour du Cœur (M. Star)	316
BARNABÉ.		Le Mannequin d'Osier (Anatole France)	337
Le Macaque flamboyant	374	Lettres de Malaisie (P. Adam)	347
BOULEYER, RAYMOND.		Tristan de Léonois (A. Silvestre)	381
Pour une Épave de Tanagra	108, 301	CARTUYVELS, MAURICE.	
BUSSCHER, LUCIEN DE.		Épithaphe de Leconte de Lisle (v.)	7
L'Hôte du Christ Jésus.	14	Bal sous Louis XV (v.)	8
C...			
Au Cercle Artistique.. . . .	58		
CANTEL, ROBERT.			
Deux Conférences sur la Danse	28		

Le Vampire (v.)	8	GILKIN, IWAN.	
Bossuet au Cercle artistique	22	Trois Sonnets (v.)	12, 13
M. Léon Daudet et les médecins	24	Sonnets (v.)	69
Anatole France l'Exquis.	41	Une Campagne anti française	86
Un Poète spiritualiste (Le Frisson du Sphinx, Jean Delville)	93	Les Maîtres Chanteurs de Nürenberg (de Brinn, Gaubast et Barthélémy)	91
Les Emaux wallons (A. Hardy)	110	Les Livres (v.)	93
Philosophie de Lorenzaccio.	171	L'Art moderne contre R. Wagner	97
L'Esprit qui passe (Ch. Le Conte)	173	Calme (v.)	98
La Sieste	204	A la <i>Maison d'Art</i>	101
Les grands Hommes à l'Exposition	245, 249	Les Adieux de Sapho (v.)	125
Le Bouclier d'Arès (Ch. Le Conte)	389	La Littérature immorale.	138 1
CLOSSON, ERNEST.		Le Congrès de Gand	161
G.-A. Lortzing et le Waffenschmied	57	La Vérification traditionnelle à l'Académie française	182
Inspiration	131	Les Hérésies de M. Faquet	188
Johannes Brahms	145	Le Nu dans l'Art	225
Le Fou au Miroir	329	Un Poème d'Opéra.	275
COLLEVILLE.		Prométhée (v.)	325
Le Maître du Roman moderne en Danemarck (J.-P. Jacobsen)	321	Une Promenade au <i>Sillon</i>	338, 347
Maupassant	353	La Minerve au Centaure	362
Fragment d'un Essai sur Henrik Ibsen (G. Brandès)	372	L'Exode	377
Les Femmes dans l'œuvre d'Auguste Strinberg	403	Les Méfaits de la Littérature	401
Bjornstjerne Bjornson.	409	Conversation	411
Madame Emma Gad	418	GILLE, VALÈRE.	
Doucement chantez (v.)	420	Vers Antiques (v.)	13
CROISSÉT, FRANCIS DE		L'Ame antique (M. Legrand)	27
Rêve (v.)	11	Le Collier d'Opales (v.)	41, 123, 339
La Goutte de sang (v.)	11	L'Enquête sur l'Influence des Lettres scandinaves.	89
Elles sont venues (v.)	93	Le Salon d'art idéaliste et la deuxième Geste esthétique	107
Carte de Visite (v.)	98	Vers Antiques (v.)	123
Frère et Sœur	124	L'Heure du Berger (v.)	124
Soir (v.)	152	Odelette arlequine (v.)	133
Le Cygne (v.)	157	Le Collier d'Opales (v.)	138
Vieille Estampe	166	L'Art au Théâtre (C. Mendès)	153
Réverie (v.)	253	L'Ecole naturaliste.	154
Explication (v.)	253	Vers Antiques (v.)	137
L'Empoisonneur (v.)	292	Les Tombeaux (v.)	158
La Fièvre Douleur (v.)	309	Crépuscules (A. Fontainas)	181
Petits Poèmes (v.)	331	Ballades française (P. Fort)	181
Amours Posthumes (v.)	333	Le Joli Mai (v.)	196
A Celle qui fait sa mijaurée (v.)	333	Le Toison d'Or (Lionel des Rieux)	200
Epilogue (v.)	333	Evocation	209
Le Matin (v.)	334	Les Dieux (v.)	220
Les Samedis populaires de Poésie ancienne et moderne	407	M. E. Zola, critique	241
DELVILLE, JEAN.		Psyché (v.)	252
Réponse à M. G. Stevens	16	Narcisse (v.)	252
A Héraclès (v.)	21	Le Paysage et les Paysagistes (L. Solvay)	291
L'Etrange Adieu (v.)	21	Triolets (v.)	293
Les Trésors du Roi (v.)	21	Vers Antiques (v.)	301
Sonnets (v.)	60	Eros (v.)	317
Le Fléau (v.)	126	Les Jardins d'Akadèmos (v.)	318
La Douleur de l'Ange (v.)	135	Fragments.	345, 369
Sérénité (v.)	139	La Cithare (v.)	397
Primavera (v.)	156	GIRAUD, ALBERT.	
Figure Tombale (v.)	191	Le Crime de l'Archange (v.)	5
Ad Astra (v.)	365	Paul Arène	17
Le Réveil (v.)	373	Essai sur l'Art Contemporain (Fierens-Gevaert)	34
DESTRIÉE, O.-G.		Les Heures claires (E. Verhaeren)	49
Ode à l'Automne (Keats), trad.	126	Le Carillonneur (G. Rodenbach)	105
Le Thyrsé (A. Goffin)	193	Les Idées de M. d'Annunzio	137
Walter Savage Landèr, trad.	299, 307	A propos d'Octave Pirmez	169, 177
DORCHAIN, AUGUSTE.		Citrouillard et la Critique	217
Deux Sonnets (v.)	4	Henri Meilhac	236
DU BOIS, ALBERT.		Les bons Villageois	257
L'Hellénisme.	314		

En lisant Paul Arène	281	Le Cadavre récalcitrant	373
Le Péril Flamingant	297	PARISIEN, UN.	
La Question des Humanités	353	Les Gaietés de la Librairie	79
Eloge de notre Oncle	361	PASCAL, LÉON.	
Nos Femmes de Lettres, Nany à la fenêtre (B. Rousseau)	393	La Pariétaire (P. et V. Margueritte)	36
GOFFIN, ARNOLD.		RÉDACTION, LA	
Victor Hugo	65	Au Public	417
Réponse à M. A. B.	119	REGNY, ALEX. DE	
A la Dérive	121	L'Autre (v.)	255
Lettres italiennes	163	RHYNO, MYRTIL.	
Stéphane Mallarmé	201	Première Perle	302
GRAVEZ.		ROMAN, JULIEN.	
Fin d'Été (v.)	389	Irréductibilité (v.)	126
GRIVEAU, MAURICE.		Holocauste (v.)	134
Le Bénitier	282	Le Regret suprême (v.)	255
HENNEBICQ, J.		In manus (v.)	336
Sur le Fronton du Parthénon	255	RUELLE, ANGELIN.	
JEUNE BELGIQUE (LA)		Briséis (v.)	287
Départ	368	SAINT-GERMAIN, J. DE	
ISS.		Folie douce	171
L'Exposition Constantin Meunier et Léon Frédéric.	37	SEVERIN, FERNAND.	
L...., M.		Le Vain Amour (v.)	125
Chansons pour tout le monde (C. Roy)	215	Campo Santo (v.)	254
LE CONTE SÉBASTIEN-CHL.)		SILVESTRE, ARMAND.	
Salamine (v.)	265	A l'An nouveau (v.)	3
LECTOR (LE LISEUR, LE LECTEUR).		SPECTATOR.	
Le Livre d'Amour de Sainte-Beuve	22	Une Comédie de M. Van Zype.	70
La Littérature à la Chambre.	140	STAR, MARIA.	
La Bibliographie et la Critique.	294	STEVENS, G.-M.	
En lisant Castelaer.	305	Au Cercle	30
Au Hazard des Lectures	375, 398, 407	Pour l'Art	47
LEGRAND, MARC.		La libre Esthétique.	84
L'Âme antique (v.)	39, 138, 152, 256	A propos du Salon	311
Alphonse Mucha	207	Le Monument de Jenneval	341
Chansons Chimériques (X. Privas)	269	SULLY-PRUDHOMME.	
Henri Mazel	289	Lettre à M. F. de Croisset.	1
Mémoire de la Comtesse Potocka (C. Stryenski).	302	TALLENAY, I. DE.	
Henri Béronger (la Proie)	309	Rondel (v.)	6
Au Pays du Tendre.	319	Fantaisie d'Été (v.)	6
Hymne grec (v.)	349	VIANE, CHARLES.	
L'Art à Paris	382	Anniversaire (v.)	11
LE KIME, NELSON.		Messe Païenne (v.)	12
Musique.	30, 53, 63, 78, 95, 118, 142, 159, 356, 391	WAGNER RICHARD.	
Le deuxième Concert de la Société Ysaye	57	Veber das Dirigieren	60
Fervaal (Vincent d'Indy).	103	WYZEWA, I. DE.	
La Musique à l'Exposition	172	La Nouvelle Musique Allemande.	277
Reprise des Maîtres Chanteurs.	394	Résurrection du Vieux Bruxelles.	159
LEMONNIER, CAMILLE.		ZADIG.	
Lettre à M. Boitte	108	La Belgique de la <i>Revue Encyclopédique et la Presse</i>	259, 269, 302
MARLIÉRAVI, PRINCE.		ZEPELIN. — V. Colleville	319, 355, 403, 409, 418
Tout s'arrange	358	MEMENTO.	
MARLOW, GEORGES.		16, 23, 31, 39, 48, 55, 63, 71, 79, 87, 96, 104, 111, 119, 127,	
L'Amour dans les Ruines (v.)	8, 10	136, 143, 152, 159, 168, 175, 183, 192, 200, 208, 216, 224, 237,	
Elegie	340	247, 256, 264, 271, 280, 287, 295, 303, 312, 319, 336, 343, 350,	
Vers	413, 419	358, 368, 375, 383, 391, 400, 407, 416 (Buls), 421.	
ORBAN, VICTOR.		BIBLIOGRAPHIE.	
Zalina Rolim	139	16, 24, 32, 40, 48, 56, 64, 72, 88, 96, 104, 112, 123, 152, 159,	
Ramunteho (P. Loti)	155	168, 176, 192, 200, 208, 224, 232, 240, 256, 272, 295, 319, 351,	
Figures et Choses qui passaient (P. Loti)	379, 385	375, 392, 460, 408.	
P...		ERRATA.	
Les Droits d'entrée dans les Musées	77	136, 152, 192.	
L'Art Flamand (Dujardin et Middelcer)	81		
Bruxelles-Oripeaux	279		
Contrefaçon artistique.	309		
Le Caire (E. Wauters)	310		

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures **4 00**

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches **10 00**

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages **12 00**

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages **2 50**

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages **1 00**

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° **0 60**

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. **2 50**

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques **2 00**

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. **0 50**

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . **1 00**

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte **6 00**

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages **2 00**

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson, 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise **6 00**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction de l'Affiche de Mucha (trad.)
 Pour l'Imprimerie CASSAN FILS, Toulouse
 SIX COULEURS
 Grandeur de l'Affiche 72 x 170

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA NUIT

POÉSIES

par Iwan GILKIN

1 volume in-18. Portrait

Prix : 3 francs 50

Vient de paraître à la LIBRAIRIE FISCHBACHER, à Paris

LA CITHARE

POÉSIES

par VALÈRE GILLE

1 volume in-18. Portrait. PRIX : 3 fr. 50

A PARAÎTRE EN DÉCEMBRE CHEZ L'ÉDITEUR P. LACOMBLEZ, A BRUXELLES

Hors du Siècle

par ALBERT GIRAUD

Edition définitive. 1 volume in-18

3 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE

LE FRISSON

DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

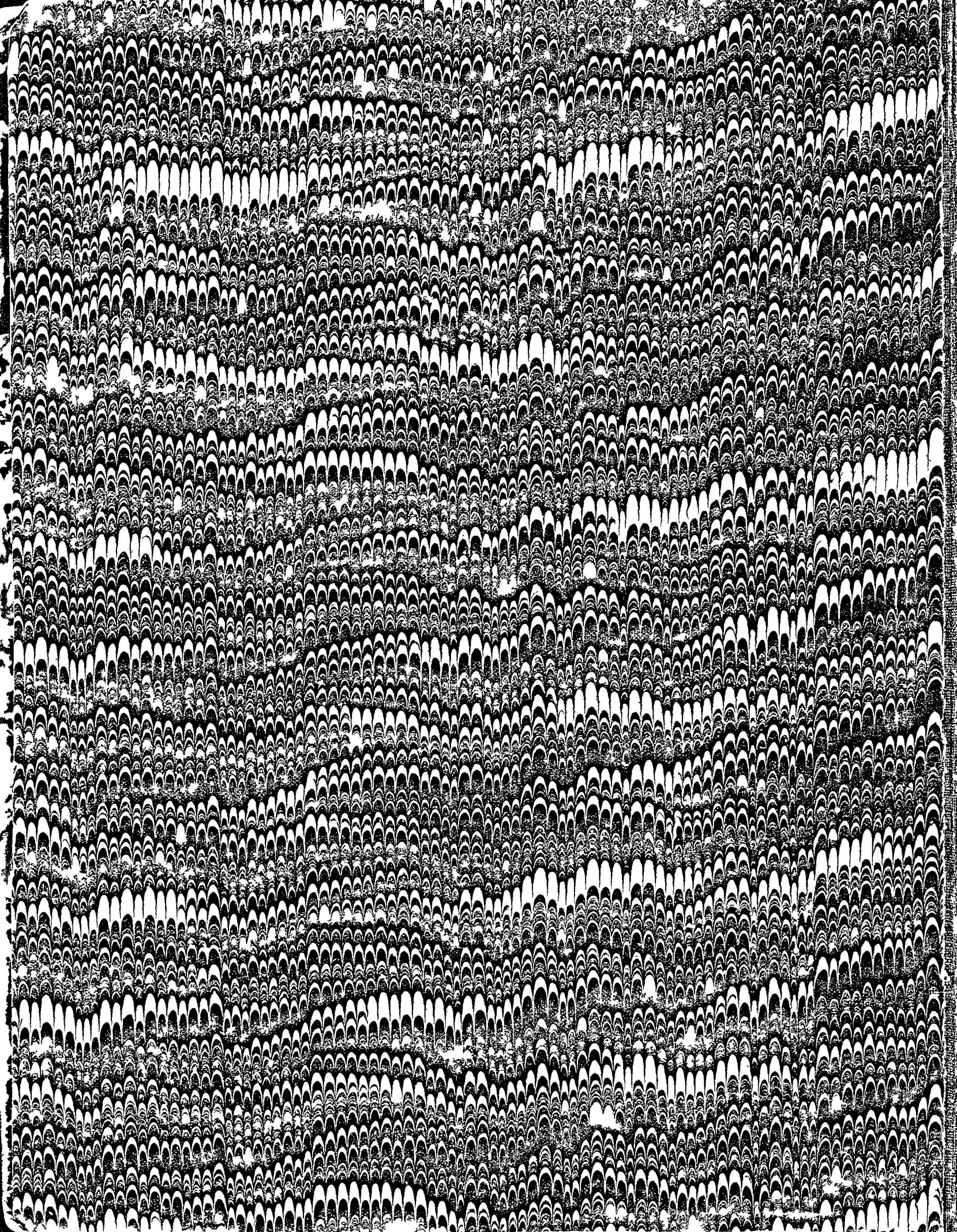
PAUL ANDRÉ

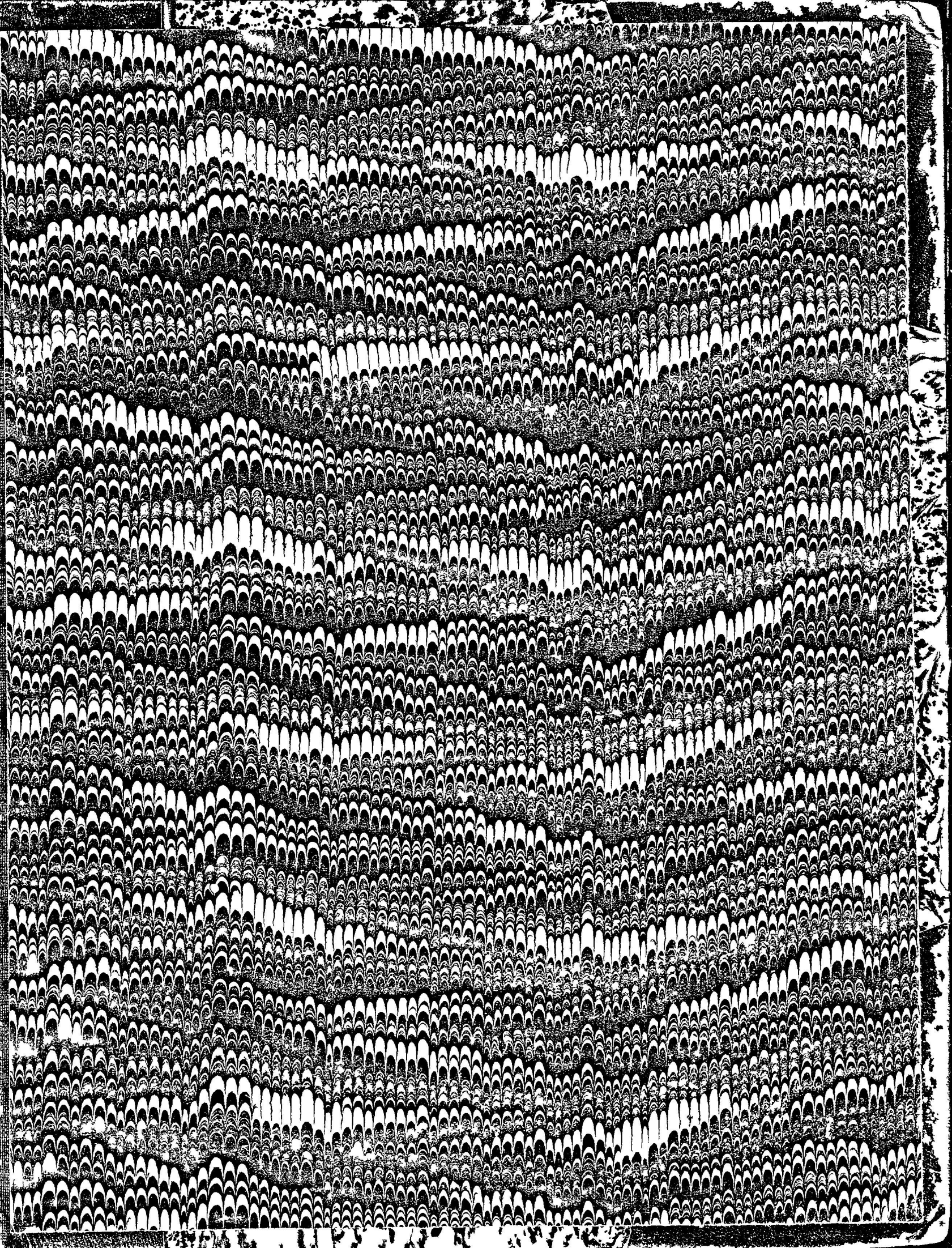
L'Habit d'Arlequin

PRÉFACE DE PAUL ADAM

Volume in-8

3 francs.







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.